

L'Exécuteur [264]

– Du plomb pour une balance

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



**DU PLOMB POUR
UNE BALANCE**

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**DU PLOMB
POUR UNE BALANCE**

Adapté de l'américain par
Franck Dopkine



CHAPITRE PREMIER

Du premier étage du chalet, la vue s'étendait sur Capilano Lake, enjambait Capilano Bridge, le célèbre pont suspendu, glissait jusqu'à Burrard Inlet pour embrasser la ville de Vancouver : un *skyline* de buildings de verre et d'acier qui semblaient à cette distance directement plantés sur l'eau de la baie. Depuis le flanc de Grouse Mountain couvert de neige fraîche étincelante, le panorama était magnifique, grandiose et, aux yeux de Greg Hamilton, presque inchangé. Lui qui était originaire des plaines du Middle West ne s'en lassait pas, depuis vingt ans qu'il le contemplait. Pourtant, il s'en était privé durant près d'un an. Submergé par l'émotion, il sentit les larmes lui piquer les yeux, et se força à concentrer son attention sur les environs immédiats. Ils étaient déserts, paisibles sous le grand soleil de novembre. Il n'y décela aucune menace.

« Pas encore, mais cela viendra bientôt, se dit-il en inspirant l'air vif par la fenêtre ouverte. Forcément... » Il poussa un soupir résigné.

Lorsqu'il avait acheté, peu après son installation à Vancouver, cette rustique construction en rondins située en bordure du domaine skiable, au-dessus de Montroyal Boulevard, elle était accessible seulement à pied, par un sentier pentu qui coûtait au visiteur une bonne suée, en toute saison.

Plus tard, le petit centre commercial édifié en surplomb de Nancy Greene Way avait réduit l'épreuve de moitié. Depuis peu, une route, sinieuse et toujours soigneusement déneigée, la desservait, pour atteindre, plus haut sur la pente, le Domaine Montroyal. Une douzaine de vastes et luxueux chalets nichés au milieu des grands mélèzes et des pins Douglas, propriété de gens riches et influents de la région. Cette circonstance n'était sans doute pas indifférente au zèle des services de voirie du district de North Vancouver. Le modeste chalet de Greg Hamilton profitait de ce prestigieux voisinage.

Longeant le parking du centre commercial, où se concentrait toute l'animation du début d'après-midi, un gros SUV gris escaladait la pente, avec un ronronnement qui signalait une motorisation hybride dont les automobilistes de North Vancouver étaient adeptes. Greg Hamilton suivit du regard, le cœur battant, l'approche du 4x4 écolo. Instinctivement, il recula d'un pas, conscient de fournir, dans

l'encadrement de la fenêtre ouverte, une cible parfaite. Mais aussitôt, il se ravisa, s'avançant et se penchant même au-dehors. Une femme blonde était au volant du Lexus, des enfants s'entassaient à l'arrière, qui tournèrent vers lui des visages curieux. Il imagina leurs questions, à propos du chalet aux volets clos depuis si longtemps ; depuis Noël dernier précisément, se souviendrait l'un ou l'autre, et le cadavre, le meurtre qui avait eu lieu là, la police et les reporters, tout cela les ferait jacasser jusqu'à destination...

Le Lexus disparut dans le lacet suivant Greg Hamilton referma la fenêtre en frissonnant, quitta la chambre où il s'était contenté de jeter sur le lit sans l'ouvrir son sac de voyage, puis descendit au rez-de-chaussée. Au fond de la grande pièce qui occupait presque toute la superficie du chalet, le feu de bois crépitait dans la cheminée, pour le pittoresque. La chaudière se trouvait dans une annexe servant d'atelier, dans le prolongement du garage où Greg Hamilton avait rentré sa Range Rover. Devant la porte close, il hésita de longs instants, les mains moites et les jambes flageolantes.

Sur la porte d'entrée du chalet, des traces de scellés subsistaient, et dans le petit vestibule, un cordon de plastique orange comme les policiers en tendent pour délimiter une scène de crime était roulé en vrac. La porte de la chaufferie n'arborait rien de tel, mais le courage manquait à Hamilton au moment de la pousser. Le froid de la pièce lui enveloppait les reins, l'ombre des poutres du plafond étouffait la lumière du jour.

Il s'était trouvé là à la veille de Noël onze mois plus tôt, face à des visages graves et frigorifiés. Des agents en tenue, des policiers en civil, un médecin légiste qui, en ressortant de la pièce, avait levé vers lui un visage au teint crayeux, avant de lâcher d'une voix révoltée :

— En trente ans de carrière, j'en ai vu, pourtant, mais ça... ça dépasse tout !

Greg Hamilton raidit le dos et passa une main devant son visage, pour chasser les souvenirs tragiques. Il ouvrit la porte, actionna l'interrupteur d'un geste machinal, fixa la chaudière dans le cône de lumière jaune d'une ampoule pendue au plafond. Elle était prête à fonctionner, il la mit en marche, comme il le faisait pratiquement chaque fin de semaine depuis vingt ans, durant la saison froide. Quelques gestes de routine qu'il exécuta avec fébrilité, car il était pressé de quitter la chaufferie.

Mais, à l'instant de ressortir, il ne put s'empêcher de poser son regard dans la partie du local où une autre ampoule éclairait autrefois un établi garni d'outils soigneusement rangés. La douille vide pendait, et il manquait un grand nombre d'outils. Ils étaient à présent soigneusement conservés dans des sachets de plastique dûment

répertoriés, quelque part dans les entrailles du palais de justice de Vancouver... Scellés numérotés, pièces à conviction : scie, tournevis, marteau et pinces... Fil électrique, perceuse... Armes d'un crime non élucidé... Dans sa hâte de fuir, Greg Hamilton heurta maladroitement le battant de la porte et resta figé sur place, les yeux rivés sur le sol cimenté. À ses pieds s'étalait une large auréole sombre, que prolongeait une autre, qui s'étendait jusqu'à l'établi. D'autres marques, ici et là, se discernaient, plus sombres. Toutes ensemble, elles dessinaient sur le sol un réseau de méandres aussi tortueux que les détroits qui enserraient l'île de Vancouver.

Greg Hamilton sentit les poils de sa nuque se hérissier. Une fascination morbide le paralysait, tandis qu'il scrutait le sol et humait l'air. L'atelier sentait seulement le renfermé, et des taches n'émanaient que des relents de désinfectant. L'odeur lourde du sang qui imprégnait la pièce, la dernière fois qu'il y avait pénétré, n'existait plus que dans ses souvenirs. Elle n'en était pas moins prégnante. Au point de le faire suffoquer.

Les sonneries de son portable le tirèrent de son hébétude. Il se rua hors de la chaufferie et mit plusieurs secondes à prendre l'appel.

— Monsieur Hamilton ?

C'était la voix de Candice Nygel. Il eut du mal à articuler un acquiescement.

— Vous êtes essoufflé, désolée de vous avoir fait courir..., dit-elle.

— J'arrive... je viens d'arriver.

— Oh, dans ce cas, vous ne m'en voudrez pas d'être un peu en retard ? Un embouteillage sur la Highway 99, je viens seulement de franchir le pont... Second Narrows. Je prends la sortie vers Capilano Bridge, n'est-ce pas ?

Il lui répéta les indications qu'il lui avait données la veille, pour accéder au chalet par l'itinéraire le plus simple, sinon le plus court. Elle fit oui plusieurs fois sans avoir l'air d'écouter. Mais quand il lui recommanda d'être prudente, elle ne répondit pas. Il crut qu'elle avait raccroché.

— Mademoiselle Nygel ?

Il avait presque crié. La jeune femme répondit d'un ton alarmé :

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— Faites attention !

— En Californie, je n'ai jamais eu d'accident ! affirma-t-elle d'une voix qui s'efforçait de paraître légère.

Comme il restait silencieux, elle ajouta :

— Je n'ai pas l'impression qu'on me suit, aujourd'hui...

— J'espère que vous ne vous trompez pas...

— À tout de suite, conclut-elle. Si je me perds, je vous rappelle.

Elle raccrocha. Elle serait là dans une vingtaine de minutes.

Greg Hamilton resta pensif un moment, son portable à la main. Il s'en voulait à présent d'avoir accepté ce rendez-vous, d'avoir cédé à la demande pressante de la jeune femme de venir ici.

Il alla refermer la chaufferie. À l'idée d'y accompagner tout à l'heure Candice Vaughan, il eut du mal à contenir une nausée. Mais la jeune femme venait ici pour cela : voir l'endroit où Richard Nygel avait été torturé, supplicié puis assassiné, onze mois auparavant...

Richard Vaughan... L'ami de Greg Hamilton. Le père de Candice. Victime d'un crime particulièrement barbare dont les auteurs n'avaient jamais été identifiés...

Une vague de colère souleva la poitrine de Greg Hamilton, lui fit redresser la taille et serrer les mâchoires. Il n'avait pas su dissuader Candice de venir, ni la détourner de son idée fixe de tenter de comprendre ce qui était arrivé à son père. Il lui devait au moins de faire preuve d'un peu de courage. Elle-même n'en manquait pas. Et elle était tenace.

Elle avait déboulé deux jours plus tôt dans la boutique d'antiquités de Greg Hamilton, au fond d'une arrière-cour paisible de Kitsilano, l'ancien quartier hippie devenu branché au sud d'English Bay, et c'était comme une tornade qui s'était engouffrée dans son capharnaüm, faisant voler la poussière.

Une tornade juvénile, pleine de charme. Candice était brune, enjouée. Déterminée, avant tout.

— Vous êtes revenue ? avait-il bêtement constaté.

— San Francisco, ce n'est pas le bout du monde, monsieur Hamilton. J'arrive de l'aéroport, directement chez vous...

Il n'avait pas caché son plaisir de la revoir, deux mois après sa brève apparition, à la fin de l'été. Ils s'étaient vus à deux ou trois reprises, elle était ensuite repartie en Californie sans crier gare et ne s'était plus manifestée. À peine de retour, elle lui avait prouvé que sa motivation était intacte :

— Il s'est passé tout récemment des choses à Seattle, monsieur Hamilton ! Vous êtes au courant ?

Il ne l'était pas. Avant de l'informer, elle avait annoncé sans détours :

— Je vous préviens, j'ai bien l'intention de me rendre sur les lieux où mon père a été assassiné, monsieur Hamilton. Vous allez me les montrer ! Rouvrir votre chalet pour moi !

Elle souriait mais il avait tout de suite compris qu'elle ne le lâcherait pas avant d'avoir obtenu satisfaction.

— Pas de faux prétextes pour vous défiler, cette fois ! avait-elle insisté.

Elle avait l'air de s'amuser de son embarras. Elle avait poursuivi sans transition :

— Vous vous souvenez de la journaliste avec qui j'avais parlé de mon père en septembre ? Elle a été tuée l'autre jour à Seattle... En pleine rue ! Trois balles dans la tête... Une vraie exécution !

— Sandra Larsen ?

La loupe avec laquelle Greg Hamilton était en train d'examiner la reliure d'un livre ancien lui avait échappé des doigts.

— Quand je l'ai appris, j'ai décidé de revenir ! Vous m'aiderez, n'est-ce pas ?

Il s'était contenté de hocher la tête.

Ils étaient convenus de se retrouver à Grouse Mountain le surlendemain, vendredi. Candice y serait allée dès le lendemain, mais Greg Hamilton avait des rendez-vous. Il avait gagné un jour de répit. Elle l'avait rappelé la veille au soir. Il lui avait indiqué l'itinéraire.

— On annonce de la neige, avait-il ajouté, comme si la météo pouvait faire changer d'avis la jeune femme.

— Tant mieux, ce sera comme l'an dernier à Noël ! J'ai loué une Yaris blanche, mais vous me verrez arriver !

Elle avait ajouté d'un ton plus grave :

— Je crois qu'on m'a suivie, aujourd'hui, figurez-vous...

— Faites attention, je vous en prie !

— Bien sûr. Je compte sur vous !

Elle lui faisait confiance. Greg Hamilton n'était pas sûr de le mériter. Le matin même, il avait reçu par la poste une enveloppe bulle anonyme, qui contenait en tout et pour tout une petite boîte de bois peinte en noir et renfermant une balle de 9 mm. Il n'en avait parlé à personne.

La fille de son ami Richard Vaughan était revenue à Vancouver, en quête de vérité au sujet d'un père qui l'avait abandonnée quand elle avait huit ans ; elle s'était rendue directement chez lui, et pensait avoir été suivie. On lui avait envoyé ce pli en sachant qu'il comprendrait immédiatement l'avertissement. Tout cela signifiait qu'une période paisible de près de vingt ans dans l'existence de Greg Hamilton venait de s'achever, et que rien ne ferait revenir tranquillité et sécurité...

Il n'avait pas dormi de la nuit et, en arrivant devant le chalet de Grouse Mountain tout à l'heure, il avait espéré un instant, avec une résignation amère, que tout serait vite terminé. Mais personne ne l'attendait, aucune balle mortelle n'avait salué son retour, et à présent, il allait devoir guider Candice jusqu'à la chaufferie... Devoir peut-être répondre à des questions gênantes. Parce qu'en plus d'être têtue, elle était futée...

Greg Hamilton remonta à l'étage. À l'extrémité du couloir desservant les trois chambres du chalet, il entra dans une petite pièce aveugle qui servait de débarras. Des équipements pour le ski, la randonnée ou la pêche étaient alignés sur des étagères. Dans la soupente du toit, un placard contenait un bric-à-brac d'ustensiles de camping. Il passa le bras derrière et tâtonna au fond du réduit, agrippant un sac de toile qu'il emporta au rez-de-chaussée. Il le posa sur la grande table de bois massif au centre de la pièce et balaya la poussière d'un revers de main, avant de tirer la fermeture à glissière.

Dans la pénombre qui envahissait la grande salle, l'acier des armes avait des reflets mats. Greg Hamilton saisit le fusil, un Marlin calibre 12, et, sans hésiter, quasiment les yeux fermés, le chargea de chevrotines contenues dans une boîte métallique. Six cartouches dans le magasin et une dans la chambre. Puis, avec la même assurance, il assembla un pistolet automatique Mauser HSC à canon amovible, chambré en 7,65 mm, et enclencha un chargeur plein dans la poignée. Huit cartouches. Il en fit monter une dans la chambre.

Les gestes lui revenaient, précis et efficaces, dictés par une routine ancienne, mise entre parenthèses pendant des années...

— Qu'ils viennent, murmura-t-il finalement, en tendant l'oreille.

Candice Nygel avait continué tout droit vers le nord, à la bifurcation vers le pont suspendu au-dessus de la Capilano River. En direction de Grouse Mountain, la circulation était nettement plus fluide. Du coup, elle se mit à jeter des coups d'œil de plus en plus fréquents dans ses rétroviseurs. Elle avait voulu rassurer Greg Hamilton, qu'elle sentait sur des charbons ardents depuis qu'elle lui avait arraché ce rendez-vous au chalet, mais elle n'était pas du tout certaine de n'être pas suivie.

La veille, elle s'était rendue à l'ancien domicile de son père, un petit appartement dans une résidence proche de Granville Street, à hauteur de Broadway Ouest. Le gardien l'avait reconnue et s'était montré aussi aimable qu'il avait été hostile deux mois auparavant, lorsqu'elle s'était présentée comme la fille de Richard Vaughan. Il tenait à se faire pardonner sa méfiance initiale, justifiée par le fait

qu'il était sûr de bien connaître Vaughan, et sûr que ce dernier n'avait aucune fille. À ses obsèques, où lui s'était déplacé, par sympathie pour le défunt, il n'y avait pas de famille... Et bien peu de monde, d'ailleurs ! Quelques collègues de travail, l'antiquaire de Kitsilano, évidemment, et puis des policiers. Et pas seulement de Vancouver, ce qui ne manquait pas d'intriguer le bonhomme...

Candice s'était un peu énervée à lui prouver sa parenté. Certes, elle ne s'appelait pas Vaughan, mais Richard Vaughan s'appelait-il vraiment ainsi ? La lettre en sa possession avait convaincu le gardien, et quand Candice était reparue hier, il ne semblait pas encore remis de sa surprise... Mais si bien disposé qu'il fût, il n'avait rien à lui apprendre. Enfin, presque rien... Car justement, quelqu'un s'était enquis par téléphone, la semaine passée, de Richard Vaughan, un homme auquel le gardien avait expliqué que ce dernier était décédé depuis près d'un an, que son appartement avait été rapidement vidé et reloué par la société propriétaire, après sa mort. Et qu'il n'avait reçu depuis ni courrier ni visite... « Sauf de sa fille... », avait rectifié l'interlocuteur anonyme, et le gardien, pris de court, avait confirmé.

— Ce n'était pas une question, vous voyez, mademoiselle Vaughan... euh...

— Nygel, Candice Nygel.

— Pas une question, avait répété le gardien. « Sauf de sa fille » et il a raccroché...

C'était en sortant de l'immeuble, en reprenant sa voiture sur Broadway, que Candice avait senti qu'on l'observait... Mais comment en être certaine ? Elle avait sillonné le centre-ville un long moment sans parvenir à repérer qui que ce soit. Elle était de plus en plus nerveuse.

Elle s'était finalement rendue au siège du *Vancouver Sun*, le journal local, avait passé une partie de l'après-midi aux archives. Elle avait même réussi à parler au téléphone, durant trois petites minutes, avec Sam Bennett, le reporter qui avait suivi l'affaire Richard Vaughan. Lors de son passage en septembre, il était absent de Vancouver. Cette fois, la jeune femme avait eu plus de chance. Bennett s'ennuyait ferme dans le sillage du comité d'organisation des jeux Olympiques d'hiver de Vancouver 2010, et ne demandait qu'à descendre des montagnes pour boire un verre en ville et reparler du meurtre de Grouse Mountain... Mais pas ce soir... Les représentants de la presse étaient conviés à un dîner et impossible pour lui de s'esquiver, c'était un pilier du *Vancouver Sun*, n'est-ce pas ?... Mais il lui avait donné rendez-vous le lendemain soir dans son bar préféré. Il était bien sûr au courant, pour Sandra Larsen...

En roulant vers son hôtel, Candice avait cru reconnaître dans son

sillage un gros 4x4 Cherokee vert entrevu plus tôt dans la journée. Elle avait fait des détours, un arrêt dans un *mall* en bordure de la Fraser River, avant de regagner Richmond, au sud de la ville, non loin de l'aéroport international. Elle avait pris une chambre à l'ouest de la Route n° 3, dans un B&B ressemblant à une pagode, au milieu des commerces asiatiques qui faisaient de cette banlieue une vraie ville chinoise. Pour elle qui habitait San Francisco, ce n'était guère dépayasant.

Lorsqu'elle était ressortie à pied pour aller dîner dans un restaurant asiatique, un Cherokee vert avait pointé sa calandre massive au milieu des enseignes en chinois...

À présent qu'elle atteignait Montroyal Boulevard, Candice Nygel cherchait en vain à repérer le Cherokee dans son sillage. C'était un SUV européen gris qui tout à coup lui paraissait familier. Est-ce qu'il n'était pas derrière elle dans les embouteillages de la Highway 99, tout à l'heure ? Elle ralentit bien avant de parvenir à un carrefour où Greg Hamilton lui avait indiqué de prendre la direction de Cleveland Park. À bonne distance derrière elle, le Volkswagen se rapprocha. Un homme seul au volant, silhouette noire qui emplît le rétroviseur, avant de déboîter en souplesse pour la doubler. Le Touareg franchit le carrefour vers le nord, prit du champ. Elle soupira. Elle avait dû se tromper...

Elle emprunta Nancy Greene Way, qui grimpait sec au flanc de Grouse Mountain. Un énorme panneau publicitaire annonçait le Domaine de Montroyal. Juste après, sur la droite, un petit centre commercial s'ordonnait autour d'une placette, flanqué d'un parking bien vaste pour le peu de véhicules qui s'y trouvaient. En le longeant, Candice remarqua du coin de l'œil le Touareg gris garé face à l'entrée d'une cafétéria. Personne à bord, lui sembla-t-il. Elle accéléra en direction du chalet de Greg Hamilton, bâti juste au-dessus du *shopping center*. Elle en apercevait le toit au-delà d'un ressaut, la cheminée qui fumait. Son cœur s'emballa en même temps que le moteur de la Yaris escaladant la route toute neuve : à l'extrémité du parking, à l'abri d'un muret, était garée une jeep Cherokee verte.

CHAPITRE II

À travers la baie vitrée de la cafétéria, Mack Bolan suivit des yeux la Yaris blanche progressant sur la pente. Elle disparut dans un virage et ne reparut pas dans le lacet suivant, qui marquait, cinq cents mètres plus loin, la lisière des arbres. Candice Nygel se rendait donc bien dans le chalet appartenant à Greg Hamilton, le lieu du crime dont son père avait été la victime presque un an plus tôt.

L'Exécuteur vida tranquillement son gobelet de café, face à la vitre. Comme s'il admirait la pente enneigée, où des gamins tout juste sortis d'un minibus scolaire se dispersaient à grands cris, pour entamer une bataille de boules de neige qui s'annonçait homérique.

Devant le muret où s'alignaient des bennes à ordures, un couple équipé pour la haute montagne extrayait d'un Dodge Nitro un monceau de sacs soigneusement triés, et les répartissait dans les différents conteneurs aux couleurs variées. De l'autre côté du muret, la jeep Cherokee verte stationnait, comme si elle appartenait à un employé du centre commercial et ne devait pas bouger avant longtemps. Sauf que le personnel disposait d'un parking réservé de l'autre côté du bâtiment, et que deux hommes se trouvaient dans la jeep.

Des toilettes, Bolan les avait aperçus, par une petite lucarne haut placée. Deux silhouettes engoncées dans des anoraks et coiffées de bonnets. Un à l'avant, l'autre au milieu de la banquette arrière. Mais personne au volant... Bolan n'avait pas tardé à repérer le troisième membre de l'équipe. Présentement, il surveillait son reflet dans la glace. L'homme avait quitté les abords du distributeur de boissons pour rafler deux ou trois choses sur un présentoir, il faisait la queue à la caisse, indifférent aux démêlés d'une mère de famille avec sa progéniture trop gourmande de confiserie... Il épiait les parages. Râblé, la quarantaine, les joues pas rasées, il portait lui aussi un bonnet enfoncé au ras des sourcils, ainsi qu'un anorak aux coutures usées. On aurait pu le prendre pour un des ouvriers du chantier en contrebas, où l'on se dépêchait avant les grands froids de terminer le gros œuvre d'un bâtiment olympique. Mais l'homme portait des chaussures de montagne flambant neuves qui n'avaient encore connu

ni la neige, ni la boue, ni même la poussière, et son regard fureteur n'était pas celui d'un ouvrier.

Bolan n'aimait pas l'insistance soudaine de ce regard à peser sur ses épaules. Examinant la clientèle, le type l'avait remarqué et l'observait. Une poignée de secondes, mais plusieurs de trop... Parmi les familles venues profiter de la première neige de novembre, Bolan faisait tache, il est vrai.

L'attention du type fut distraite par un appel sur son portable. Il tira vivement celui-ci d'une poche de poitrine, se tourna à demi pour prendre l'appel. Aussitôt après, il rempocha l'appareil et déposa ses emplettes devant la caisse. C'était son tour, il semblait pressé, tout à coup. Bolan n'était pas sûr qu'il eût prononcé un mot dans le mobile. En d'autres circonstances, on aurait pu imaginer qu'il avait l'intention de braquer la caisse, ses complices faisant le guet dans le Cherokee. Mais outre qu'il eût été stupide de convoiter la recette de la cafétéria plutôt que celle du supermarché voisin, l'Exécuteur savait bien, lui, pourquoi les trois hommes étaient là... Il avait vu le Cherokee vert garé à proximité du domicile de Greg Hamilton bien avant que Candice Nygel prenne devant lui la direction de Grouse Mountain, dans sa Yaris blanche de location...

L'homme paya, s'impativa de récupérer sa monnaie et se dirigea vers la sortie sans répondre à l'au revoir de l'employée. Le couple à la Dodge Nitro en avait terminé avec sa corvée de poubelles. Alors que la femme remontait en voiture, l'homme fit mine de contourner le muret pour jeter un coup d'œil à la jeep garée derrière. Simple curiosité, découragée sur-le-champ. Bolan vit l'indiscret se raidir et faire volte-face, pour pratiquement se cogner au troisième homme, qui s'approchait à grandes enjambées. Ce qui lui valut une phrase sans doute peu amène qui l'offusqua, à en juger par sa mine indignée. Mais il n'était pas téméraire et préféra battre en retraite et se réfugier précipitamment dans son gros SUV.

Bolan jeta son gobelet vide et sortit à son tour de la cafétéria. Il vit le Cherokee démarrer à la barbe du Dodge et lui passer sous le nez, le forçant à piler. De stupeur, et probablement de peur tout court, le conducteur du Nitro cala. Ce qui lui valut en plus d'être houspillé par son épouse. Le Cherokee virait déjà en direction du Domaine Montroyal. Et plus sûrement, Bolan n'en doutait pas, du chalet de Greg Hamilton.

Au lieu de se mettre au volant du Touareg gris de location, l'Exécuteur se contenta de prendre à l'intérieur un sac à dos et des raquettes, qu'il chaussa rapidement. Une paire de bâtons compléta son équipement. Quand il s'élança sur le sentier rectiligne menant du fond du parking au chalet de Greg Hamilton, il ressemblait en tout point

aux amateurs de sports d'hiver qui pullulaient sur les pentes de Grouse Mountain pour fêter la première neige de la saison.

Greg Hamilton s'était insensiblement reculé, sortant de la chaufferie et y laissant Candice seule, face à l'établi et aux taches de sang du sol. Il la voyait de dos, s'encadrant dans la porte, les épaules basses et l'attitude accablée. Mais cela ne dura qu'un instant. La jeune femme se redressa, fit demi-tour et quitta le local après avoir éteint la lumière. Son regard accrocha celui de l'antiquaire. Greg Hamilton était plus pâle qu'elle. Il chercha à tâtons derrière lui le soutien de la grande table et s'y appuya. Il avait l'air d'un vieillard, à cet instant.

— Vous voulez du café ? proposa-t-il.

— Je veux comprendre ce qui s'est passé, monsieur Hamilton. Je veux que vous me disiez la vérité.

— Je vous ai dit ce que je savais, la dernière fois, et...

Elle l'interrompit d'un geste.

— Je veux bien du café aussi, merci. Mais vous ne m'avez pas tout dit, en septembre.

Greg Hamilton détourna le regard, se dirigea vers le coin cuisine. Il avait préparé du café, dans une Thermos. Et des réponses, également, aux questions qu'il savait inévitables. Mais Candice Nygel ne s'en contenterait pas. Elle le suivit et reprit :

— Sandra Larsen est venue de Seattle ici, l'été dernier, pour essayer de comprendre, elle aussi. Qui pouvait en vouloir à ce point à mon père ? Un tel acharnement à le faire souffrir, avant de l'achever... Il fallait vouloir se venger de quelque chose de terrible, pour lui faire subir autant d'horreurs !

Greg Hamilton versait le café et sa main tremblait.

— Richard Vaughan est arrivé à Vancouver il y a quinze ans, poursuivit Candice, il a trouvé aussitôt du travail dans une société informatique, il est devenu ingénieur, il a mené une vie sans histoire... Tellement banale que c'en est intrigant. Solitaire à ce point !... Pas de liaison connue, des vacances dans les Rockies Mountains, à faire de la randonnée et de l'escalade. Il ne fréquentait personne, à part vous... Quinze ans d'une amitié exclusive... Vous aviez une relation gay, tous les deux ?

Greg Hamilton reposa un peu brutalement la cafetière et haussa les épaules avec colère.

— C'est tout ce qu'on a pu me suggérer ! expliqua Candice en riant. Pourquoi pas, après tout ?

— C'est stupide ! lâcha Hamilton entre ses dents. Il avait des

relations féminines et moi aussi... On en parlait quelquefois...

— Des aventures sans lendemain ? Je vous crois, sur ce point aussi...

— Je ne vous ai pas menti !

— Vous avez juste omis de me révéler l'essentiel, Greg...

Elle tendit le bras pour prendre la tasse et le frôla. Il eut un mouvement de recul.

— Pourquoi votre ami Richard Vaughan s'est-il tout à coup souvenu, juste avant sa mort, qu'il avait eu, dans une autre vie, une femme et une fille ? Qu'il s'était appelé Dennis Nygel, né à Chicago. Employé pendant dix ans comme technicien dans une société de télécom... Disparu du jour au lendemain, en 1992, après avoir été embarqué par le F.B.I. !

De la poche intérieure de son caban fourré, Candice sortit une enveloppe et la brandit sous le nez de Greg Hamilton.

— Vous l'avez lue, cette lettre ? s'écria-t-elle. « À ma petite Candice, pour qu'elle sache que je ne l'ai pas oubliée » ! Il ne vous l'a pas montrée, avant de me l'envoyer, à Chicago ?

— Non, je vous jure que non !

L'enveloppe était surchargée de mentions, récoltées au fil d'un long périple, de Chicago à New York, avant de parvenir à San Francisco à sa destinataire, des mois après la mort de l'expéditeur.

— Il l'a écrite une semaine avant de mourir ! En sachant ce qui l'attendait ! Vous ne le saviez pas, ce qui l'attendait ?

Elle était en colère et en même temps près d'éclater en sanglots. Comme si le fait d'être venue à Grouse Mountain et d'avoir vu la pièce où son père était mort avait fissuré d'un coup toutes les digues de son self-control.

Greg Hamilton, coincé dans l'angle du comptoir, mordillait sa moustache grisonnante et baissait la tête. Il sortit soudain de sa poche un objet qu'il lança entre eux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en tendant la main.

C'était une sorte de boîte d'allumettes peinte en noir qui évoquait un cercueil miniature. Le couvercle glissa, dévoilant la balle à l'intérieur.

— Il avait reçu ça, murmura Greg Hamilton. Il a écrit la lettre juste après.

Candice resta bouche bée. Reposa la boîte comme si elle lui brûlait les doigts.

— Qui lui a envoyé cela ? C'est un truc de la mafia, non ?

Elle fixa Hamilton avec intensité.

— Sandra Larsen m'a dit que le meurtre de mon père ressemblait à une vengeance de la mafia... Il a reçu cette...

— Pas celle-là, rectifia l'antiquaire. Mais la même.

— Comment ça ?

— Celle-là, c'est moi qui l'ai reçue. Hier...

Il saisit la boîte noire, referma le poing dessus comme pour la réduire en poussière. Il ne put que la fourrer dans sa poche, avec la balle et sa mortelle promesse.

— Ils vont venir, dit-il d'une voix sourde.

— À cause de moi ?

Il la regarda sans comprendre.

— Ils vous ont envoyé ça parce que je suis revenue vous voir, c'est cela ?

— Non, vous n'y êtes pour rien. Ça devait arriver, c'est tout.

Le ton manquait de fermeté. L'antiquaire haussa les épaules et ajouta :

— Je les attends depuis longtemps, moi aussi.

Un grincement quelque part dans le chalet les figea sur place. Candice demanda dans un souffle, en tendant l'oreille :

— Pourquoi ?

L'ombre qui envahissait la grande pièce s'étendait jusqu'à eux. Le soleil avait déserté la plate-forme où le chalet était bâti.

Il y eut un grincement plus fort et un bruit de verre brisé, étouffé. Greg Hamilton ferma un instant les yeux, prit une profonde inspiration, puis marcha vers un meuble, sur le dessus duquel il prit un sac ouvert. Quand Candice le rejoignit et lui agrippa le coude avec force, elle découvrit un fusil et un pistolet automatique.

— Pourquoi ? répéta-t-elle d'une voix basse et pressante. Qu'est-ce que vous avez fait, Richard Vaughan et vous ? Quel est votre secret ?

La réponse de Greg Hamilton fut longue à venir, les mots eurent du mal à franchir ses dents serrées.

— On est des traîtres, tous les deux.

Son aveu fut ponctué par un bruit de verre beaucoup plus violent. On ne prenait plus de précautions pour pénétrer de force dans le chalet. Ce constat ranima l'énergie de l'antiquaire. Il glissa le Mauser dans sa ceinture et assura le fusil entre ses mains. Repoussa la main de la jeune femme cramponnée à son coude.

— Richard les a balancés au F.B.I., il y a quinze ans... Je ne sais

pas le détail, il n'en a jamais parlé. Il a témoigné contre eux... Et moi...

Il s'accroupit derrière la table. Elle l'imita.

— Moi, je me croyais quitte avec eux, continua-t-il en grimaçant un sourire. Mais on n'est jamais quitte avec l'Organisation ! Ces salopards se sont souvenus de moi. Pour me forcer à reprendre du service... Vous comprenez ?

Sur le côté de la pièce, un coup de talon fit céder le cadre de la fenêtre.

— Non...

Greg Hamilton braqua le Marlin calibre 12.

— Liquidier les traîtres, c'était mon job, dans le temps, jeta-t-il tout bas. Mais liquidier mon meilleur ami, je n'ai pas pu !

Candice Nygel écarquilla les yeux pour distinguer quelque chose, à l'autre bout de la pièce. Dans l'ombre épaisse, rien ne bougeait.

— Ils vous ont demandé de tuer Richard Vaughan ?

La réponse affirmative de Greg Hamilton s'entendit à peine.

— Je ne l'ai pas fait, mais je ne les ai pas empêchés de le faire, dit-il, le regard dans le vague. Il y a des moments où je trouve que c'est encore pire...

Deux sifflements brefs se firent entendre à l'extérieur. Du côté de la fenêtre fracturée, on attendait. Le temps semblait suspendu. Candice Nygel s'était accoutumée à l'obscurité et elle distingua une ombre qui glissait rapidement dans l'encadrement de la fenêtre.

— Qu'est-ce qu'ils attendent ? grommela l'antiquaire.

— Ils se méfient.

— S'ils s'imaginent que je vais me laisser abattre...

Une heure plus tôt, Greg Hamilton avait pourtant souhaité qu'un tireur embusqué l'attende à son arrivée au chalet et abrège ce qu'il savait inéluctable depuis qu'il avait reçu le « cadeau » signifiant son arrêt de mort. Mais à présent, il était prêt à vendre chèrement sa peau. C'était peut-être l'effet du fusil entre ses mains. Peut-être aussi la présence à côté de lui de la jeune femme brune. Comment Richard avait-il pu ne jamais lui en parler ? Comment avait-il pu l'effacer si longtemps de son existence ?

Un nouveau choc sourd ébranla cette fois la porte d'entrée. Dans la pénombre, leurs regards se croisèrent. Candice Nygel sourit bravement et avança la main vers la ceinture de Greg Hamilton.

— Je crois que je saurai m'en servir, dit-elle.

Elle avait du cran. Il tendit le Mauser HSC et elle s'en saisit, la

main ferme sur la poignée, l'index trouvant naturellement la bonne position dans le pontet, effleurant sans crispation la détente.

Il n'eut pas le temps de lui demander où elle avait appris à se servir d'une arme. Des détonations retentirent et il sut qu'il allait se battre, pour elle plus encore que pour lui.

CHAPITRE III

Le guetteur était posté à l'angle de la façade, du côté de la montée, et il surveillait la route, tourné vers le bas.

L'Exécuteur émergea du sentier presque en face de lui. Il s'était très prudemment hissé au bord de la route, ôtant ses raquettes en restant tapi à l'abri du talus. Il n'apercevait pas le Cherokee, probablement garé dans l'étroit passage qui longeait le flanc du chalet. Mais l'homme dont il voyait le profil ne faisait pas partie du trio repéré au *shopping center*. En manteau de cuir et chaussures de ville, il portait une casquette à rabats et des gants. Et il tapait des pieds dans la neige durcie qui formait de part et d'autre de l'allée menant au garage et à la porte d'entrée des monticules réguliers. C'était lui sans doute qui avait prévenu les trois autres de l'arrivée de la visiteuse chez Greg Hamilton. Les tueurs l'avaient attendue pour passer à l'action. Ils n'en voulaient donc pas qu'à l'antiquaire ami de Richard Vaughan...

La Yaris blanche était arrêtée sur le terre-plein déblayé qui bordait la route, comme si Candice Nygel n'avait pas l'intention de s'attarder. La petite Toyota allait permettre à Bolan de s'approcher sans risquer d'être vu. À condition toutefois que Pieds-gelés veuille bien détourner trois secondes les yeux de la route !

Un bruit de vitre brisée de l'autre côté finit par attirer l'attention du pourri. Bolan traversa la chaussée en trois bonds et s'accroupit contre l'arrière de la Yaris. Deux coups de sifflet se succédèrent. Bolan n'avait pas encore jeté un coup d'œil en direction du guetteur, son premier objectif, qu'il aperçut un gros 4x4 virant sur la route du Domaine Montroyal, un demi-mile en contrebas. Pas de chance ! Il lui restait peu de temps pour agir, sous peine d'être découvert dans cette étrange position par les occupants du véhicule.

Un Dodge dont le moteur grondait sur la pente. Le Nitro du couple aux déchets soigneusement triés... Le bonhomme vexé rudoyait la mécanique et se vengeait en écrasant les pédales. L'accélérateur, surtout...

Bolan eut la vision de la femme qui gesticulait, du conducteur qui

ouvrait grand la bouche... En l'apercevant, lui ou quelqu'un d'autre... Le Guerrier glissa le long de la Yaris et entendit craquer la porte d'entrée. Vit le porte-flingue qui braquait sur la serrure le canon d'un pistolet.

Avant que les nouveaux arrivants ne viennent poser des questions sur ce qui se passait là, il bondit... Silhouette noire athlétique et rapide, franchissant en un clin d'œil la distance le séparant de sa proie... Le poignard commando dans la main droite, la lame d'acier de quinze centimètres plaquée contre le tissu de la combinaison.

Les témoins diraient qu'ils avaient vu débouler un fauve. Un jaguar, prétendrait la femme, jamais à court d'imagination. Un type surgi comme par magie, rectifierait le conducteur du Nitro, encore sous le coup de la surprise.

Le Guerrier savait qu'il prenait un grand risque, le type qui venait de faire exploser la serrure d'une balle de 9 mm avait le temps de se retourner, de doubler son tir, de le cueillir en plein vol... Mais tergiverser une seconde de plus aurait été plus risqué encore...

La porte s'ouvrit, Pieds-gelés fit un quart de tour vers l'arrière. Alerté par le bruit de moteur emballé du Dodge. Et il doubla en effet son tir, en sentant la présence toute proche d'un agresseur. Le Glock 17 tressauta dans sa main gantée, à l'instant où Bolan plongeait. Le type le vit à cet instant seulement. La balle ne lui était pas destinée, elle alla perforer le pare-brise du Nitro. Le conducteur déjà bouche bée parut figé pour longtemps, en fixant le trou au milieu de son pare-brise, l'orifice de la balle dans la garniture de cuir entre les sièges... À dix centimètres de sa tempe...

Le Dodge fit une embardée, se planta dans la neige amoncelée du bas-côté et cala. L'homme au Glock cala lui aussi. Il eut un hoquet, un renvoi de mousse rose, un petit cri. Bien que chaudement vêtu, il n'avait pas prévu que ses sous-vêtements, vêtements et survêtements seraient si facilement transpercés par le froid glacial d'une lame d'acier frayant son chemin avec précision entre ses côtes, en direction de son cœur. Pour le piquer là, en plein cœur, au bout de sa course fulgurante. Lui occasionnant plus qu'un coup de froid...

Il s'accrocha un instant à la haute silhouette noire surgie de nulle part, qui l'avait frappé avec la rapidité et la violence d'un cobra. L'homme était originaire d'Albuquerque, où la neige et les jaguars sont plutôt rares. Il mourut en se reprochant d'avoir oublié de surveiller ses arrières. La lame du poignard tourna et ressortit, provoquant un autre hoquet. Il expulsa dans la neige immaculée un flot de sang et s'affaissa comme une chiffonnette molle.

À l'intérieur du chalet, une fusillade éclata, où dominait le bruit fracassant des chevrotines. Du coup, la femme du Dodge Nitro, qui

hurlait à pleins poumons, par la portière ouverte, rata le marchepied, glissa à terre et s'évanouit.

Le Guerrier enjamba le corps du natif du Rio Grande et s'élança vers l'angle de la façade. Dans sa main, le Beretta avait remplacé le poignard. Libéré de tous les impératifs de discrétion, il était prêt à tonner.

Sur le côté du chalet, où les tueurs avaient effectivement dissimulé le Cherokee vert, l'avant tourné vers la route, une seule fenêtre du rez-de-chaussée avait ses volets ouverts. C'était par là qu'un des porte-flingues avait tenté de pénétrer, en brisant les vitres. Mais sa tentative tournait court. Accueilli par le tir de chevrotines, l'homme battait en retraite, constellé d'éclats de bois, la peau du visage et des mains zébrée d'estafilades, quand il se trouva nez à nez avec Bolan.

Il s'attendait à croiser son complice d'Albuquerque et machinalement l'engueula pour avoir quitté son poste.

— Pedro, qu'est-ce que tu fous là... ? commença-t-il avant de relever la tête et de buter sur le regard d'un inconnu en combinaison noire.

Il eut l'impression de se cogner à un iceberg. Les yeux d'abord, gris et froids, qui ne laissaient guère d'échappatoire. Le visage buriné à l'expression glaciale, qui ne promettait aucune discussion. Et puis un poing d'acier, qui clôturait l'échange. Le direct du gauche à la jointure du maxillaire fit craquer quelques pièces délicates de la mécanique mandibulaire. Le porte-flingue valdingua, se cogna le crâne sur les rondins, récoltant quelques échardes supplémentaires, et son regard se voila en moins de temps qu'il n'en mit à tomber. Bolan lui épargna un autre coup sur la tête, mais le soulagea de son arme, un revolver à canon court qui ne pesait pas lourd mais tirait des balles bien réelles et absolument mortelles, surtout dans une « discussion » en tête à tête. Du 8 mm... Il venait juste d'assurer le Colt Cobra calibre .32 dans sa main gauche, quand un projectile siffla à ses oreilles.

C'était du lourd, du perforant. Du .357 Magnum qui arracha aux rondins en Douglas de gros éclats capables de ranimer le feu dans la cheminée. Bolan riposta au jugé, ratant la silhouette qui était apparue à l'angle opposé du chalet, mais gagnant le temps de bondir à l'abri du Cherokee. Quelque part vers l'arrière, une voix inquiète demanda :

— Louis, c'est quoi ce bordel ? Où est Pedro ?

Il n'y eut pas de réponse. La même voix, un peu plus angoissée, s'énerva :

— Et Rick ? Qu'est-ce qu'il fiche ?

Suivit une bordée d'injures, sur un ton qui frisait la panique. Puis le porte-flingue qui manquait de nerfs poussa un cri de rage, il y eut

un bruit de porte enfoncée, et un chapelet de détonations sèches. Le quatrième homme montait à l'assaut en vidant son chargeur sur les occupants de la maison...

— Bon Dieu ! Combien ils sont ? marmonna Greg Hamilton en couvrant la moitié de la grande pièce avec le canon du Marlin calibre 12.

Accroupie contre la table, derrière lui, et couvrant l'autre partie de la salle avec le Mauser, Candice Nygel ne répondit pas. Elle essayait d'imaginer ce qui se passait dehors, elle avait chaud, envie d'un grand verre de scotch, de prendre ses jambes à son cou et de décamper au plus vite de cette souricière.

— Quelqu'un dehors leur met des bâtons dans les roues, poursuivit à mi-voix l'antiquaire, pour se rassurer plus que pour l'informer, car Candice avait déjà deviné qu'un allié tombé du ciel leur était venu en aide.

Ils l'avaient compris lorsque la balle qui avait fait sauter la serrure de la porte d'entrée n'avait été suivie d'aucune intrusion de l'ennemi. Du côté de la fenêtre brisée, en face d'eux, personne n'avait tenté de nouveau de s'introduire, après l'échange de tirs qui avait criblé de plombs tout le pan de mur. Deux assaillants contraints de reculer, et des coups de feu dehors, qui concernaient quelqu'un d'autre... Candice lorgnait la porte d'entrée restée entrouverte. Une invitation à prendre la fuite. Mais c'était Hamilton qui la surveillait...

Un instant distraite, elle sursauta en entendant le cri strident poussé du côté opposé. Un vrai cri de guerre, qui lui glaça les sangs.

— Attention ! s'exclama Greg Hamilton en faisant volte-face.

La porte de la chaufferie s'ouvrit à la volée et un vacarme d'enfer emplit la pièce. L'homme tenait son pistolet à deux mains et arrosait l'espace devant lui à l'aveuglette. Des objets aux murs et de la vaisselle sur une étagère furent fracassés et retombèrent en pluie en même temps que des éclats de verre et de bois. Les yeux écarquillés de frayeur, assourdie par les détonations, Candice crut s'évanouir, puis elle pressa deux fois la détente du Mauser. Un projectile de 9 mm se ficha dans le bois de la table à dix centimètres de son épaule. Face à elle, l'homme en anorak et bonnet, qui semblait immense sous les poutres sombres, tournoya sur lui-même en poussant un autre cri, de souffrance celui-là. Touché à l'épaule, il tituba dans la pièce, mais leva son bras valide et visa la jeune femme.

— Couchez-vous ! hurla Greg Hamilton derrière elle, en faisant deux pas de côté pour dégager sa ligne de tir.

Tétanisée par la violence de la scène, Candice Nygel ne bougea

pas. Pas assez vite, en tout cas. Elle fixait l'automatique braqué sur elle, se recroquevillait sur le sol, les pieds de la table l'empêchant de choir... Elle vit le rictus affreux du tireur, devina la crispation de son doigt enfonçant la détente. Leva le Mauser pour riposter, mais bien trop lentement...

La culasse du pistolet claqua à vide et le Marlin calibre 12 fit de nouveau un boucan d'enfer. À cette distance, les plombs ne risquaient pas de se disperser beaucoup... Soulevé par l'impact de la décharge reçue en pleine poitrine, le *pistolero* fut projeté en arrière et littéralement cloué au mur, le thorax réduit en charpie sanglante. Les poumons éclatés et le cœur transpercé, il glissa lentement le long de la paroi, y laissant une traînée rouge sombre. Les lambeaux de tissu de ses vêtements, brûlés par la poudre, se mêlaient à des débris d'os et de chairs en bouillie.

Candice Nygel, le Mauser toujours à la main, laissa retomber son bras et tressaillit violemment quand Greg Hamilton lui toucha l'épaule.

— Ce n'est pas moi, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix sans timbre en fixant le cadavre.

— Non, vous l'avez raté, menti Hamilton en l'entraînant. C'est moi qui l'ai tué.

Elle était livide. Ils étaient à mi-chemin de la porte, par où filtrait un pan de lumière vive attirant comme un aimant, quand d'autres détonations retentirent.

Le bruit des cartouches de .357 Magnum tirées par l'adepte du revolver Smith & Wesson à canon de deux pouces et demi n'allait pas manquer d'alerter toute la région, mais aucun des projectiles n'atteignit sa cible. Ramassé sur lui-même contre le pare-chocs avant du Cherokee, l'Exécuteur patienta avant de riposter. Le porte-flingue pouvait bien, dans sa fureur, faire un carton sur la jeep, il devrait avant longtemps recharger, le barillet ne contenait que six balles...

L'autre s'en avisa après avoir transpercé la tôle en trois ou quatre endroits. Il s'inquiéta aussi du silence régnant dans le chalet. Comme il n'était pas très loin de la fenêtre fracturée, il appela à mi-voix :

— Eddy ?

Il n'obtint aucune réponse. Se racla la gorge en se demandant où étaient passés ses complices et, ne voyant rien venir, commença à sérieusement s'alarmer. Et à gamberger. Il s'imaginait tout à coup au volant du Cherokee, en train de dévaler la route, pour se tirer aussi vite que possible du mauvais pas où il s'était fourré... Fuir dans le Cherokee lui était difficile, à cause de l'homme en noir, mais il restait

la Yaris en bordure de route...

L'Exécuteur croyait entendre surchauffer les rouages du cerveau du tueur. À force d'y penser, de ne plus penser qu'à cela, celui-ci finit par quitter son abri pour contourner le chalet, par le côté opposé, après avoir gaspillé une autre balle. Bolan perçut le crissement de ses foulées dans la neige. Et quasiment son souffle haletant... Il repartit lui-même vers la route.

Il vit d'abord le Dodge Nitro qui patinait dans la congère, moteur en surrégime. Puis le type qu'il avait délesté de son .32, en train de ramper jusqu'à Pedro, le guetteur. La main gauche serrant sa mâchoire, la droite filant vers le Glock 17 de son complice. À l'instant où il s'en emparait, l'antiquaire aux cheveux grisonnants sortit du chalet, un fusil à la main. Derrière lui, une mince silhouette brune.

— Attention ! hurla Bolan.

En tournant le visage vers lui, Greg Hamilton fit face au canon du Glock. Il bondit en arrière, tandis que le Beretta 93-R aboyait deux fois. Deux ogives de 9 mm si rapprochées qu'elles pénétrèrent dans la boîte crânienne du *pistolero* prénommé Louis par le même orifice, et suivirent pratiquement la même trajectoire ravageuse et mortelle...

Le Glock échappa à la main qui le braquait et tomba sur le paillason. La figure barbouillée du tireur s'écrasa juste à côté, la tête éclatant comme un fruit blet, projetant des lambeaux sanguinolents, une giclée d'humeurs grisâtres sur le perron, les pots décoratifs qui flanquaient la porte, et jusque sur les chaussures de Greg Hamilton. Dans un réflexe, ce dernier appuya sur la détente du Marlin. La décharge de chevrotines arrosa la Yaris, qui s'affaissa, pneus crevés, semblable, avec la guirlande d'impacts dessinée sur sa carrosserie, à une passoire cubiste.

Le dernier porte-flingue qui déboulait en direction de la Toyota vit s'évanouir son rêve de s'esquiver à son bord. Il obliqua en direction du Dodge, tirant au passage vers l'entrée du chalet, pulvérisant les pots maculés de matière cervicale et contraignant Greg Hamilton et Candice Nygel à battre en retraite à l'intérieur.

Le Guerrier l'ajusta, mais retint *in extremis* son doigt sur la détente du Beretta : en manœuvrant dans un rugissement de moteur, le conducteur du Dodge venait de se placer dans sa ligne de tir.

Le gros 4x4 était à moitié sur la chaussée quand le porte-flingue ouvrit la portière à la volée, arracha l'homme de son siège, pour le projeter à terre d'un coup de crosse, et s'installa au volant. Il braqua aussitôt dans le sens opposé, vers la descente, mordit le bas-côté pentu, défonçant la congère mais accélérant néanmoins. La femme à peine revenue de son évanouissement qui s'apprêtait à remonter à

bord lâcha la portière côté passager et retomba cul par-dessus tête dans la poudreuse... Elle était indemne et n'en revenait pas. Elle se mit à sangloter.

Le Dodge transformé en chasse-neige emporta quelques mètres cubes de neige compacte, patina, chassa, mais accrocha l'asphalte et remonta sur la route. Où se dressa devant lui la silhouette noire du Guerrier, visant son conducteur avec le Beretta.

Le bonnet du porte-flingue avait glissé, révélant son crâne rasé, accentuant la dureté de ses traits taillés à la serpe. C'était l'homme de la cafétéria. Il reconnut à son tour dans Bolan le type qu'il avait remarqué en faisant ses emplettes. Avec un grondement dans la gorge qui imitait celui des deux cents chevaux du Nitro, il fonça droit sur lui.

Bien campé sur ses jambes fléchies, l'Exécuteur vit grossir au bout de la mire le capot carré aux ailes renforcées. Avec les barres d'acier du pare-buffle, la charge évoquait celle d'un footballeur gonflé aux stéroïdes au milieu d'une cour de récréation. Mais deux cents chevaux furieux propulsaient le monstre, et, derrière le volant, le visage émacié était celui d'un tueur emporté par une rage aveugle.

Bolan pressa une seule fois la détente, avant de se jeter sur le côté. Le pare-brise du Dodge s'orna d'un second trou, quinze centimètres à droite du premier.

Tout à sa fureur, le tueur donna un coup de volant brutal en comprenant qu'après avoir percuté l'homme en noir, il n'aurait pas le temps de redresser la trajectoire du Nitro. Puis le pare-brise s'étoila, la balle le frappa à la base du cou, légèrement en oblique, et les débris de verre qui retombèrent furent dégoulinants de sang...

L'aile droite du Nitro frôla Bolan en plein saut. Il se réceptionna dans un monticule de neige, la trouva dure et roula sur lui-même. Traversant la route en biais, le Dodge percuta la congère du côté opposé, piqua du nez dans la pente et stoppa, moteur calé.

Lorsque la portière s'ouvrit, le porte-flingue battit des cils. Sa respiration était hachée, le sang puisait de sa blessure, éclaboussant tout le tableau de bord. Bolan se pencha et sut que l'autre entendait.

— Il te reste deux minutes au plus, *amigo*...

Une crispation des traits du visage, une lueur dans le regard qui déjà se voilait : l'homme se vidait de son sang, mais entendait et comprenait. Il exhala un râle, en étreignant le volant. Loucha sur le canon du Beretta.

— À qui je vais annoncer que tu es mort, Rick ?

La voix était mortellement sérieuse, le regard rivé dans celui du mourant ne laissait aucune échappatoire.

— Dis-moi un nom, Rick. Ta dernière bonne action...

Un instant, on aurait pu croire que le canon appliqué sur les carotides transpercées stoppait l'hémorragie fatale, offrait à Rick un répit. C'était seulement l'effet de l'ultime effort de celui-ci pour exprimer sa surprise.

— Rick ? Comment tu sais ?

Un jet de sang fusa, le corps glissa sur le côté.

— Il te reste vingt secondes, Ricky... Qui t'a envoyé dans ce piège ?

Bolan dut se pencher un peu plus, au risque d'être éclaboussé. Assez près pour déchiffrer, sur les lèvres entrouvertes, le dernier message de Rick.

— Salopard...

Rick mourut et le Guerrier ne s'attarda pas plus d'une minute supplémentaire à son chevet. Et pas pour lui dédier une oraison funèbre.

À un demi-mile à vol d'oiseau en contrebas, la sirène stridente d'une voiture de police déchira le silence tombé sur le champ de bataille...

Les gendarmes du district de North Vancouver en étaient encore à dénombrer les cadavres et à recueillir les premiers mots du couple sauvagement agressé dans le chalet par les quatre malfrats, quand la femme du Dodge, entre deux sanglots, se mit à évoquer un jaguar bondissant pour leur barrer la route... Son mari, quoique encore sous le choc, la traita de folle et essaya de décrire un homme en noir qui était semblait-il le principal responsable de la tuerie.

L'antiquaire Greg Hamilton et sa jeune invitée étaient bien conscients d'avoir eu la vie sauve grâce à la providentielle intervention de quelqu'un qu'ils n'avaient qu'entrevu. Un grand type vêtu de noir, en effet... Tout le monde s'accordait sur la couleur de sa tenue, et c'était strictement tout...

— Il laisse quatre cadavres et disparaît comme par magie ! s'emporta le sergent de la Gendarmerie royale du Canada.

Son collègue qui venait de parler avec Greg Hamilton rectifia :

— M. Hamilton dit qu'il a abattu celui qui est à l'intérieur. Les trois dehors, par contre...

Les agents commençaient à s'énervier quand l'un d'eux, après voir dûment vérifié qu'aucun fauve ni aucun homme tout de noir vêtu ne traînaient dans les parages, avisa sur le talus, près du Dodge Nitro

immobilisé dans la congère, des traces dans la neige. Il appela ses collègues. Tous étaient du coin, habitués des sommets et des pentes des montagnes du Grand Vancouver, de Grouse Mountain à Whistler et au mont Seymour. Tous savaient reconnaître les traces. En l'occurrence, c'étaient des raquettes qui avaient laissé sur la neige vierge des sillons parallèles. Rectilignes, ils suivaient exactement l'ancien sentier et aboutissaient à l'extrémité du parking du centre commercial de Nancy Greene Way.

— Il est venu par-là, et reparti pareil ! assura le gendarme. On a failli le croiser...

Ils scrutèrent le parking, presque désert dans le soleil déclinant.

— Aucune magie là-dedans ! conclut le sergent-chef de patrouille, rassuré. Il a filé. Je parie qu'on va en entendre parler avant longtemps.

Sur quoi il alla téléphoner de sa voiture, pour exposer la chose à qui de droit.

CHAPITRE IV

Le marathon de la visite s'achevait là où il avait commencé la veille, au centre des médias de Whistler. Devant un auditoire d'une cinquantaine de personnes, appartenant aux principaux organes de presse de la Colombie-Britannique, les représentants du comité d'organisation des jeux Olympiques d'hiver se fendaient d'un dernier discours. Pour assurer qu'à quinze mois de la cérémonie d'ouverture, tout était prêt, opérationnel. La peinture fraîche dont les odeurs flottaient dans les recoins du Whistler Convention Center avait largement le temps de sécher.

À cent vingt kilomètres au nord de Vancouver, la petite ville de Whistler, au centre du plus grand domaine skiable du continent américain, était plus qu'une annexe de Vancouver : son alter ego... Tel était le message des édiles locaux, fiers de montrer l'état de quasi-achèvement des installations. Avec son propre village d'athlètes, les trois stades du parc olympique et son centre de sports de glisse, Whistler, où se dérouleraient les épreuves phares de ski alpin et de glisse, entrait de plain-pied dans une nouvelle ère. La station favorite des Canadiens de la côte Ouest accédait à une dimension planétaire...

Sam Bennett, du *Vancouver Sun*, avait depuis longtemps cessé d'écouter les discours officiels. Depuis le déjeuner, au moins... Lequel faisait suite à un petit déjeuner-conférence de presse, le tout ayant débuté la veille par un rallye en télécabine à plus de 2 000 mètres, récompensé par un dîner de gala... Ainsi, royalement traités, les reporters étaient priés de répandre partout la bonne parole : dans un monde en crise, Whistler était un îlot de prospérité, et les Jeux, en plus d'une réussite sportive, seraient un succès économique... Les Cassandra qui évoquaient le spectre d'un gouffre financier n'étaient que des mauvaises langues. Même s'il fallait s'attendre, compte tenu de la dégradation mondiale de l'économie, à d'inévitables ajustements financiers... Une responsable de la chambre locale du commerce, qui avait déjà, aux hors-d'œuvre, délivré son message optimiste sous forme de litanie chiffrée, revint avec son plus beau sourire assurer qu'il était encore temps de faire du business dans le cadre olympique, qu'il restait du travail, des contrats à décrocher, des jobs à pourvoir...

— Relayez notre appel aux compétences, aux bonnes volontés..., martelait-elle. L'exemple que j'évoquais devant vous hier, M. Ross Millar et sa société de travaux publics, montre qu'une petite entreprise locale a pu, grâce au contexte olympique, gagner une stature nationale, voire internationale. M. Millar a bien voulu nous rejoindre, et bien qu'il soit naturellement peu enclin à se mettre en avant, il a accepté de vous expliquer en quoi les J.O. sont pour son entreprise une chance à saisir...

Millar venait en supplément au programme, juste avant que la cloche sonne, et Sam Bennett observa de loin, avec un brin de curiosité amusée, son entrée en piste. La quarantaine brune et élégante, un sourire à dégeler la piste de bobsleigh en un clin d'œil, et à faire fondre la blonde représentante de la chambre de commerce en moins de temps encore... Pour un type peu enclin à se mettre en avant, Millar manifestait des dispositions évidentes à la communication et ses premiers mots déclenchèrent des rires. Les moins blasés des invités se rapprochèrent, alléchés. Amateurs de belles histoires, tranches de vie et *success stories*, ils flairaient en Ross Millar le bon client...

Sam Bennett quant à lui, après un coup d'œil à sa montre, s'esquiva. Il y avait la route jusqu'à Vancouver, et il avait encore à faire avant son rendez-vous avec Candice Nygel, la fille de Richard Vaughan. Il était venu à Whistler avec sa propre voiture, dédaignant le bus affrété par le comité d'organisation. Et la navette en hélicoptère était réservée aux VIP... Avant de démarrer, il appela le journal, de son portable. Un soleil éblouissant irisait la neige fraîche des sommets environnants.

— Phil ? C'est Sam, à Whistler... Je rentre au bercail, j'ai eu ma dose, et on crève de chaud. J'ai le cuir fragile, tu sais bien !

Sam Bennett passa sa paume sur son crâne chauve.

— Je suis là dans deux heures.

— Une heure et demie, corrigea Phil, le chef de rubrique. Tu oublies qu'ils ont rectifié les virages, pour les Jeux !

— C'est vrai, les gens vont foncer et avoir de mauvaises surprises, parce qu'il en reste un paquet, de virages ! Et aussi quelques chantiers... Alors, dans deux heures ! Au fait, ça m'y fait penser, un nommé Ross Millar, dans les travaux publics... Un jeune loup plein d'avenir, ça te dit quelque chose ?

— Rien, mais laisse-moi deux minutes... Je te rappelle.

— Quand tu veux...

Sam Bennett entreprit de s'extraire du parking, pestant contre une Bentley Continental quelque peu incongrue au milieu des gros SUV, et

de surcroît mal garée. Au volant, un type corpulent parlait dans son portable tout en le regardant manœuvrer, sans paraître se rendre compte qu'il gênait. Le journaliste lui jeta une amabilité au passage, et la regretta presque en croisant le regard du costaud. Il eut l'impression d'avoir été photographié et dûment étiqueté, dans la catégorie des chiens à écraser. Ce qui, pour un reporter en fin de carrière, abonné à la rubrique criminelle, ne manquait pas de piquant, songea-t-il en adressant un grand sourire, dans le rétro, à la Bentley avec chauffeur.

Il n'avait pas quitté Whistler depuis cinq minutes que son portable sonna. C'était Phil Garmish, toujours aussi efficace.

— Ross Millar, quarante-deux ans, patron de Belcarra Public Works...

— Oh... Je vois, c'est mieux ! commenta Sam Bennett.

Il venait juste de dépasser un grand panneau remerciant, au nom de la municipalité et du comité d'organisation des Jeux, une kyrielle d'entreprises, où Belcarra PW figurait en bonne place, au chapitre de la voirie.

— Tu lui dois la demi-heure gagnée pour rentrer ! expliqua Phil Garmish. En plus d'effacer quelques virages pour aller skier, ils ont réalisé pas mal d'autres améliorations que tu n'imagines même pas... Une PME qui n'a pas peur de se lancer dans la cour des grandes. On leur a sous-traité un joli bouquet de contrats... Et pas seulement pour les routes. Millar dirige la boîte depuis un an seulement, mais c'est un dégourdi !

— D'où il sort ?

— Inconnu au bataillon, du moins par ici ! Une bonne école genre Polytechnique de Montréal, j'imagine.

— Ouais, j'ai vu son sourire à une autre rubrique, ça va me revenir...

— La mémoire, avec l'âge, tu sais, Sam...

— Je sais, justement. Rappelle-moi de te dire d'aller te faire voir...

Phil Garmish raccrocha sur un éclat de rire. Sam Bennett remisa son portable et cligna des yeux. Le temps de chausser les lunettes de soleil posées sur le siège passager, il ralentit pour aborder un des innombrables virages qui subsistaient sur cette route, malgré les louables efforts de Belcarra PW. Puis il accéléra sur une portion rectiligne, asphaltée de frais. Il en rugit de plaisir, intérieurement. Il lui restait assez de mémoire pour se rappeler qu'à une époque pas si lointaine, il parcourait le trajet jusqu'à Vancouver en à peine plus d'une heure et demie... Avant qu'on améliore la route.

Cela ne laissait évidemment pas le loisir d'admirer les pics

enneigés de part et d'autre de la route, et le Pacifique, les îles et les détroits au bout de l'horizon. Il conduisait un roadster, alors, il avait tous ses cheveux et un rendez-vous torride en ligne de mire... L'image de Candice Nygel glissa sur les pentes de Blackcomb avec la grâce d'un patineur. Il avait l'âge d'être son père. Elle avait été privée du sien très jeune, l'avait retrouvé trop tard, mort dans des circonstances horribles. Et lui, Sam Bennett, qui conduisait désormais une sage berline, et respectait les limitations de vitesse, serait tout à l'heure incapable de lui fournir la moindre explication au mystère de Richard Vaughan et de son assassinat... Qui était au juste Richard Vaughan, pourquoi l'avait-on tué, pourquoi ainsi, et qui avait commis cette ignominie ? C'était lui, le reporter criminel le plus réputé de Colombie-Britannique, qui espérait ramener quelques bribes de réponse à ces questions de son rendez-vous avec la jeune femme...

Sam Bennett soupira bruyamment, rétrograda en savourant le plaisir d'une boîte manuelle, et la Mondeo enfila en souplesse une série de virages. Après quoi, l'autoroute refaite invitait à accélérer, entre des murs antibruit tout neufs, mais Sam Bennett n'y songea pas. Il pensait à Richard Vaughan et c'était Ross Millar qui soudain lui venait à l'esprit. Il fronça les sourcils et donna un coup de poing sur le volant, en maudissant sa mémoire défaillante qui lui dérobaient quelque chose d'important...

Puis il freina un peu brutalement pour n'avoir pas anticipé le rétrécissement de la chaussée dû au chantier d'un nouvel échangeur, qui permettrait à des hordes de touristes toujours plus nombreuses de se précipiter aux chutes de Brandywine. Alors seulement, il vit le gros SUV noir dans son rétroviseur. Si proche que cela lui parut impossible.

Il se trompait. Le premier choc, une seconde plus tard, le lui prouva. L'énorme Chevrolet Tahoe, se jetant à ses basques comme un pitbull, percuta l'arrière de la Ford avec violence.

L'embardée fit déraper la Mondeo sur le mâchefer du bas-côté, mais Sam Bennett parvint à rattraper la trajectoire, tout en jurant. Il était encore sous le coup de la stupeur quand le pare-buffle du 4x4 le heurta de nouveau, plus violemment encore. La secousse tendit sa ceinture de sécurité, froissa la tôle et transforma la stupeur de Sam Bennett en peur panique.

La Highway 99, qui offrait des points de vue à couper le souffle, entre mer et montagne, méritait son surnom : Sea-to-Sky... De la mer au ciel... Mais à cet endroit, alors que la voie de gauche en cours de réfection était neutralisée sur plusieurs kilomètres avant Garibaldi, la prochaine localité, et que les voies montant vers Whistler, tracées en surplomb, étaient invisibles, l'autoroute évoquait tout à coup pour Sam Bennett la porte de l'enfer. Elle sinuait à flanc de massif, bordée

par un muret, et longeait un ravin au fond duquel miroitaient les eaux turquoise du lac. L'endroit idéal pour provoquer une sortie de route fatale...

La sueur au front, Sam Bennett écrasa l'accélérateur. Le Tahoe ne rapetissa pas dans le rétroviseur. Il revint au contraire au contact, poussant Sam Bennett à accélérer encore. Haut sur roues et effrayant, il le talonnait à 90 miles à l'heure et gardait de la puissance en réserve. Mais la distance tout à coup augmenta, et Sam Bennett se rassura. Le chauffard avait voulu lui fiche la trouille et abandonnait la partie avant qu'elle ne devienne trop dangereuse... Il s'arrêterait à Garibaldi et... l'autre dingue allait voir !

La bouffée de soulagement qui l'avait envahi aveuglait Sam Bennett. Il négociait à près de 100 miles à l'heure une large courbe et le pare-chocs endommagé de la Mondeo frottant le goudron provoquait dans son sillage des étincelles. Il ne vit pas les panneaux d'urgence, lut trop tard, sans comprendre, l'affichage électronique qui limitait impérativement la vitesse à 30 miles, à cause du changement de voie. Les deux engins de chantier immobilisés sur la voie de droite dans la courte ligne droite étaient bien plus gros que le Chevrolet Tahoe. Posés là comme des blocs de rochers au milieu d'un périmètre interdit, vide de toute présence, qui délimitait une chicane trop serrée pour la Mondeo lancée à pleine vitesse.

Sam Bennett écarquilla les yeux, donna en jurant un coup de volant insuffisant. L'aile avant droite balaya des panneaux, heurta une chenille, la Ford dérapa et alla cogner la glissière du côté opposé. Renvoyée comme une balle sur le compacteur, elle rebondit en travers et devint incontrôlable.

Comme dans un film, Sam Bennett enregistra en quelques fractions de seconde le paysage d'une beauté époustouflante, les monts Whistler et Blackcomb surplombant de toute leur majesté glacée le ruban étroit où il tourbillonnait ; et puis au premier plan les deux engins portant le logo de Belcarra Public Works, et le Chevrolet noir empruntant au ralenti la chicane, braquant sur lui ses gros phares ronds. Un fauve guettant tranquillement la fin de son tête-à-queue et le dénouement prévisible du crash qu'il avait provoqué. L'homme au volant avait un visage étroit et pâle, sans autre expression qu'une curiosité impatiente. Une mèche de cheveux blonds en travers du front. Un cure-dents fiché au coin de la bouche. Sam Bennett enregistra tout cela comme un ordinateur affolé et n'en fut pas consolé à l'instant du grand saut.

Le coup de frein désespéré ne pouvait pas faire de miracle, alors que la Ford labourait le bas-côté, tanguait et percutait de plein fouet le muret. Dans la fumée des airbags, Sam Bennett se vit basculer dans

le vide, en vol plané. Il entra aperçut très loin l'océan Pacifique, les plages où il cavalait cheveux au vent vers des rendez-vous voluptueux. Ce n'était pas toute sa vie qui défilait, ainsi qu'on le prétend, mais une image qui explosait à la surface de sa conscience, avant que le chaos le happe et le désintègre.

Le Chevrolet Tahoe repartit, dépassa sans ralentir l'endroit où la Ford avait basculé. L'homme au volant n'eut pas un regard en direction de l'à-pic, et peu lui importait que la voiture du journaliste explose ou s'abîme dans le lac. Ce qu'il avait entendu de la chute lui suffisait pour être certain que son conducteur n'avait aucune chance d'en réchapper.

Jay franchit donc tranquillement la dernière portion du chantier et quitta l'autoroute à l'échangeur suivant. Il parcourut cinq kilomètres sur Black Hisk Drive, bifurqua en direction de Garibaldi à la première intersection et gagna l'entrée de la ville par une route secondaire. Quand il stoppa dans une station-service à l'écart du centre, il n'avait pas croisé plus de dix véhicules depuis le lieu de l'accident.

Un atelier de mécanique fermé flanquait le petit bâtiment décrépit qui abritait le pompiste. Jay fit le tour et n'eut pas à descendre de voiture : la porte métallique coulissa, révélant des voitures dans la pénombre, et la silhouette empâtée d'un homme en combinaison maculée de cambouis. Le Tahoe pénétra dans le hangar et se faufila à la place qu'il avait quittée quelques heures plus tôt. Entre une Cadillac STS rutilante et une Camaro Concept coupé de 400 chevaux. Le gros homme avait refermé la porte. Il fit le tour de la Caddie pour venir inspecter l'avant du SUV Chevrolet, alluma un projecteur, au-dessus d'un établi.

— Y a rien ! commenta-t-il, incrédule, quand Jay descendit, glissant sa silhouette maigrichonne dans l'espace exigu entre les voitures.

— Un peu de peinture, tout de même. Et une ou deux bosses, si vous cherchez bien.

Le mécanicien se pencha, examina de plus près le pare-buffle, la calandre. Passa une main sur la tôle.

— C'est vrai, admit-il, je m'en occuperai demain...

— Ce soir, dit Jay entre ses dents.

Le gros homme acquiesça.

— Si vous voulez.

Jay hocha la tête et se dirigea vers l'autre extrémité de l'atelier.

— Le chantier..., fit le gros en trotinant derrière lui. Une putain de chicane, pas vrai ? Pas plus de 30 miles !...

La main sur la portière d'un Toyota Highlander, Jay se retourna et se contenta d'une phrase, pour couper court à la curiosité de l'autre :

— C'était comme vous aviez dit. Exactement.

Le gros espérait des détails et n'en eut pas. Mais il s'empara sans un mot de l'enveloppe que Jay tira de la poche intérieure de son manteau et lui tendit.

Il l'empocha et, sur un signe de tête, alla rouvrir l'atelier. Le Highlander était un peu poussiéreux, avec quelques éraflures ici et là, mais il s'était bien gardé d'y toucher. Avec ce client-là, mieux valait réfléchir à deux fois avant de prendre des initiatives.

— Revenez quand vous voulez, dit-il au passage du 4x4.

Le regard délavé de Jay le traversa et il n'entendit pas la réponse, murmurée dans un mâchonnement de cure-dents :

— Ça m'étonnerait...

Le Toyota vira vers le centre-ville. Le pompiste dans son local n'avait pas levé les yeux de sa Playstation.

Jay fit une halte sur le parking d'un centre commercial à la sortie de Garibaldi et appela sur son portable le dernier numéro qui l'avait joint. Le correspondant répondit à la première sonnerie et se plaignit d'un ton rogue :

— Vous deviez me rappeler tout de suite...

— J'étais occupé, répliqua Jay. Une urgence. C'est réglé.

— Le patron n'en a pas fini ici, grogna l'autre. Il m'a dit à 22 heures en ville, chez Murphy...

— Downtown ?

— Gastown, près de la statue de Gassy Jack. Il y a une salle à l'étage.

Jay regarda l'heure au tableau de bord.

— À 19 heures, dit-il. Je n'ai pas que ça à faire de l'attendre.

Son interlocuteur s'étrangla.

— Le patron vous fait dire..., commença-t-il.

— C'est ton patron, pas le mien, le coupa Jay. Fais-lui la commission : Jay sera à 19 heures où il a dit. S'il abrège les ronds de jambe, tu ne seras même pas obligé de risquer l'excès de vitesse.

Jay coupa la communication, éteignit son portable et repartit. Parvenu à l'échangeur de la Highway 99, dite Sea-to-Sky, il tourna vers la mer.

CHAPITRE V

Bolan avait lu la veille à la une du *Vancouver Sun* un article alarmiste sur le taux de criminalité record du secteur, à l'est du centre-ville et de Gastown, le quartier historique. À l'approche des jeux Olympiques, c'était un sacré point noir sur le visage bien propre et lifté de la cité. Un abcès purulent, mêlant de longue date drogue, prostitution et délinquance sur fond de grande pauvreté ; mais il est vrai aussi que les Jeux étaient pour tous les malfrats l'occasion rêvée de faire des affaires. Ils s'abattaient sur Vancouver comme un essaim de guêpes sur une bassine de confiture.

Quoi qu'il en soit, l'Exécuteur, durant le trajet entre la gare centrale et les quais, croisa au moins une douzaine de voitures de police, vit des mendiants et des prostituées embarquées dans un car des services sociaux, repéra quelques pickpockets qui rasaient les murs et pratiquement aucun dealer, alors que ce quartier abritait la plus grande concentration de junkies de tout le continent...

Il prit Hastings Street vers l'est et se gara dans un parc de stationnement gardé, au milieu d'un vaste chantier de rénovation urbaine. Il y avait des grues partout et de grandes affiches promettaient de rendre le quartier vivable. Louable ambition, mais il y avait du travail...

À pied, par Cordova et Powell Street, Bolan se rendit à l'adresse qu'il cherchait : entre les quais et la voie ferrée du West Coast Express, la société de taxis VanCab occupait le rez-de-chaussée d'un petit immeuble presque coquet au milieu d'un pâté de maisons vouées à une prochaine démolition, d'après un panneau d'information fixé aux palissades qui en entouraient la plus grande partie.

Une porte d'entrée blindée faisait suite à une vitrine couverte d'affiches, dans une façade peinte en rose et noir. Le long du trottoir, trois berlines japonaises noires, dont deux hybrides, arboraient des tops roses, et, sur leurs flancs, le logo de la boîte. La seule autre enseigne à la ronde était celle d'un pub, et des restes de rose et de noir avaient servi à repeindre une partie des volets. Apparemment, la société à elle seule maintenait le quartier en vie...

Bolan eut vite fait de jauger l'environnement avant de pénétrer dans les locaux de VanCab. Une horloge au mur indiquait 16 h 45, le bureau était vide, mais par une porte de communication, derrière le comptoir d'accueil, une femme blonde d'âge mur, en tailleur rose et corsage noir, surgit d'une pièce attenante, transportant dans son sillage des effluves de parfum sucré, de cigare et de café. Elle s'empressa de refermer derrière elle, s'approcha en tapotant du plat de la main sa permanente. S'enquit d'une voix contrariée, en toisant le visiteur :

— Vous désirez quoi ?

— Voir le patron, répondit Bolan en la fixant, mais avec un léger mouvement de tête vers l'autre pièce.

Elle se trahit, par un coup d'œil dans la même direction, et une grimace de surprise. Se reprit aussitôt, agressive :

— Sans blague ? Et à quel sujet ?

— Au sujet de Rick, répondit Bolan en baissant la voix autant qu'elle avait élevé la sienne. Je viens toucher sa semaine...

Le regard de la blonde se troubla. Trop de questions à la fois lui venaient aux lèvres, elle répéta bêtement :

— Rick ?

Bolan posa entre eux, sur le comptoir, le décompte hebdomadaire des heures du chauffeur, avec le salaire correspondant, en dollars canadiens. Le tout de sa main, daté du jour et signé. Un regard suffit à la blonde pour constater qu'il ne bluffait pas. Elle blêmit, sous le fard à joues.

— Il n'a pas compté l'extra de cet après-midi, reprit aimablement Bolan. C'est au forfait ? Le patron m'expliquera certainement...

— L'extra ?

Elle le fixa avec stupeur. Puis recula en suffoquant, une main sur sa vaste poitrine. Il poursuivit du même ton :

— La course collective à Grouse Mountain, je vois que vous êtes au courant... L'aller et retour pour un double meurtre, ça se facture dans les combien, chez VanCab ?

La blonde hoqueta. Elle réussit à articuler :

— Où est Rick ?

— Le charmant garçon est resté là-haut. Vous me présentez le patron ? Il a dû finir son cigare...

Elle ne fit qu'esquisser un mouvement vers la porte. Celle-ci s'ouvrit brutalement. Bolan la surveillait et avait fait un pas de côté, au cas où. Mais l'homme qui déboula n'était pas armé, sinon d'un tronçon de havane éteint que ses doigts boudinés alourdis de bagues

agitèrent avec nervosité tandis qu'il apostrophait l'intrus, d'une voix de fausset.

— Qu'est-ce que c'est que ces salades, vous sortez d'où ?

Il bouscula la blonde, roula des épaules et tomba en arrêt en découvrant le papier signé par le porte-flingue.

— Sept cents dollars, annonça doucement Bolan en le lui mettant sous le nez.

Les petits yeux porcins noyés dans la graisse du visage se figèrent. Le bonhomme était un genre d'ancien poids lourd reconverti dans la pâtisserie. Une pièce montée adipeuse. Sous la crème, on ne devinait guère le consistant. Mais il valait mieux ne pas s'y fier.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Rick ? demanda-t-il d'une voix changée, méfiante.

— Pas de nouvelles de la virée en montagne avec les potes ? répliqua l'Exécuteur. Pas de nouvelles des autres non plus ? Pedro, Louis, Eddy...

Une lueur traversa le regard noir du mastodonte. Ses bajoues s'affaissèrent. Il avait deviné le fin mot de cette visite domiciliaire.

— Z'êtes nouveau dans le quartier, c'est ça ? supputa-t-il. On m'a dit au QG de Main Street que les têtes changeaient à la brigade... Le quartier fait peau neuve, n'est-ce pas ? Vous êtes affecté où ?

Bolan le dévisagea froidement. La blonde s'était écartée, elle surveillait la rue, à travers la vitrine. Comme la réponse tardait, l'adipeux insista, montrant du doigt la facture de son chauffeur :

— Sept cents, c'est correct, pour un début, non ? Je peux même aller jusqu'à mille, vous me faites bon effet...

— Par semaine, laissa tomber Bolan.

Il y eut un silence prolongé, puis l'obèse vira au rouge brique et éructa :

— Putain, pour qui tu te prends, mec ? T'es flic, vraiment ?

Il détendit son bras, épais comme un jambon. Son poing rata la cible et il n'était plus assez souple pour escalader le comptoir. Le Guerrier le cueillit d'une manchette derrière l'oreille. Doubla d'un coup de coude en pleine face. La cloison nasale cent fois rafistolée craqua sinistrement, le décompte d'heures soigneusement rempli par feu Ricky fut noyé par un jet de sang, avec le reste de havane. La blonde se mit à glapir.

Abasourdi, l'ancien boxeur recula en titubant, dodelinant de la tête et se tâtant le nez.

— Putain ! Il m'a pété le blair...

D'une main levée, il fit taire la blonde. Sa voix chuintait.

— La ferme, Deb ! Casse-toi... Z'êtes le nouvel inspecteur, hein ? ajouta-t-il en direction de Bolan.

— On vous avait prévenu, non ?

— Ouais... Un teigneux... j'aurais dû retenir votre nom... Venez par là, qu'on cause au calme...

Tremblant de trouille, la blonde contourna le comptoir, passa au large derrière Bolan et sortit sans un mot.

Le Guerrier s'abstint de regarder derrière lui, quand la porte blindée se referma. La vie tient parfois à une seconde d'inattention. La sienne se résumait à des millièmes de seconde gagnés sur la mort. Il bondit par-dessus le comptoir à l'instant où le gros ouvrait la porte de l'autre pièce d'un coup de talon et faisait volte-face pour se ruer vers un meuble à tiroirs.

L'ex-poids lourd avait mobilisé toute l'énergie et la vivacité dont il était encore capable. Le Guerrier lui tomba sur le râble à l'instant où il essayait de se retourner, un automatique à la main, qui paraissait presque petit dans sa pogne, malgré son canon de six pouces. Mais dans celle qui s'abattit sur son poignet, le Beretta n'était pas un jouet. Le Sieg resta muet, son propriétaire poussa un barrissement de douleur. Il lâcha l'arme, contempla l'articulation endolorie, la main inerte sur le bureau, mais tenta encore de frapper, en serrant les dents. Un crochet du gauche bien trop lent. Le sang jaillit cette fois de ses lèvres fendues par l'acier du 93-R. Bolan très froidement récidiva au même endroit, puis écorcha une oreille.

— Tu ne seras pas trop présentable avant un petit moment, commenta-t-il en frappant au visage avec la poignée de l'automatique.

Dégoulinant de sang, l'obèse tomba à la renverse, en travers d'un fauteuil qui s'écroula sous son poids. Il avait une vilaine plaie à la joue, en plus du reste. Soufflant comme un phoque, il réussit à articuler :

— Un flic oserait pas... Qui tu es ?

Bolan ne répondit pas. Il y avait une machine à café dans un coin de la pièce, des tasses vides, une bouteille de scotch, des restes de gâteaux dans un emballage cartonné. Un dossier ouvert avec du courrier commercial.

— Tu veux quoi, à la fin ? renifla l'ancien boxeur.

— Lou Segonda, hein ? dit Bolan en avisant au mur une photo légendée, qui montrait un boxeur brandissant une ceinture sous les flashes des photographes.

Le cliché n'avait que dix ans. On aurait parié pour le double.

— Tu t'es pas démoli à moitié, mon petit Lou, remarqua Bolan en scrutant la photo. On t'appelle Loukoum, maintenant !

Segonda émergea des débris du fauteuil et bafouilla, entre ses lèvres éclatées :

— Du fric ? Mille par semaine ? Tu rêves, mec !

Il se requinquait, épongeait le sang qui l'aveuglait pour lorgner la porte. L'Exécuteur ne lui laissa pas une seconde de répit supplémentaire.

— Qui a envoyé Rick et les autres à Grouse Mountain, Lou ?

Segonda ne parut pas avoir entendu. L'Exécuteur marcha sur lui.

Le coup sur l'arête du nez fit hurler le gros. Il essaya de crocher la gorge de Bolan, et récolta quelques hématomes supplémentaires. Dans l'angle du bureau, il tentait de se relever, d'agripper son adversaire pour l'étouffer. Sa respiration sifflante emplissait la pièce. Bolan, rompant le corps à corps, le déséquilibra d'un coup de pied latéral. L'autre s'assomma à moitié en tombant en arrière. Le cadre avec la photo le montrant triomphant sur le ring se décrocha et lui entama le cuir chevelu.

Il fallait en finir et le Guerrier, en enfonçant le canon du Beretta dans la bouche tuméfiée de Segonda, avertit :

— Je compte jusqu'à trois ! Et ne me dis pas que c'est toi.

Une dent se brisa, la gencive ouverte par la mire libéra un flot de sang. L'ex-boxeur, en déglutissant, s'étrangla. Ses petits yeux porcins larmoyaient. Il battit l'air d'un bras, comme s'il jetait l'éponge. Mais à travers les larmes, la lueur dans son regard était meurtrière. Bolan recula pour parer un coup en traître, et écrasa sous sa botte la main droite violacée, qui enflait à vue d'œil. Les os craquèrent. Un râle d'agonie sortit de la poitrine de l'obèse. Bolan accrocha son regard qui se voilait et compta :

— Un... deux...

L'attention de Lou Segonda dériva vers la photo du temps de sa splendeur. Il fixa l'homme photographié en sa compagnie, et son battement de paupières valait un aveu. Avant qu'il lâche un nom, l'Exécuteur perçut du bruit dans l'autre pièce. La blonde Debbie venait aux nouvelles, et elle n'était pas seule...

Lou Segonda avait entendu, lui aussi. Il se raidit, dans l'attente de la balle qui allait l'envoyer au paradis des champions déçus. Bolan se déplaça vivement pour couvrir la porte avec le Beretta. Par l'entrebâillement, il aperçut au moins deux silhouettes. Trois, rectifia-t-il en entendant murmurer dans l'angle mort. Autant que de taxis garés dehors. Puis un tailleur rose s'avança.

— Vous pouvez entrer, Deb, lança Bolan en longeant rapidement le mur. Lou justement besoin de vous...

Il tenait Segunda en joue, tout en s'éloignant. La blonde franchit le seuil, poussa un cri en découvrant dans quel état était son patron, se précipita pour lui porter secours. Bolan se faufila hors de la pièce et se trouva nez à nez avec le plus téméraire des trois chauffeurs de taxi rameutés par Debbie.

Téméraire, mais pas inconscient : à peine le canon ensanglanté du Beretta lui eut-il effleuré la tempe que le type se figea, leva les bras et lâcha la courte matraque qu'il tenait à la main.

— C'est bien, approuva le Guerrier. Tu ne voudrais pas cogner un flic, ce serait trop bête...

L'automatique avait refroidi l'ardeur du trio, qui n'arborait pas d'arme à feu. L'allusion à un délit commis contre un policier eut pour effet immédiat de les faire battre en retraite et quasiment s'excuser.

Ils se ressemblaient : trois buveurs de bière qui ne devaient pas rechigner devant les petits arrangements et les extra, mais n'avaient rien à voir avec Rick et ses potes...

— Vous ferez des nounous parfaites, assura Bolan en montrant le bureau d'où leur parvenaient des plaintes et des exclamations. Ce pauvre petit Lou en a besoin !

Il ouvrit la porte d'entrée au moment où le pauvre petit Lou en question se mettait à hurler à la mort, de sa voix chuintante. La mort du *motherfucker* qui l'avait mis dans cet état !

— Je le crèverai..., bredouillait-il en crachant du sang sur le corsage noir gonflé de compassion de Deb.

Le jour baissait déjà sur l'Eastside et des ombres patibulaires se discernaient ici et là aux carrefours. Bolan prit de nouveau Cordova Street puis une transversale, vérifia par prudence que personne n'était accroché à ses basques.

Il venait en quelques heures d'éliminer une équipe de tueurs, puis de maltraiter assez sévèrement un patron de société lié aux gangs locaux. En laissant la vie sauve à Lou Segunda, il était sûr que l'info se répandrait comme une tramée de poudre. Les pontes locaux allaient dans les prochaines heures se pencher sur son cas. C'était l'objectif qu'il poursuivait, en donnant un coup de pied dans la fourmilière des affaires criminelles de la ville : attirer sur lui la foudre... Forcer les loups à sortir du bois, à s'avancer à découvert. Il saurait alors leur renvoyer la foudre qu'il avait déclenchée... à condition d'être assez rapide, et de ne pas craindre de se brûler !

Dans le Touareg environné de grues immenses et immobiles, au centre d'un chantier déserté jusqu'au lundi suivant, l'Exécuteur pianota d'abord sur son iPhone 3G, pour procéder à quelques vérifications. En plus de son décompte horaire de chauffeur de taxi, le portefeuille de Rick contenait une carte de visite qui recoupait la photo de Lou Segonda et sa légende.

Avant d'être à la tête de Belcarra Public Works, Ross Millar avait été organisateur de combats de boxe à Montréal, sponsor de deux ou trois championnats continentaux. Sur le cliché à la gloire de Lou, c'était lui qui lui remettait la ceinture de tenant du titre. Sur la carte de visite de Rick, son nom était accolé à celui de Belcarra PW, avec le titre de P.-D.G. Du ring aux chantiers de travaux publics, la carrière de Ross Millar avait en dix ans connu une trajectoire originale. Mais toujours sous le signe de la réussite, constata Bolan en parcourant sur internet les renseignements disponibles.

Curieusement, alors que Google n'était pas avare de mentions de Belcarra PW et de son P.-D.G., notamment à propos de contrats décrochés dans le cadre des grands travaux préolympiques, les photos de Ross Millar étaient très rares. Pas plus de deux ou trois, depuis celle du championnat poids lourds de Montréal, dix ans auparavant. Sur l'une d'elles, Millar tâchait de ressembler à Al Pacino dans un rôle de gangster, et y réussissait assez bien...

L'index glissant sur l'écran tactile, Bolan agrandit le cliché qui montrait Ross Millar dans une soirée, en compagnie d'une femme en robe du soir, belle et hautaine, sensiblement plus âgée que lui. Gros havane, smoking et sourire de voyou : Millar ne manquait pas de charme et en jouait, entouré par une cour de gens affichant tous les signes de la réussite, qui le couvaient du regard. Il était leur poulain...

Bolan lut l'article qu'illustrait la photo. Le compte rendu dans le *Détroit Free Press* du 15 octobre 2001 de l'inauguration d'un club huppé, propriété des nouveaux époux Millar, Joan et Ross. Une soirée fastueuse en présence de tout le gratin de la ville, au sein duquel Joan Podesta, ex-épouse Nygel, avait su depuis quelques années faire apprécier ses qualités de femme d'affaires avisée, de femme du monde courtisée...

L'Exécuteur resta rêveur, tout en lisant machinalement la suite. Puis il utilisa le iPhone pour appeler un numéro de portable en Europe. L'indicatif était celui de la France, mais le numéro ne correspondait à aucun abonné répertorié. Cependant, un répondeur s'enclencha, Bolan laissa une suite de chiffres pour tout message, et raccrocha. Quelque part, probablement sur la côte Est des États-Unis, et pourquoi pas à Washington, la nouvelle de son appel parvenait à Hal Brognola. Son ami, son allié, et même, en certaines occasions, son

employeur. C'était le cas en l'occurrence : Bolan disposait d'une lettre d'accréditation, signée par le numéro Un du *Justice Department*, lui confiant une mission d'investigation pour le compte du ministère de la Justice. Elle était au nom d'un certain Paul Morris. Une couverture qui pouvait être utile, mais qui dans le cas précis prouvait surtout à quel point Hal Brognola et une poignée d'autres hauts responsables de la Maison-Blanche attachaient de l'importance à l'objectif poursuivi par l'Exécuteur à Seattle, puis à Vancouver : démasquer le traître qui livrait à la mafia ceux qui l'avaient trahie...

Un traître qui rendrait bientôt inopérant le Programme de protection des témoins, grâce auquel les repentis qui acceptaient de témoigner contre l'Organisation bénéficiaient de mesures garantissant leur sécurité. Et d'abord une nouvelle identité. Divulguer celle-ci, c'était évidemment désigner le repentis aux représailles mafieuses. Or, en l'espace d'une année, deux témoins protégés, après des années de tranquillité, venaient d'être assassinés dans les mêmes conditions barbares. Et un pont du Crime Organisé, tout juste sorti de prison, s'était vanté devant le Guerrier, avant de disparaître corps et biens dans les eaux glacées du détroit de Juan de Fuca, de disposer d'une « liste » de traîtres... Alors que, selon Hal Brognola, seules un très petit nombre de personnes étaient à même d'identifier les bénéficiaires du Programme...

Bolan s'apprêtait à quitter le parking d'Hastings Street East quand le vibreur du iPhone le fit s'attarder un peu plus. Le numéro qui s'afficha n'existait qu'à l'usage des satellites espions, mais c'était bien Hal Brognola qui déjà le rappelait. Et à en juger par la tension de sa voix, il était sur des charbons ardents...

CHAPITRE VI

Pour la troisième fois en un quart d'heure, la voiture de patrouille franchit le carrefour de Main Street et prit Keefer Street vers l'est. Le gendarme au volant indiqua d'un coup de menton la Pontiac G5 garée à proximité immédiate de l'entrée de Hon's Wun-Tun, un restaurant chinois immense et toujours bondé, une institution dans le quartier.

— Ils ont pas bougé, remarqua-t-il. C'est trop tôt pour dîner.

— Je leur trouve pas des têtes à bouffer chinois, fit en écho son collègue, en éloignant de son oreille la radio de bord, qui grésillait.

La Chevrolet Impala portant le logo de la Gendarmerie royale du Canada et l'inscription Vancouver Police ralentit le long du trottoir, fit halte à une vingtaine de mètres de la Pontiac.

— Je vois qu'un seul type dedans, maintenant, reprit le chauffeur.

Cette simple constatation avait pour effet de le mettre sur les nerfs.

— C'est vrai, Pat... Dépasse-la et gare-toi, on va lui dire un mot, au bonhomme. C'est pas un endroit pour stationner, d'abord...

Pat jeta un coup d'œil au grand Black avec qui il faisait équipe. Charlie était nonchalant, mais rien ne l'impressionnait. Pat en était rassuré. Il déboîta, dépassa lentement la Pontiac et se rabattit. Tous deux ne s'étaient pas gênés pour observer l'intérieur, sans provoquer aucune réaction de l'homme assis sur la banquette arrière, un portable à l'oreille.

Les deux autres occupants de la Pontiac, assis à l'avant lors de leurs précédents passages, avaient en effet disparu. Pat ne se décidait pas à couper le moteur. Pourquoi le trio, tout à l'heure, leur avait-il paru louche ? L'homme à l'arrière était âgé, plutôt élégant. Indifférent à leur curiosité. Les deux autres, à l'allure de gardes du corps, plus inquiétants. Une façon de les dévisager avec mépris... Pat subodorait des ennuis et n'était pas chaud pour s'attarder. Sur la radio de bord, la réponse à leur demande de vérification leur parvint, au milieu des crachotements :

— Négatif, les gars, rien sur votre Pontiac. Des Ricains en vadrouille...

— Ouais, avec des calibres, je parie, rétorqua Charlie.

— Faut voir !

— On va voir, qu'est-ce que tu crois !

Charlie coupa la radio et se tourna vers Pat :

— On y va, pas vrai ?

Le chauffeur ravala sa grimace et ils y allèrent.

Prudemment, l'œil aux aguets. En encadrant la voiture. L'homme aux cheveux blancs à l'arrière se contentait à présent de tenir son portable dans sa paume, et de le fixer d'un air concentré. À l'approche des deux uniformes, il ne fit semblant de rien. Les agents échangèrent un regard par-dessus la voiture. Charlie s'impatia le premier, cogna à la vitre de la Pontiac. L'homme daigna enfin tourner la tête. Il toisa le grand Black. Mais il se passa de longues secondes avant qu'il consente à réagir. La glace descendit. De l'autre côté du véhicule, un peu en retrait, Pat Lanski tripotait nerveusement la boucle de sa ceinture, en se retenant de porter la main sur son arme dans son étui. Charlie Connors se pencha.

— Bonsoir, monsieur..., commença-t-il. Sergent Connors, Gendarmerie royale... Vous stationnez depuis plus d'un quart d'heure sur un emplacement interdit... Est-ce que je pourrais... ?

Le geste du type le fit s'interrompre au milieu de sa phrase. Comme s'il dégainait une arme de la poche intérieure de son manteau en poil de chameau, l'homme sortit une carte plastifiée et la lui mit sous le nez. En même temps, il s'arrangea pour écarter le pan de son pardessus. Et faire entrevoir aux deux agents le pistolet posé sur sa cuisse. Une belle arme au canon de six pouces.

Pat Lanski vit luire l'acier et eut un haut-le-corps, en reculant légèrement. Il posa la main sur son étui de ceinture, et entendit une voix basse derrière lui :

— Tst... tsst... on reste cool, monsieur le gendarme.

Le balèze en pardessus noir déboutonné, si proche de Pat Lanski qu'il le frôlait, mine de rien, souriait, mais pas très chaleureusement. Sa main droite était enfouie dans la poche de son manteau, l'autre tenait un sac de nourriture chinoise portant le nom de Hon's Wun-Tun House.

L'autre garde du corps, plus mince mais pas du tout souriant, contourna vivement la Pontiac par l'arrière. Il ne se risqua pas à s'approcher trop près de Charlie Connors, dont la main était posée sur la crosse de son arme de service.

— Pas de blague, messieurs, lança une voix impérieuse.

C'était l'homme aux cheveux argentés. Son portable dans la main

droite, sa carte dans l'autre, et un Heckler & Koch P-8 sur les genoux. En plein jour, dans Chinatown...

Charlie Connors se redressa et fit mine de mastiquer un chewing-gum imaginaire, pour s'abstenir de répliquer. En face, sur le trottoir, Pat Lanski battait déjà en retraite, sans piper mot, à la grande satisfaction du costaud trop aimable.

— O.K., c'est bon se crut-il obligé d'ajouter.

Charlie Connors chercha à croiser le regard de l'homme dans la Pontiac. En vain. La carte avait disparu, l'automatique demeurait visible dans la pénombre. La glace remonta. Le costaud ouvrit la portière passager et déposa le sac de victuailles sur le siège. Son compère passa derrière le sergent et manifesta son intention de s'installer au volant. C'était comme un ballet bien réglé que la présence du sergent Connors, un mètre quatre-vingt-quinze, dix ans de terrain dans la police de Vancouver, et un score de 97 sur 100 au tir à vingt-cinq mètres, ne troublait pas le moins du monde.

Connors et son collègue ne comptaient pour rien : la chose était si manifeste que le grand Black s'écarta d'un pas et resta figé au bord de la chaussée, tandis que les deux gros bras remontaient en voiture et que le trio repartait. La Pontiac s'éloigna lentement.

— Tu t'amènes ? lança Pat Lanski d'une voix aigre.

Charlie Connors marcha jusqu'à la Chevy de patrouille en serrant les dents. Jeta un regard si hargneux à son collègue que celui-ci se détourna et redémarra sans un mot. Ils roulèrent plusieurs minutes au hasard, vers l'est.

Pat Lanski osa enfin demander :

— C'était quoi, ce gonze, avec ses gorilles ?

Charlie Connors fit un effort pour répondre normalement :

— *Secret Service*. Washington D.C.

Le gros rire satisfait de Gerry résonnait encore dans la Pontiac G5.

— Comment qu'ils ont filé doux, ces petits merdeux ! s'écria-t-il avec son accent des faubourgs.

Il piocha dans le sac de Hon's un nem graisseux et l'enfourna.

— Le Black était à deux doigts de dégainer, et ça aurait foutu la merde ! dit Tim en mettant son clignotant pour tourner vers le nord.

Il chercha dans le rétroviseur le regard du patron, quêtant son approbation. Mais celui-ci pianotait fébrilement sur les touches de son BlackBerry et n'écoutait pas. Contrarié, absent... Tim soupira. Il n'aimait pas ça. Il voulait savoir où aller, et détestait cette impression

de rouler sans but dans la ville en attendant on ne savait quoi. Mais depuis qu'ils avaient quitté Seattle pour le Canada, il semblait que les informations étaient taries, et que le patron se fiait au hasard.

— Quelle merde ? grogna Gerry. Buter un négro, je vois pas le problème !

— Et un flic ?

La bouche pleine, Gerry se marra encore.

— T'es trop sensible !

Tim le fusilla du regard.

— Je plaisantais ! se défendit le costaud. Flic, noir et canadien... on a bien fait de rester calmes...

— Il se souviendra de nous, tu peux en être sûr !

Tim n'aimait pas non plus laisser des souvenirs trop précis aux flics locaux.

— J'espère bien !

À l'arrière, le patron sursauta, agita son portable qui sonnait et ordonna :

— Arrête-toi et allez prendre l'air, tous les deux, O.K. ? Avec vos chinoiseries qui empestent !

Puis il prit la communication.

— Bonsoir, monsieur... Pardon d'interrompre votre dîner...

Sur la côte Est, il faisait nuit noire.

Tim se gara à l'extrémité de Hawks Avenue, face aux quais. Un secteur de l'Eastside si mal famé qu'aucune affiche n'y promettait quoi que ce soit... Les deux hommes sortirent de la Pontiac et eurent sans se concerter le même réflexe : déboutonner leur veston, sous leur manteau, pour que leur arme soit facilement accessible. Postés dos à dos à quelques pas de la Pontiac, ils surveillaient les environs. Prêts à tout, et d'abord à tuer...

Sur le BlackBerry crypté, l'homme qui possédait une carte du Secret Service au nom de Herbert Martin, ainsi qu'une ou deux autres émanant de services fédéraux américains, achevait de résumer à son correspondant une situation qu'il était le premier à juger préoccupante.

— La fille est en ville depuis trois jours, disait-il. Hamilton ne lui sera pas d'un grand secours... Oui, monsieur... Je m'en doute. Mais le risque est faible...

Herbert Martin fronça les sourcils et écouta. Son correspondant parlait lentement en articulant avec soin, comme s'il faisait un discours à la Chambre.

— Le risque serait en effet beaucoup plus grand, reconnu Martin quand l'autre se tut. Mais, si je puis me permettre, c'est une autre paire de manches...

Du côté de Washington, la voix monta d'un cran. Martin écarta légèrement l'appareil de son oreille, et son autre main effleura le H&K P-8, sous le pardessus en poil de chameau.

— Bien, monsieur, si tel est votre souhait... En cas d'interférence avec le ministère de la Justice, cependant...

La voix tonna, au bord du Potomak :

— Ce Paul Morris n'a aucune existence officielle au ministère ! Alors tâchez de savoir ce qu'il a dans le ventre, et ne redoutez aucune interférence ! S'il y en avait, je m'en chargerais. C'est clair ?

— Très clair, monsieur. Bon appétit...

— J'ai déjà dîné ! rectifia en riant le correspondant. Les politiciens se couchent tôt, vous savez bien !

Herbert Martin en convint et sur cette connivence, si artificielle soit-elle, ils mirent fin à la conversation.

Martin rempocha son portable et resta pensif. Son étrange mission prenait un tour nouveau, mais au moins, il cessait de tourner en rond. Il passa machinalement la main sur ses cheveux blancs soigneusement coiffés et s'aperçut qu'il transpirait. Il fit signe aux deux gorilles de remonter.

Tim, avant de mettre le contact, se tourna vers lui :

— Qu'est-ce qu'on fait, patron ? On sait où on va ?

Il y avait de l'acrimonie dans le ton.

— On le sait, oui, répondit Herbert Martin. On prend le taureau par les cornes.

— Pas trop tôt ! se réjouit Gerry.

La main moite de Herbert Martin chercha dans l'obscurité le contact rassurant de l'automatique.

— Paul Morris est à Vancouver, annonça-t-il. Depuis déjà plusieurs jours, paraît-il. C'est lui qu'on chasse.

Gerry émit un petit sifflement entre ses dents. Tim ne dit rien, mais son visage pâlit, dans la lueur du tableau de bord. La Pontiac fit demi-tour en lisière des installations portuaires et repartit vers le centre-ville. Un silence de plomb régnait à l'intérieur.

Sur le parking d'Hastings Street cerné par les grues et les engins de chantier, Mack Bolan écoutait sans l'interrompre son ami Hal Brognola lui décrire comment l'atmosphère devenait irrespirable, à

Washington.

— La nouvelle Administration n'est pas encore en place, mais on a l'impression d'être dans l'œil du cyclone. En plus feutré qu'à Wall Street, mais tout aussi féroce...

La faute en revenait, selon lui, à l'ancienne Administration, qui avait tendance à pratiquer la politique de la terre brûlée. Quant à la nouvelle, qui à tort ou à raison se méfiait de toutes les peaux de banane qu'on pouvait glisser sous ses pas, elle était guettée par la paranoïa, depuis la longue période de transition entre l'ancien Président et le nouveau.

— Je sors d'un dîner particulièrement éprouvant, soupira Hal Brognola. Tout le monde mangeait avec le couteau entre les dents !

Il était rare qu'il s'étende ainsi sur le contexte politique de Washington, et plus rare encore qu'il livre des états d'âme, surtout au téléphone...

Il existait aux États-Unis quantité de personnes qui auraient donné cher pour détenir ne serait-ce qu'un début de preuve des relations entre les deux hommes. Elles s'en seraient d'abord servies pour abattre l'ancien *spécial agent* du F.B.I. devenu le numéro Un du *Justice Department*, que son travail dans la lutte contre le Crime Organisé désignait comme un homme à abattre, et pas seulement aux yeux des caïds qui prospéraient au sein de la Pieuvre. Elles auraient ensuite, en le privant de son meilleur soutien, pu prétendre isoler, sinon désarmer, l'Exécuteur. Pour tous les mafieux, et pour tous ceux qui leur témoignaient indulgence et complaisance, chacun des deux hommes était une cible. Leur alliance était leur cauchemar. C'est pourquoi Mack Bolan et Hal Brognola goûtaient si rarement au plaisir de converser, et quasiment jamais à celui de se rencontrer pour prendre paisiblement un verre... Leur survie à chacun, et aussi celle de l'autre, dépendait de leur prudence.

La divulgation d'un secret aussi bien gardé que l'identité nouvelle de témoins protégés par la loi causait à Brognola un énorme souci pour plusieurs raisons. Outre qu'elle mettait des vies en danger et lui démontrait la fragilité de ses propres précautions, dans son travail quotidien et dans ses relations clandestines avec Bolan, elle pouvait constituer, dans la délicate période de passation de pouvoir à la Maison-Blanche, un enjeu politique.

— J'ai vérifié et re-vérifié, dit-il sur la ligne sécurisée, j'ai contrôlé en prenant bien garde de ne pas donner l'éveil : nous ne sommes pas plus de cinq à pouvoir connaître les nouvelles identités des témoins protégés. Trois à la Justice, dont moi, le directeur du F.B.I. et le président de la commission du Congrès chargée de la lutte contre le Crime Organisé...

— Cinq personnes évidemment au-dessus de tout soupçon...

— *À priori*, oui... bien sûr.

Un silence s'installa sur la ligne.

— Cela n'exclut pas que d'autres personnes aient pu, d'une manière ou d'une autre, recouper des informations et établir ces identités, reprit Hal Brognola. Mais à l'insu d'une de ces cinq personnes, c'est pratiquement impossible, selon moi...

Comme Bolan réfléchissait, échafaudant des scénarios plausibles, Brognola continua :

— La liste que Ted Garofalo se vantait de détenir n'existe pas, d'après mes recherches. Un bluff pour impressionner les grands boss de Chicago et New York...

Fils du parrain de Détroit Luigi « Smimov » Garofalo, condamné à quinze ans de pénitencier pour homicide, Ted Garofalo était sorti de prison depuis six mois. Dix jours auparavant, il était malencontreusement tombé de l'hélicoptère piloté par l'Exécuteur, en compagnie du caïd de Seattle, Jeffrey Barnes.

— Le type qui avait témoigné contre lui a quand même été assassiné, objecta Bolan.

Il avait lui-même trouvé le corps torturé et mutilé de Philip Harris, qui, dans une vie antérieure, sous le nom de Alan Esler, avait été au service du clan Garofalo à Détroit, avant de témoigner contre Ted.

— Et avant lui Richard Vaughan, alias Dennis Nygel, c'est vrai, confirma Hal Brognola. Mais Vaughan-Nygel n'a pas témoigné contre Garofalo, ni contre personne en particulier, d'ailleurs...

— Comment ça ?

— Il a bénéficié du Programme, c'est avéré. En 1992, Dennis Nygel a disparu de la circulation. À Chicago, où il bossait dans les télécommunications. Huit mois après, Richard Vaughan est apparu à Vancouver, blanc comme neige. Il a trouvé un job et refait sa vie.

Bolan observait l'ombre opaque des grues au-dessus du parking. Où son ami voulait-il en venir ? Ce dernier expliqua :

— Le problème, je viens de le découvrir en cherchant si la fameuse liste de Ted Garofalo existait, c'est que Nygel a été protégé après avoir rendu à la justice un service sans doute considérable, mais dont on ignore en quoi il a consisté !

— Bon sang, c'est impossible !

— Le dossier est vide, affirma Hal Brognola.

— Tu veux dire...

— On l'a vidé de toutes ses pièces. L'actuel directeur du Bureau

n'a pas d'explication. Son prédécesseur de l'époque est décédé. Les archives de la Justice ne contiennent rien, mais dans ce genre de cas, c'est normal.

— On doit bien par recoupements parvenir à déterminer à quoi a servi la coopération de Nygel avec la police !

— Pas à confondre Garofalo fils, en tout cas. Il a été condamné uniquement grâce au témoignage de Alan Esler, mais les faits se sont déroulés à la même époque : 1992-1993, et on a amalgamé les deux cas.

Bolan avait l'impression de démêler une pelote de fil emberlificotée. Des tueurs du clan Garofalo, dont un certain Mark Denton, liquidé depuis à Portland, avaient retrouvé Vaughan et lui avaient fait payer sa trahison. Ted Garofalo lui-même s'était vanté d'avoir fait liquider Vaughan.

— Il est possible que certains aient eu intérêt à répandre l'idée que Nygel et Esler avaient envoyé Ted Garofalo au trou, reprit *Justice One*, mais pour Nygel, c'est du bidon. On lui a fabriqué un costume de repent, à mon avis... J'espère finir par trouver pourquoi...

Un silence prolongé suivit cette hypothèse. Les pensées des deux hommes se faisaient écho : qui avait « vendu » Richard Vaughan à la mafia comme un traître et un repent ?

— Je n'ai pas le temps ni les moyens de faire des recherches historiques, Hal, tu sais bien...

— Je sais, Mack. Je m'en charge de mon côté.

L'Exécuteur était depuis plusieurs jours à Vancouver, et pour un éternel clandestin, c'était un séjour qui s'éternisait. Il avait entamé quelques heures auparavant, en intervenant à Grouse Mountain, une action de nettoyage qui le forcerait à partir ensuite sans délai. Découvrir les secrets emportés dans sa tombe par Dennis Nygel alias Richard Vaughan ne faisait pas partie de son programme. Paul Morris, agent d'investigation du *Justice Department*, était une couverture commode, mais l'Exécuteur menait des blitz, pas des enquêtes.

Hal savait tout cela. Et sans doute d'autres choses, car il ajouta :

— Au fait, sois prudent avec Paul Morris. J'ai vu apparaître deux fois son nom ces derniers temps dans les hautes sphères. Ce n'est pas bon signe...

Bolan enregistra l'info, qui faisait craindre que sa couverture soit un peu mitée. Mais il pouvait s'en passer. Il revint à sa préoccupation immédiate et demanda :

— La femme de Nygel s'appelle Joan ? Joan Podesta ? Comme Nick Podesta ?

— C'est sa sœur, confirma Hal Brognola.

Nick Podesta était l'étoile montante dans l'Organisation. Le boss de Philadelphie, qui venait de pousser le vieux Luigi « Smirnov » Garofalo sur la touche, pour avoir la haute main sur Détroit.

— Ils sont très proches, elle vit à Détroit, comme lui, ajouta Hal Brognola.

— Et Détroit, c'est la dernière marche avant Chicago..., compléta Bolan.

Puis il songea à Candice Nygel. Les tueurs de Grouse Mountain l'avaient attendue au chalet pour passer à l'action, et l'éliminer en même temps que Greg Hamilton. Mais si elle était la fille de Richard Vaughan, elle était aussi la belle-fille de Ross Millar, qu'il soupçonnait d'avoir commandité le double meurtre...

— Joan Podesta a épousé un type de Montréal organisateur de combats de boxe, reprit-il. Je le retrouve ici dans les travaux publics... Ross Millar. Un genre de flambeur qui s'est fait discret, ces dernières années.

— Jamais entendu parler. Nick Podesta passe pour s'entourer d'une équipe de jeunes loups qui bousculent les anciens. Il a installé un nommé Clyde Furstin à Philadelphie...

— Philly, c'est la dernière marche avant New York ! Furstin est son beau-frère ?

— Podesta n'a qu'une frangine, que je sache ! Les histoires de famille te passionnent, à présent ?

— Je n'ai pas le temps non plus d'éplucher les arbres généalogiques ! reconnut Bolan. Mais la consanguinité les perdra !

— Question de mélanger le sang, je te fais confiance !

— Tiens-moi quand même au courant. Et méfie-toi des gens qui mangent avec le couteau entre les dents... Ce ne peut être que de dangereux communistes !

Il eut le plaisir, avant de raccrocher, d'entendre son ami éclater de rire.

CHAPITRE VII

La nuit était tombée quand ils purent quitter les locaux du Q.G. de la Gendarmerie royale de North Vancouver. Candice Nygel aurait pu rentrer chez elle depuis un moment déjà, mais elle avait attendu que Greg Hamilton en ait terminé avec sa déposition.

L'antiquaire de Kitsilano concentrait sur sa personne la curiosité des policiers. Et comme il ne se montrait pas très bavard, ces derniers le soupçonnaient de leur cacher beaucoup de choses. Le ton était monté, Hamilton avait appelé un avocat, un de ses clients avec qui il avait sympathisé, pour se plaindre d'être traité en suspect, alors qu'il était la victime d'une tentative de meurtre... L'avocat avait promis de se déplacer à Capilano Highlands si on ne le laissait pas tranquille, et le responsable de la G.R.C. avait lâché du lest. Une demi-heure et deux coups de fil plus tard, on avait aimablement proposé à Greg Hamilton de le raccompagner chez lui. Il avait décliné l'offre, s'était fait déposer avec Candice au chalet de Grouse Mountain, où les corps avaient été évacués et où s'affairaient les spécialistes de la police scientifique. Il avait pu reprendre sa Range Rover.

Ils roulaient à présent sur la Highway 99 en direction du centre-ville. En silence.

Greg Hamilton avait la mine sombre et le regard abattu. Les enquêteurs n'allaient évidemment pas le lâcher de sitôt. Il avait tué un homme, en état de légitime défense, certes, mais quatre cadavres, dans un chalet où un an avant avait eu lieu un crime non élucidé, cela faisait beaucoup. Les inspecteurs de la brigade criminelle de Vancouver qui étaient venus le reluquer de près et nouer le contact, histoire de voir à quoi ressemblait le client, semblaient convaincus qu'ils auraient maintes occasions de se revoir, eux et lui. Et dès le lendemain samedi. Ils l'avaient convoqué à la première heure au Q.G. de la Gendarmerie royale du Canada, sur Heather Street.

Plongé dans ses pensées moroses, Greg Hamilton faillit heurter la voiture qui le précédait, sur Second Narrow Bridge. Il se tourna vers la jeune femme et proposa :

— Je vous dépose quelque part ?

— À mon hôtel, si cela ne vous dérange pas. Mais je peux également prendre un taxi.

— Cela ne me dérange pas, assura-t-il. On peut aussi boire un verre... dîner ensemble.

Elle lui jeta un coup d'œil, comme si elle hésitait. La fusillade au chalet, les morts violentes semblaient avoir glissé sur elle sans l'atteindre, pensa-t-il, dérouté par le peu de réaction qu'elle avait manifesté. Pour quelqu'un qui s'était montré plutôt expansif et énergique jusque-là, c'était un contraste troublant.

— J'ai rendez-vous tout à l'heure à SoMa, vous savez où c'est ? finit-elle par demander.

Il lui expliqua que c'était le surnom du quartier de Mount Pleasant, le sud de Main Street.

— C'est sur notre chemin, ajouta-t-il en quittant la Highway 99 vers l'ouest.

— Un *wine bar* sur la 8^e Avenue, précisa-t-elle. Mais il est trop tôt. Je dois voir le reporter qui a couvert l'assassinat de Richard Vaughan l'an passé. Sam Bennett, du *Vancouver Sun*... En septembre, il n'était pas là...

Elle avait parlé avec froideur, et évité de dire « mon père », à propos de Vaughan. Elle fixait à travers le pare-brise un point invisible. Mal à l'aise, Greg Hamilton ne sut quoi dire durant plusieurs minutes, alors qu'ils progressaient à une allure d'escargot vers Grandview Viaduct.

Candice Nygel rompit soudain le silence :

— Dennis Nygel... il a trahi ses anciens associés, c'est cela ? Il faisait partie de la mafia et il a témoigné contre eux...

— J'ignore les détails, je vous l'ai dit.

— Il y a une loi sur les repentis. On leur offre l'impunité, une nouvelle identité, on passe l'éponge en échange d'un témoignage qui permet d'envoyer des criminels en prison...

Greg Hamilton hocha la tête.

— La journaliste de Seattle, Sandra Larsen, m'a parlé de cela quand nous nous sommes rencontrées, reprit la jeune femme. C'était une hypothèse plausible, selon elle, mais...

Candice Nygel s'interrompit, secoua la tête et laissa échapper un sanglot trop longtemps contenu.

— Ma mère prétendait qu'il était mort ! dit-elle en reniflant. Moi, je pensais qu'il avait fui la maison à cause d'elle, qu'il était parti avec une autre femme... J'ai bâti de vrais romans à son sujet ! Et puis, quand j'ai reçu sa lettre et appris sa mort, j'ai imaginé des choses

terribles, beaucoup moins romantiques. Qu'il avait dû sauver sa peau et s'était conduit en héros... Et à présent, vous me dites qu'il a trahi des complices qui ont fini par le retrouver quinze ans après. C'est cela ?

Greg Hamilton ne répondit pas. Elle insista, véhémence :

— Un gangster minable, une balance, en plus d'avoir été sous la coupe de sa femme et de m'avoir abandonnée !

Elle s'essuya les yeux et soupira.

— Pourquoi m'avoir écrit cette lettre, bon sang ? Revenir quinze ans après me gâcher la vie !

Une bouffée de colère lui fit serrer les poings.

— Déposez-moi par-là, s'il vous plaît, j'ai besoin de marcher.

Le Range Rover piqua vers le trottoir, au coin de Main Street et la 2^e Avenue Ouest. Le vaste chantier du village olympique s'étendait en bordure de False Creek, dont les eaux sombres enserraient le centre-ville.

— Si je peux vous aider..., commença Greg Hamilton.

— Vous m'avez déjà beaucoup aidée, je vous remercie...

Elle était déjà hors de la voiture. Elle se retourna cependant, adoucissant d'un sourire son départ abrupt.

— Je vous appellerai, Greg, promis.

Elle claqua la portière et partit d'un pas rapide sur Main, vers le sud.

Greg Hamilton suivit des yeux sa silhouette mince jusqu'à ce que le trafic la lui dérobe. Puis il redémarra et prit la 2^e Avenue. Il n'était qu'à une dizaine de minutes de Kitsilano.

En passant devant le siège de la G.R.C., il songea qu'il n'aurait pas trop de la soirée pour échafauder, à l'usage des enquêteurs, une version crédible des événements de l'après-midi. Puis il pensa à l'homme en noir qui avait abattu trois des porte-flingues de Grouse Mountain, avant de s'éclipser en raquettes, et se demanda s'il n'avait pas rêvé.

Il remonta Balsam Street vers les plages et trouva une place de stationnement non loin de chez lui. La douceur de l'air était sidérante, après le froid vif de Grouse Mountain. Au point qu'il faillit marcher jusqu'à Point Grey, d'où partait un sentier côtier qu'il affectionnait. Il renonça finalement, et se dit qu'il ne ferait aucun effort pour faire gober aux flics une histoire.

À quoi bon ?

Et à quoi bon d'ailleurs se présenter le lendemain au Q.G. de la

G.R.C. ? Il l'avait échappé belle l'année précédente, quand on avait retrouvé dans son chalet le cadavre de Richard Vaughan. Lui-même se trouvait depuis quelques jours à Montréal pour une foire aux antiquités. Il était dans l'avion du retour pendant que Richard souffrait et mourait. En train de fantasmer sur les jambes de l'hôtesse de l'air...

Personne n'avait alors fouillé le passé de Greg Hamilton. Il était l'ami de la victime, il lui avait prêté son chalet de Grouse Mountain, comme souvent... Il était horrifié, effondré ; on l'avait ménagé.

Mais, à cette heure, les inspecteurs de la Criminelle devaient faire tourner leurs ordinateurs et leurs neurones. Pas moins de quatre tueurs pour éliminer un paisible antiquaire de Kitsilano, dans ce chalet abonné aux scènes de crime ! Avec en prime la fille de la victime précédente... Sans parler de l'homme en noir... Ils avaient de quoi gamberger !

Tout ce que Greg Hamilton s'était efforcé au fil des années de gommer de son passé et même de son esprit revenait le submerger comme une mauvaise marée, gluante et nauséabonde. Il en avait les jambes coupées. Pourquoi n'avait-il pas insisté pour rester avec Candice ? Pour qu'elle reste avec lui, plutôt ? Ils auraient pu parler. Il aurait pu lui expliquer...

Il poussa machinalement la porte cochère de son immeuble, pesta en heurtant un container à ordures mal rangé le long du mur et tendit la main vers l'interrupteur.

La poigne qui immobilisa et tordit son poignet stoppa son geste et le fit grimacer de douleur. Contre son flanc, l'objet qui pointait et s'enfonçait sous les côtes était reconnaissable entre tous. Pas besoin de lumière pour identifier le canon d'un automatique... Le tueur était gaucher. Pas très grand. L'haleine mentholée et la voix désagréable, contre son oreille.

— Alors, Greg, on rentre enfin ? La journée a été longue mais la vie pas trop rude, hein ?

L'homme était sûr de lui, pour l'attendre ici plutôt que dans la boutique ou l'appartement au-dessus. Un pro. Il avait lui-même, jadis, suscité cette réflexion dans l'esprit tétanisé d'un homme qu'il braquait avec un 9 mm... Un pro qui ne laisse aucune chance.

— La belle vie est finie, dit encore la voix, tandis que le tueur se déplaçait légèrement pour améliorer l'angle de tir. Tu en as bien profité, Husker.

Une digue se rompit dans l'esprit de Greg Hamilton.

Il était né dans le Nebraska, dans la banlieue d'Omaha, et avait eu le tort, à son arrivée dix-huit ans plus tard à Chicago, de s'en vanter. Et de faire le coup de poing sur le premier qui le traitait de plouc, de

bouffeur de maïs... Un jour qu'il l'avait vu démolir un de ses gars pour une vanne sur les mœurs des Cornhuskers du Midwest, Johnny « Riper » Lociro, un caïd des quartiers nord, avait à moitié étranglé Greg Hamilton, et l'avait affublé pour des années du surnom de « Husker ».

Jamais, depuis qu'il avait quitté ce monde-là pour s'installer à Vancouver, il ne s'était entendu appeler ainsi.

— Un coup de pompe ? grinça la voix métallique à son oreille.

C'était pire que cela. Greg Hamilton flageolait sur ses jambes et ne faisait rien pour se défendre. Il ne perçut même pas le mouvement souple du doigt enfonçant la détente. Tirée à bout touchant, la balle de .38 Spécial pénétra sous la cage thoracique et sa trajectoire oblique, de bas en haut selon un angle d'environ 30 degrés, eut pour conséquence que les organes vitaux, poumons et cœur, furent atteints, transpercés et même, pour être précis, ils explosèrent sous l'impact. Mort instantanée, concluait le légiste, sans l'ombre d'une hésitation.

Il ne se trompait pas, sauf qu'à l'instant où Greg « Husker » Hamilton mourait, il se demanda quel pouvait être le surnom d'un tueur gaucher et malingre, à l'haleine mentholée. Il eut même le temps de répondre qu'il n'en savait rien...

La Bentley Continental glissait souplement vers la mer, sur l'autoroute Sea-to-Sky. L'attente pour dépasser le chantier au-dessus de Garibaldi n'avait pas excédé cinq minutes. À part les ambulances, voitures de police et de pompiers et dépanneuse, rien n'indiquait qu'après une chicane certes dangereuse mais tout de même parfaitement signalée, une voiture avait franchi le muret et plongé dans le vide. C'était pourtant, selon la réponse d'un agent à la question du chauffeur de la Bentley, ce qui s'était passé : un accident mortel. L'homme était seul, apparemment, dans le petit tas de ferraille concassée qui avait été une Ford Mondeo. C'était moche. Heureusement, Belcarra Public Works terminait le chantier de réfection de la chaussée la semaine suivante.

À l'arrière de la Bentley, un ordinateur portable ultraplat ouvert sur une tablette devant lui, Ross Millar gratifia l'agent d'un sourire chaleureux et Dan, le chauffeur, repartit. Lui souriait dans le vide, dans le grand espace où le fouille-merde du *Vancouver Sun* avait piqué tête la première. Comme il aurait voulu voir ça ! Il n'en restait à coup sûr que des miettes. Que les vautours s'en régalent... Il jubilait à tel point qu'il faillit à son tour louper un virage. La sèche remontrance du boss le rappela aux réalités, et il ne songeait plus qu'à la conduite, alors que le spectacle nocturne de Vancouver étalée devant eux, lovée

dans la courbe du Howe Sound, offrait son habituelle splendeur.

Dan aurait pu y être sensible. Moins qu'au sort du journaliste chauve, mais un peu tout de même. Il lui arrivait parfois, en descendant ainsi la Highway 99 vers la ville au volant d'une puissante berline, et en sentant sous son aisselle gauche le poids rassurant du Glock 19 Compact qui tirait du 9 mm Parabellum, de se sentir excité, frémissant comme à l'approche d'un rendez-vous galant. Mais en l'occurrence, le rendez-vous était celui de son patron, à 19 heures chez Murphy, et vu les prévisibles encombrements du vendredi soir, il n'était pas temps de flâner...

Ross Millar pour sa part détestait l'interminable trajet entre *sky* et *sea*, même si tous les panneaux mentionnant Belcarra PW au fil des chantiers le remplissaient de contentement. Il s'était même plaint la dernière fois qu'ils revenaient de Whistler d'en compter de moins en moins, et Dan lui avait rappelé avec bon sens qu'une fois le boulot fini, les panneaux étaient enlevés. Ross Millar avait alors vaguement rêvé d'une stèle célébrant sa contribution au tracé rectifié de la plus belle autoroute du monde... Et juré qu'il prendrait dorénavant l'hélicoptère, ce qui une fois de plus s'était révélé impossible, faute d'appareil disponible... Il fallait être propriétaire de son propre appareil.

Pour quelqu'un qui détestait comme lui sortir du périmètre familial de ses activités quotidiennes, l'investissement était exorbitant. Ross Millar aurait adoré, en fait, vivre dans une salle de sports, avec un ring sous des projecteurs et bar, restaurant, scène de music-hall alentour. Un rêve qu'il avait brièvement réalisé autrefois, à Montréal puis à Détroit, avant de se consacrer entièrement aux choses sérieuses, selon la formule de son épouse Joan : des bureaux dans des immeubles en acier et de verre, des écrans pleins de chiffres, des chantiers avec des engins incroyablement compliqués et des tas de types coiffés de casques, chaussés de bottes en caoutchouc, avec des taches de boue sur leur cravate... Les choses sérieuses avaient pour nom Belcarra PW et ne ressemblaient que de très loin au rêve d'adolescent de Ross Millar.

Il avait pour nom Nick Podesta, dont la voix dans le portable réservé aux cas d'urgence sonnait plutôt sinistrement à ses oreilles, tandis que la Bentley abordait Britannia Beach.

— J'entends parler de toi trois fois dans l'après-midi, et chaque fois pour des catastrophes ! Que des catas, mec !

C'était bien le genre de Nick. Agressif, rapide sur l'homme, mais manquant un peu d'allonge. Un battant des premiers rounds, mais pas un puncheur...

— T'es là, Ross, tu m'écoutes, ou tu te paluches ?

— Je t'écoute, Nick, je t'écoute. Je reviens de Whistler, une réunion avec la chambre de commerce, un truc...

— Me bassine pas avec tes meetings... J'ai entendu, premièrement...

Cette fois, Ross Millar n'avait guère de chance d'embobiner Nick, genre discussion vaseuse sur la crise, avantages fiscaux ou pourcentages en hausse... Corps à corps dans les cordes, récriminations à l'arbitre, tout était bon pour laisser passer l'orage, quand on avait affaire à un fougueux. Mais ce soir, Nick avait la niaque, et déjà il enchaînait : crochet du droit, uppercut, direct... Direct surtout, que Ross Millar encaissa au foie.

— J'ai entendu quatre cadavres à Grouse Mountain, énuméra Nick Podesta. C'est deux de trop, ou alors il y a erreur, faut réécrire le script !

Ross Millar avala sa salive. L'autre doubla sans lui laisser le temps de répliquer : au menton, en profitant de l'ouverture.

— J'ai entendu que Lou Segonda était tellement rafistolé aux urgences qu'il y a pénurie de fil dans toute la Colombie-Britannique. Une dérouillée supplémentaire à son âge, tu te rends compte ? Et par qui il s'est fait mettre en pièces ? Un type qui ressemble beaucoup à celui que des gens de Seattle ont décrit il y a quinze jours ! Tu me suis ? Il se pointe chez toi et il transforme Segonda en message, bien plié et glissé dans ta boîte aux lettres avec une faveur autour, et du sang qui dégouline !

Ross Millar esquiva. Flexion, rotation, en reculant vite, au risque de trébucher. Simuler une glissade et mettre un genou à terre pour gagner du temps ? L'idée l'effleura à peine, déjà un crochet dévastateur le cueillait en pleine reculade. Nick ne lui laissait pas de répit. Et question punch, il était en gros progrès...

— J'ai entendu que ma frangine a promis de t'arracher les yeux, beau-frère, s'il arrive par ta faute quoi que ce soit à Candice ! Et même si tu n'y es pour rien, ce qu'elle ne croira jamais ! Elle parle de venir à Vancouver pour te le dire de vive voix.

Ross Millar déglutit, sonné pour le compte.

— J'en ai trop entendu à ton sujet en un après-midi, Ross ! conclut Nick Podesta. Va falloir remédier vite fait à tout ça !

CHAPITRE VIII

Avec la nuit et malgré les rondes de police, les silhouettes fantomatiques qui hantaient le quartier d'Eastside s'étaient multipliées et on ne faisait pas dix mètres, d'Hastings Street à Main Street, sans croiser, parfois en grappes, des junkies en quête de drogue. Les dealers ne se gênaient pas. Ils vendaient la came sans se cacher dans le square qui faisait pratiquement face au commissariat central d'Hastings.

Bolan tourna vers le nord, repartant à vitesse réduite vers le port. À peine plus d'une heure s'était écoulée depuis sa visite à Lou Segonda, un délai raisonnable pour que le « message » délivré à travers lui ait été transmis en haut lieu et que des contre-mesures se mettent en place. C'était bien ce qu'espérait l'Exécuteur : par réflexe, l'adversaire se regroupait, comptait ses forces et se mettait en ordre de bataille. Même s'il ne savait pas où trouver l'ennemi, pour entamer les représailles, la Famille paraissait, affichait son intention d'en découdre et roulait des mécaniques. Elle sortait de son trou et s'exposait. En conséquence de quoi, elle devenait vulnérable, au moment même où elle se croyait la plus forte...

Bolan n'eut pas à atteindre le périmètre promis à la rénovation où se trouvait le siège de VanCab : à l'angle d'Alexander Street, trois voitures déboulèrent devant lui. Deux taxis noirs à toit rose de la société de Segonda et un pick-up Toyota double cabine.

Les deux berlines ne cherchaient pas le client. Elles étaient bondées ! Trois hommes au moins dans chacune, qui n'avaient pas le look plutôt débonnaire des buveurs de bière de tout à l'heure. En les voyant passer, Bolan nota une certaine ressemblance avec l'équipe de Grouse Mountain. Quant au Hillux, il transportait quatre hommes, estima-t-il en tâchant de ne pas se faire remarquer.

Si le convoi n'avait pas été aussi pressé, le risque aurait été réel de se faire repérer. Mais la troupe était sur le sentier de la guerre et n'imaginait pas, à peine rassemblée, tomber au premier coin de rue sur sa victime désignée...

Au lieu de virer vers le port, Bolan prit à l'opposé, en direction du centre, dans le sillage des hommes de main rameutés par Lou

Seconda...

Sans compter ce dernier et probablement quelques cadres intermédiaires, une dizaine d'hommes avaient appliqué au premier coup de fil. Et il en manquait quatre à l'appel, qui reposaient à cette heure dans des casiers de la morgue, en attendant que les légistes s'occupent d'eux. Disposer dans une ville comme Vancouver d'une quinzaine de porte-flingues mobilisables au moindre claquement de doigts signalait tout de même un certain standing, en ce qui concernait Ross Millar. Il pouvait compter sur une armada digne d'un vrai boss. Il est vrai que le B.T.R avait toujours été un secteur de forte main-d'œuvre. Si les chauffeurs de taxi n'étaient pas des *pistoleros*, est-ce que les porte-flingues étaient aussi de bons manieurs de truelles ?

Le Guerrier demandait à voir...

Pour l'heure, il voyait les feux arrière des trois voitures sur le Lions Gate Bridge. Et vu la densité du trafic, c'était une filature plutôt facile.

Ils avaient traversé Stanley Park et une fois franchi Burrard Inlet, ils entraient dans le district de West Vancouver. La Honda Accord qui ouvrait la marche s'engagea sur l'échangeur de Marine Drive et bifurqua vers l'ouest. Entre les kilomètres de plages d'un côté et le Highway 99 de l'autre, s'étendait une zone résidentielle chic et de plus en plus tranquille, à mesure qu'on s'éloignait de Vancouver. Par ici, on rentrait tôt et la circulation nocturne, en hiver, était modeste. Bolan, prudent, se laissa distancer. Bien lui en prit, car à l'approche de Lighthouse Park, le Toyota s'arrêta tout à coup le long de Marine Drive, les deux berlines continuant. L'Exécuteur eut le temps d'observer la manœuvre et de trouver la parade. Il bifurqua derrière une grosse Lincoln, dans une rue montant à flanc de colline qui desservait de luxueuses villas.

Lorsqu'il redescendit sur Marine Drive quelques minutes après, le pick-up était reparti, sans doute rassuré d'avoir opéré cette rupture de filature assez sommaire.

Bolan cherchait à présent où les hommes de Ross Millar avaient pu se rendre. Marine Drive longeait le parc, puis s'incurvait pour rejoindre la côte. Trois miles encore, et la chance sourit au précautionneux : à l'entrée de Eagle Harbour, un village bâti sur un promontoire dominant le port, une allée, sur la gauche, plongeait vers le Howe Sound. Le grand portail qui la barrait au bout d'une vingtaine de mètres était en train de se refermer, et du virage suivant, on apercevait un bout de la propriété qui se nichait derrière, dans les replis d'une crique. En contrebas, des voitures manœuvraient.

Bolan roula jusqu'au village, fit demi-tour et s'arrêta pour observer les environs. S'il ne se trompait pas, Ross Millar habitait au

8510 Marine Drive, et avait rassemblé chez lui une dizaine d'hommes. Pas pour une soirée hockey-pizza, il l'aurait parié...

Il allait repartir quand un bruit de rotor lui fit lever la tête. En provenance de Vancouver, un hélicoptère survolait le détroit dans sa direction. Il le suivit des yeux, lut sur ses flancs le nom d'une compagnie, West Coast Helijet, qui depuis l'aéroport international offrait des navettes pour rallier les différentes îles et localités de la périphérie de Vancouver.

L'appareil longea la côte et se posa tout près, un peu plus au nord. Sans doute à Horseshoe Bay, le dernier bourg du district de West Vancouver, estima Bolan. Un pressentiment le retint un moment encore sur le promontoire dominant le port et les criques d'Eagle Harbour.

Dix minutes plus tard, une voiture venant du nord s'annonça sur Marine Drive. Une Prius noire avec le toit peint en rose et VanCab inscrit sur son flanc.

Ce taxi-là n'était pas bourré de porte-flingues. Il y avait une seule silhouette à l'arrière. Celle d'une femme blonde en manteau de fourrure. La Toyota dépassa sans bruit le Touareg garé sur le bas-côté et, cent mètres plus loin, mit son clignotant pour s'engager dans l'allée du 8510. Se fiant au pinceau des phares, l'Exécuteur suivit de loin l'arrêt prolongé devant le portail, le redémarrage et le trajet jusqu'à l'endroit où d'autres voitures stationnaient. La maison restait invisible. Les phares ne s'éteignirent pas et après une courte pause, refirent en sens inverse le chemin jusqu'au portail. Deux minutes plus tard, la Toyota hybride repassait en direction de Horseshoe Bay. L'homme au volant était corpulent, moustachu et probablement buveur de bière, amateur de soirées hockey-pizza...

Bolan hésita une seconde, puis par acquit de conscience fit de nouveau demi-tour et le suivit. À trois petits miles, l'héliport de Horseshoe Bay, couplé à un terminal de ferries, se trouvait en bordure de mer, à l'extrémité d'une baie où brillaient les enseignes de plusieurs restaurants, bars et night-clubs. Une publicité bariolée et clignotante pour un parcours de golf entre mer et montagne gâchait la vue du côté des sommets.

Le taxi noir et rose était à présent disponible à la sortie de l'héliport.

Placé en bout de file, le moustachu semblait installé là pour un moment. Il sursauta quand Bolan frappa à sa vitre, et leva le nez de son journal, ouvert à la double page consacrée au hockey.

— Excusez-moi, mais je venais attendre un passager de l'hélico et je suis en retard, j'ai raté cette dame...

Il montrait l'appareil arrêté. L'autre le regarda avec méfiance.

— Mme Millar choisit de préférence un taxi VanCab, j'imagine, et vous êtes le seul dans la file...

— Je viens de la déposer chez elle, acquiesça le chauffeur, rassuré d'avoir affaire à un familier.

— Tant pis, je n'ai plus qu'à l'appeler pour m'excuser...

— Ouais, plutôt deux fois qu'une ! Elle n'est pas d'humeur !

— Elle n'est pas toujours commode, hein ? supputa Bolan en souriant.

— Vous la connaissez... Hé, mais comment... ? Elle m'a dit qu'elle venait faire la surprise à M. Ross... Qu'on ne l'attendait pas !

— La surprise... Ross est bien informé, c'est lui qui comptait lui faire la surprise. Il m'a envoyé exprès.

Le moustachu hocha la tête et rigola :

— La nuit va pas être triste ! J'aimerais voir ça, quand il va rentrer...

— Qui sait ? lança Bolan avec un clin d'œil, avant de s'éloigner...

Le chauffeur lui répondit par une mimique, remonta la glace, se replongea quelques secondes dans les résultats du hockey, puis tout à coup se retourna et chercha des yeux l'inconnu en noir. En vain. Il s'était volatilisé.

*

* *

Bolan avait mis à peine vingt minutes pour rentrer en ville, traverser le centre et gagner Kitsilano. Avant de passer à l'action contre Ross Millar et sa bande, il lui fallait faire en sorte que son initiative ne mette pas en danger les gens qu'il avait aidés à Grouse Mountain.

Il menait ses blitz seul, et s'il ne dédaignait pas les alliances de circonstance, il veillait toujours à ne compromettre personne. Dans la voie où il s'était engagé, il y avait déjà longtemps, il était impossible de survivre en portant la responsabilité morale de qui que ce soit. Le fait que Greg Hamilton et Candice Nygel ne sachent rien de lui était une bonne chose, particulièrement vis-à-vis de la police. Mais les porte-flingues sur le pied de guerre de Eagle Harbour risquaient, après le fiasco de leurs camarades à Grouse Mountain, de vouloir récidiver. Surtout s'il ne mettait pas la main sur leur proie, l'homme qui en plus de tuer trois des leurs, avait transformé Lou Segonda en mixte d'Elephant Man et de Frankenstein...

Le mieux eût été que Greg Hamilton et Candice soient retenus par la police. Ils n'auraient pas pu être plus tranquilles qu'au poste ! Mais impossible de compter là-dessus. Ils étaient les victimes, rien ne justifiait qu'on les garde...

À mesure qu'il y songeait, en se rapprochant de l'adresse de l'antiquaire, Bolan sentait une impatience le saisir, comme on se reproche de n'avoir pas fait assez tôt ce qu'on aurait dû. Et lorsqu'il aborda la rue où il avait, dès son arrivée à Vancouver, localisé l'ami de Richard Vaughan, un sombre pressentiment l'envahit.

Deux voitures de police et une ambulance stationnaient devant l'immeuble où habitait Greg Hamilton. Bolan se gara et s'avança à pied, se mêlant au début d'attroupement qui se formait. Il eut vite fait de comprendre que la vieille dame en pleurs que soutenait un agent avait découvert le corps en rentrant un quart d'heure auparavant, et qu'elle avait couru prévenir un autre voisin, qui avait appelé les secours. Mais pour ce pauvre M. Hamilton, il était trop tard. Rien n'aurait pu le ramener à la vie, dans l'état où il était... Une balle en plein cœur. On ne lui avait laissé aucune chance.

Profitant du désordre qui régnait dans les parages, pour quelques minutes encore, Bolan se rapprocha d'un groupe de policiers, un peu à l'écart, tandis qu'on emmenait le corps. Il y glana de quoi conforter son opinion : une seule balle à bout portant, une douille de .38 Spécial. Du travail de pro.

— Un gaucher, à mon avis, dit un enquêteur en civil qui sortait de l'immeuble. Revolver Smith & Wesson, je parie... On est bien avancés !

Il montra à ses collègues un petit objet carré. Le brandit dans la lumière du lampadaire.

— J'ai trouvé ça près du cadavre...

Les autres tendirent le cou pour l'examiner.

— Une pochette de cure-dents...

Bolan s'éclipsa avant de sentir peser sur lui le regard du policier.

Il fit en un temps record le trajet vers le sud jusqu'à Richmond. Se faufila dans le trafic de la Route n° 3 bordée de commerces chinois, et piqua vers le B&B où logeait Candice Nygel, en retrait de l'artère à l'animation permanente. Il se gara devant, escalada les marches du perron et tomba sur une femme âgée que son intrusion contraria. Elle regardait la télé dans une pièce d'où émanait une odeur de cuisine et demanda d'une voix rogue, en tournant à peine la tête :

— Qu'est-ce que vous voulez ? C'est complet !

— Candice Nygel a une chambre ici, est-ce qu'elle est là ?

— Qui ça ?

Au même instant, Candice Nygel apparut dans l'escalier, stoppa net en entendant citer son nom, fit mine de rebrousser chemin. Puis elle croisa le regard de Bolan, le dévisagea et, en le reconnaissant, resta clouée sur place, bouche bée.

Laissant la vieille maugréer, Bolan s'avança vers la jeune femme.

— Venez, il faut que je vous parle.

— Vous... Bien sûr, oui... J'ai rendez-vous pas très loin. Vous m'accompagnez ?

Elle avait spontanément parlé bas, avec un coup d'œil en direction de la vieille. Elle lui lança au passage un bonsoir qu'elle n'entendit pas. Ils sortirent.

— Je n'ai plus de voiture, vous me déposez ? proposa Candice d'une voix stressée. Sur la 8^e Avenue Ouest, à SoMa...

Installée dans le Touareg, alors que Bolan repartait vers le centre, elle dit :

— On devrait peut-être commencer par se présenter ! Et puis je vous dirai merci...

— Je sais qui vous êtes.

— Ça ne m'étonne pas. Tandis que moi...

— Paul Morris, dit Bolan avec un sourire. Je travaille pour le ministère de la Justice...

Elle hocha la tête, puis sursauta et protesta :

— Un fonctionnaire fédéral qui tue trois personnes et disparaît au nez et à la barbe de tout le monde... Si je dois avaler ça, ça commence bien !

— Vous n'êtes pas obligée de me croire. Mais écoutez-moi quand même : les gens qui ont tenté de vous tuer, Hamilton et vous, cet après-midi, vont essayer encore.

— Quatre types sont morts et vous croyez...

— Il y en a d'autres, vous devriez repartir à San Francisco.

Elle lui jeta un coup d'œil aigu.

— Merci pour le conseil.

— Vous connaissez quelqu'un à Vancouver chez qui aller ?

— Non, personne, à part Greg Hamilton...

— Oubliez ça, l'interrompit-il brutalement. Il est mort. Tué d'une balle dans l'entrée de son immeuble, tout à l'heure.

Candice Nygel blêmit et resta pétrifiée.

— Un seul tueur et une seule balle ont suffi, vous voyez, reprit

l'Exécuteur. Comme pour Sandra Larsen à Seattle.

Elle porta une main à sa bouche, se mordit l'index en fermant les yeux.

— Vous avez rendez-vous avec qui ? reprit Bolan en doublant un minibus.

Elle mit de longues secondes à répondre.

— Un journaliste du *Vancouver Sun*. Sam Bennett. Il a couvert une affaire d'assassinat, l'année dernière...

— Le meurtre de Dennis Nygel, alias Richard Vaughan, votre père, glissa Bolan.

Nouveau coup d'œil.

— Vous étiez au chalet à cause de cela, cet après-midi ? demanda Candice.

— Je vous suivais.

Elle digéra l'information, reprit en soupirant :

— Bennett a aussi rencontré Sandra Larsen, cet été...

— Ça, je l'ignorais, admit Bolan. Il lui a appris des choses, ou au contraire, c'est elle qui en savait davantage ?

— Venez avec moi, vous poserez la question à Bennett.

— D'accord.

Il doubla de nouveau, bifurqua vers l'est, un œil sur le rétroviseur. Il ralentit et rompit le silence :

— J'ai des questions à vous poser à vous aussi, Candice.

— Je croyais que vous aviez déjà toutes les réponses ! Quelle question, par exemple... Paul ?

— Depuis quand n'avez-vous pas vu votre mère ?

De nouveau, elle fut sidérée.

— Pourquoi ? Pourquoi cette question ?

— Parce qu'elle est arrivée à Vancouver ce soir. Candice Nygel resta sans voix et parut à cet instant totalement déroutée, défaite. Puis, comme Bolan accélérât de nouveau, elle s'écria :

— Vous êtes toujours aussi brutal ?

Elle ne pensait pas qu'à sa façon de conduire, mais justement, il se rabattit et tourna au dernier moment, empruntant une rue transversale dans un crissement de pneus. Ils avaient franchi Broadway et approchaient de la 8^e Avenue.

L'Exécuteur répondit d'un ton d'évidence :

— Désolé, c'est parce qu'on nous suit.

CHAPITRE IX

Du premier étage de chez Murphy, on avait une vue imprenable sur le vieux Vancouver, la statue de « Gassy » Jack Deighton, le fondateur de la cité, et quand on occupait seul un boxe à l'écart, un vendredi soir à 19 heures, devant une pinte de bière locale, on pouvait se sentir bien, observer la rue avec indulgence, et la vie avec optimisme.

Mais quand on s'appelait Ross Millar, ce tableau idyllique était tout à fait fallacieux. Un mensonge complet. La faute à Nick Podesta, dont le coup de fil furieux ne présageait rien de bon. La faute à Lou Seconda, qui avait tellement de mal à parler au téléphone que Debbie avait dû répondre à sa place, pour expliquer au patron que le malheureux avait vraiment très mal. Mais au moins, avait-elle ajouté, les choses avaient été prises en main par Chuck...

— Il a rameuté tout le monde et ils vous attendent chez vous, monsieur Millar.

Ross Millar n'avait pas osé demander à Debbie si Joan était vraiment là-bas... Du coup, il n'avait pas non plus appelé Chuck Dawley à Eagle Harbourg, de peur de tomber sur sa femme. Avant de l'affronter, il fallait remettre de l'ordre dans le paysage, savoir où on allait...

Mais en attendant, Ross Millar fixait son portable posé devant lui sur la table avec une sourde angoisse, pestait intérieurement contre Jay qui était en retard et n'arrêtait pas de se pencher pour guetter un signe de Dan, son chauffeur, posté en haut de l'escalier pour filtrer les arrivants.

Dix minutes après 19 heures, Dan se retourna et fit un signe à son patron.

Ross Millar soupira, but une gorgée de bière et se composa un visage où il espérait qu'on ne pourrait rien lire, et surtout pas le stress qui lui rongeaient l'estomac.

Pourtant, la simple apparition du tueur de Miami en haut des marches suffit à le mettre mal à l'aise et à le faire grimacer.

Dan salua Jay d'un signe de tête, esquissa un vague sourire et d'un mouvement de menton, indiqua le boxe où il était attendu. Il faillit

balancer une remarque bien sentie sur le retard du maigrichon, comme il le qualifiait à part lui, le genre de vacherie qui aurait remis l'autre à sa place, c'est-à-dire plus bas que terre... Mais Jay passa devant lui sans même paraître le voir. La démarche raide, les épaules rentrées, la droite plus basse que la gauche, et le teint pâle comme à l'habitude. Presque maladif, dans l'éclairage tamisé des appliques qui ornaient les boiseries sombres de la salle.

Jay marcha jusqu'à la table de Ross Millar, ses yeux bleus en mouvement enregistrant vivement la configuration des lieux. L'entrepreneur et son garde du corps étaient seuls dans la salle, que Murphy, qui n'avait rien à leur refuser, avait simplement interdite à la clientèle pendant un temps indéterminé...

Jay s'arrêta une demi-seconde devant la table, le bras gauche comme toujours légèrement écarté du corps, et la main tournée vers l'intérieur, à demi fermée. Il posa son regard sur Ross Millar, parla sans presque bouger les lèvres.

— Salut. Un coup de fil m'a retardé...

Ross Millar empocha machinalement son portable, que Jay fixait comme s'il allait le lui voler. L'homme de Miami se glissa sur la banquette en face de lui. Il était en costume, plutôt froissé, sur un pull à col roulé. Son cou de poulet flottait dans l'encolure. Et sa bouche étroite de poisson s'avancait dans son visage étroit comme une ventouse. Impossible que ce type plaise à quiconque, avec un physique pareil ! Ross Millar tâcha de se donner une contenance, leva son verre.

— Salut ! Moi aussi, j'ai passé des coups de fil.

— Tu en as reçu, rectifia Jay.

— Oui, aussi.

— Nick Podesta, affirma Jay.

Sous la mèche blonde qui semblait collée à son front, ses yeux n'exprimaient qu'une froide concentration.

— Nick m'a appelé tout à l'heure, c'est vrai, reconnut Ross Millar, avec l'impression qu'il venait de perdre le premier round.

Ou était-ce déjà le cinquième, le septième ? Peut-être que le combat était déjà entamé à son insu depuis longtemps, et que le tueur de Floride venait le lui faire savoir ? Bon Dieu, pourquoi cette espèce d'avorton avec sa sale tronche le mettait-il dans cet état ?

— Nick était furax, mais ça lui passera ! lança Ross Millar d'un ton bravache, en redressant la taille et les épaules, pour bien signifier qu'il n'allait pas se laisser faire la leçon comme un gamin.

Une ombre de sourire étira les lèvres minces comme un fil de rasoir de Jay.

— C'est sûr, ils sont tous furax, mais ça leur passera. Comme aux quatre de Grouse Mountain. Ça leur est passé, de t'en vouloir, à l'heure qu'il est.

Ross Millar reposa un peu brutalement sa pinte, et sentit la sueur sourdre au creux de ses reins.

— Je n'y peux rien, s'ils ont foiré !

Jay eut une moue de dédain.

— C'était un truc facile, insista Ross Millar.

Il sentait la colère monter, face au mépris silencieux de l'homme de Floride.

— Tout ça à cause de ce type tombé du ciel ! plaida-t-il encore, avec la conscience de s'enfermer davantage, de perdre une reprise après l'autre, et les rounds défilaient...

Jay jouait avec quelque chose que Millar ne l'avait pas vu sortir de ses poches. Tel un prestidigitateur, il le fit disparaître et réapparaître entre ses doigts. Une pochette de cure-dents toute neuve, dans laquelle il préleva avec soin un bâtonnet qu'il ficha entre ses dents.

— Personne ne tombe du ciel, dit Jay d'une voix assourdie. Ted Garofalo et Jef Bames sont tombés d'un hélico, l'autre jour ! Ce type-là pilotait... C'est le même, il est en ville. Grouse Mountain, Lou Segonda... Tu es le prochain sur sa liste, à mon avis, Ross...

Millar changea de couleur, balbutia :

— On ne sait même pas qui c'est !

L'expression de Jay fut si blessante qu'il recula sur la banquette, comme pour éviter un crachat.

— À Marion, dit Jay d'un ton presque léger, tu aurais récuré les latrines en panty rose... et entendu parler de la Grande Pute !

Ross Millar étreignit le rebord de la table. Il était livide.

On disait que Jay avait purgé dix ans au pénitencier de Marion, en compagnie de Ted Garofalo. On disait qu'il y avait récolté de vilaines blessures, que le climat de la Floride lui était indispensable, qu'il était le favori de Dino Sarti, le boss de Chicago. On disait assez vite à son sujet qu'il valait mieux ne pas en savoir trop...

— Il est temps de montrer que tu mérites d'être en vie, Ross, reprit Jay en faisant à peine osciller le cure-dents au coin de sa bouche. Je veux ce type. Ce soir, demain... Ne pense qu'à ça et fais le nécessaire. Tu as les moyens, non ? Quand tu l'auras chopé, tu m'appelles.

Jay poussa sur la table un carton, avec un numéro de portable inscrit au feutre violet.

— Contentée-toi de ce boulot, mais fais-le bien.

Jay était debout.

— Pour Hamilton et la fille..., commença Ross Millar.

— Hamilton a payé sa dette, dit Jay en se penchant, lui soufflant dans la figure une haleine mentholée écœurante. Quand je m'en occupe, il n'y a pas de miracle, rien qui tombe du ciel ! Bennett est tombé de Sea-to-Sky, pas des nuages !

Ross Millar hocha la tête. Bennett, Hamilton... L'homme de Miami, quoi qu'on en pense, méritait sa réputation de tueur infailible. La perle que les boss du Conseil suprême de l'Organisation réservaient pour leurs commandes spéciales.

— C'était une grave erreur de vouloir éliminer la fille, reprit Jay. Tu l'aurais payé cher...

Ross Millar se raidit et protesta :

— Bon sang, Nick lui-même...

— Tsst... tu as mal compris ! Pas touche à Candice. Tu me livres la Grande Salope, et on sera quittes. Tu pourras retourner faire le beau sur les podiums olympiques...

Jay quitta la table, traversa la salle et gagna l'escalier. En passant devant Dan, il fit le geste de chasser du revers de son veston une poussière imaginaire. Une chiquenaude négligente. Dan rentra les abdominaux et recula jusqu'à s'adosser au mur.

Le bar à vins sur la 8^e Avenue était à l'image du quartier : un ancien repaire pour marginaux et hippies transformé en café chic et branché. Il y avait du monde, sans doute beaucoup de journalistes, publicitaires et autres communicants, mais Sam Bennett ne s'y trouvait pas.

À la petite table où ils avaient réussi à s'installer, Candice Nygel jetait de fréquents coups d'œil vers la porte, et voyait les minutes défiler à une grande pendule murale. Assis face à la salle, son sac à dos en travers des genoux, l'homme qui s'était présenté comme Paul Morris était parfaitement calme, mais pas détendu pour autant. Vigilant, prêt à bondir de son siège. Un qui-vive permanent. Il l'avait tranquilisée d'un mot : il pensait avoir semé leurs poursuivants. Mais il restait sur ses gardes et elle n'osait pas l'interroger. Elle avait peur et, en même temps, sa présence la rassurait. Quant aux questions qu'il souhaitait lui poser, il semblait les avoir oubliées.

Alors elle but trop vite le verre de vin blanc français qu'elle avait commandé, se sentit un peu moins opprimée, mais avec la tête qui tournait, et se mit à parler, à mi-voix et en détails, de ses parents, du choc qu'avait été pour elle le départ de son père. Sa disparition,

plutôt. Comme s'il était mort. Puis son propre départ, à quinze ans, pour échapper à une mère possessive, étouffante, castratrice... Elle n'avait pas de mots assez durs à l'égard de cette dernière.

— Je sais qu'elle s'est remariée à Détroit, mais je ne l'ai pas vue depuis fin 2000. Huit ans, vous voyez. Question parents, je n'ai pas été gâtée.

— Vous savez qui elle a épousé ?

— Un entrepreneur, non ? Genre bourreau de travail plein de fric qu'elle martyrise à sa guise, j'imagine.

Elle n'en savait pas plus. Elle était tout à fait étrangère au monde de Joan Podesta, ignorante des activités de son père lorsqu'il travaillait dans les télécoms à Chicago jusqu'en 1992. Pourquoi les tueurs de Grouse Mountain avaient-ils attendu son arrivée pour passer à l'attaque ?

Bolan surveillait la porte, et aussi la portion de la 8^e Avenue qu'il entrevoyait par la fenêtre proche, à travers les rideaux fins. Il suivait des yeux les voitures, cherchait une Pontiac G5 bordeaux avec une plaque U.S. de l'État de Washington. Il paraissait à Candice distrait, mais prouvait, chaque fois qu'il intervenait, qu'il n'en était rien. Et même, il la relançait de plus en plus précisément depuis qu'elle lui avait révélé avoir reçu l'été précédent, à San Francisco, une lettre de son père. Une manifestation inespérée de curiosité, d'affection, quinze années après.

— Ça a tout déclenché, mais à peine me suis-je mis en tête de le retrouver, que j'ai appris sa mort. Je suis venue ici pour essayer de comprendre, mais je n'aurais pas dû... Sandra Larsen a été abattue. Greg Hamilton aussi... Et le pire, c'est ce que Hamilton m'a confirmé : mon père travaillait pour des gangsters, il les a trahis, il y a gagné une nouvelle identité, mais ses anciens complices l'ont découverte, et se sont vengés... Greg Hamilton aussi travaillait pour la mafia, dans le temps ! On lui a demandé de reprendre du service et d'éliminer Richard Vaughan, mais c'était son ami, il a refusé... Et il a reçu lui aussi le message de mort...

Elle posa sur la table une épaisse enveloppe cornée, raturée, surchargée de tampons.

— Il me l'a écrite juste après avoir reçu par la poste une balle dans une sorte de cercueil miniature. Il est mort peu après de cette façon horrible...

— Votre père a bénéficié du Programme de protection des témoins, en effet. Mais il n'a dénoncé personne. On a fait croire à des mafieux qu'il était à l'origine de leur condamnation. Le fils d'un ponte de Détroit, condamné à quinze ans, a cru se venger en lui envoyant

des tueurs. Mais la vraie raison de la disparition de Dennis Nygel, en 1992, c'est autre chose.

— Et vous la connaissez ?

— Non.

Elle soupira, poussa vers lui l'enveloppe qui avait fait l'aller-retour d'un océan à l'autre.

— Lisez-la. Vous pouvez sauter les passages où l'encre est délayée par les larmes, ajouta-t-elle bravement.

Comme il sortait de l'enveloppe trois feuillets couverts d'une écriture nerveuse et irrégulière, le portable de la jeune femme sonna. Elle se rappela Sam Bennett et répondit en consultant l'heure. Il avait vingt-cinq minutes de retard. Puis un nommé Philip Garmish, du *Vancouver Sun*, lui apprit d'une voix étranglée par le chagrin que Sam Bennett ne viendrait pas au rendez-vous et ne s'excuserait même pas. Elle écouta, en serrant les mâchoires. Remercia et raccrocha. Puis annonça :

— Sam Bennett est mort cet après-midi dans un accident de la route, sur la Sea-to-Sky...

Il n'y avait selon Garmish aucune raison de mettre en doute la version de l'accident. Bennett roulait manifestement à une vitesse très excessive et il avait quitté la route, plongé dans le précipice...

— Sandra Larsen, Greg Hamilton, Sam Bennett..., égreña sinistrement Candice Nygel. Je porte la poisse !

Elle se leva et s'excusa, avant de se diriger vers les toilettes en titubant un peu. Bolan lut la lettre qu'un an auparavant, Richard Vaughan avait écrite à sa fille. Pour les trois quarts, elle exprimait de la nostalgie, des regrets, une culpabilité lourde à porter. Vaughan ne disait quasiment rien de sa vie à Vancouver, sinon pour évoquer Greg Hamilton, son ami antiquaire. Rien non plus de sa disparition de Chicago, sinon pour décrire l'impression qu'il avait eue de mourir pour renaître huit mois plus tard dans la peau d'un autre... « On se croit tout neuf, et on se trompe... Mais au moins on a rompu l'engrenage des services rendus, des accommodements avec la loi et la morale... On ne tremble plus devant sa femme ou son patron... On n'est pas meilleur qu'avant mais on peut encore espérer le devenir... »

Vaughan avait eu durant quinze ans le loisir de réfléchir à sa renaissance, de faire le tour de ses illusions. Au moment où un sinistre message lui rappelait qui il avait été, il débordait de regrets vis-à-vis de sa fille. Sans le savoir, il lui avait fait, avec cette lettre qui forcément l'avait bouleversée, un cadeau d'adieu empoisonné...

Candice revint à la table. Elle avait meilleure mine.

— Je prendrai l'avion pour San Francisco demain, annonça-t-elle. Ce n'était qu'une parenthèse inutile, et c'est trop pénible, toutes ces morts...

Il lui rendit la lettre.

— Vous savez lire entre les lignes, monsieur Morris ?

— Paul... Non, mais je devine que Dennis Nygel a été lâche, et Richard Vaughan rongé par le remords.

— C'est un triste bilan. Vous me ramenez ? Je suis crevée...

Sur le trottoir de la 8^e Avenue, Bolan inspecta les véhicules, observa les environs. Des silhouettes pressées, aucune menace. Il marcha en direction du coin de rue où le Touareg était garé. Très naturellement, Candice se porta à sa droite et lui prit le bras.

Les deux hommes surgirent de son côté d'un renforcement obscur, juste avant l'angle. Ils braquaient des pistolets automatiques. Le canon d'un Colt .45 s'enfonça dans le cou de Candice. Celui d'un Smith & Wesson visa la poitrine de l'Exécuteur.

— Tu viens sagement avec nous, dit le type sans s'approcher. Sinon, c'est elle qui morfle.

Il avait une carrure de footballeur, un accent vulgaire et une prudence de professionnel.

Candice poussa un cri étouffé. Elle tentait de se débattre, mais le second agresseur lui tordait le bras et l'entraînait. Il était plus grand et plus mince que le premier, mais tout aussi professionnel. Tous deux portaient des pardessus sombres et n'étaient pas des blancs-becs. Il y eut un instant de flottement, une hésitation des deux hommes, dont le Guerrier aurait essayé de profiter si le gros .45 n'avait pas égratigné la joue de Candice. L'homme au S&W s'était placé derrière Bolan et restait à distance.

La Pontiac G5 vint lentement à leur hauteur et l'instant d'agir était passé. L'Exécuteur rongea son frein, vit la jeune femme propulsée à l'intérieur de la voiture. Se sentit délesté de son sac à dos et poussé d'une bourrade à l'arrière. Il y eut un bruit de gifle, à l'avant, un cri de femme, et il monta à son tour.

— Bienvenue à bord, monsieur Morris, fit la voix distinguée de l'homme installé au volant.

Le coup de matraque à l'arrière du crâne empêcha Bolan de répondre.

CHAPITRE X

Un cahot de la Pontiac fit revenir à lui l'Exécuteur, mais il se garda bien de le signaler aux deux porte-flingues qui l'encadraient sur la banquette arrière. Le mastard au S&W, un 9 mm Military & Police Compact, était assis à sa gauche. L'adepte du Colt à sa droite. Tassée sur le siège avant, Candice Nygel avait l'air de dormir. Le conducteur lui jetait de fréquents coups d'œil.

Bolan était menotté, la chaîne passant derrière les genoux. Simple et efficace. Ces hommes lui avaient d'abord fait penser à des policiers. Il penchait à présent pour des militaires. Une vague de douleur lui élança le crâne, il se raidit pour la contenir. Le canon du S&W lui chatouilla les côtes.

— T'as raison de revenir parmi nous, on arrive ! grasseya le balèze aux cheveux gris taillés en brosse.

Ils n'avaient pas dû rouler plus de dix minutes, estima Bolan, et ils étaient toujours en ville. Il aperçut un quai, des entrepôts, et devant eux, un embarcadère. Un parking à moitié plein et plus loin, un pont. Granville Island, supputa-t-il. L'île au milieu du False Creek, entre le centre-ville et les quartiers sud. Des repères rassurants.

Le commentaire du type de droite l'était moins.

— Content que tu aies le crâne solide, ça promet ! dit-il avec un sourire.

Il y eut un autre cahot quand la voiture dépassa l'embarcadère de la ligne de ferries qui parcourait le False Creek avec des arrêts sur chaque rive. Elle bifurqua vers un bâtiment bas coincé entre deux entrepôts et entouré d'un grillage par endroits effondré. Un panneau de guingois annonçait : Vancouver-BC Security. Le coin était désert, miteux et très sombre, les deux réverbères proches ne fonctionnant pas. Un coupe-gorge au revers des grandes artères qui plongeaient au cœur de Downtown. Un endroit idéal pour les basses besognes... Le conducteur longea le bâtiment et arrêta la Pontiac au plus près de l'entrée.

Lui seul sortit. Il alla déverrouiller la porte, pénétra dans les locaux et en ressortit au bout de deux minutes, sans avoir allumé. Il

ouvrit la portière avant droite, saisit adroitement Candice Nygel sous les aisselles et, sans trop d'efforts, la porta à l'intérieur. Elle était inconsciente mais pas entravée. Chloroforme, supputa Bolan. L'homme était athlétique et plutôt en forme, pour son âge. Des cheveux argentés soigneusement coiffés, des lunettes d'intellectuel et le teint bronzé. L'incarnation d'une retraite heureuse. Il fit signe aux deux autres, scruta les environs et se posta ensuite pour couvrir la manœuvre. Avec un pistolet à la main...

Ce fut proprement exécuté, et Bolan se retrouva assis au centre d'une petite pièce au sol carrelé et aux murs gris, dont le mobilier comprenait en tout et pour tout, outre la chaise en fer où on l'avait posé, un lit métallique dans un coin, et dans l'autre un évier et un camping gaz. Menotté au dossier de la chaise, sous l'ampoule nue qui pendait du plafond, il se retrouva seul dans cette cellule sans fenêtre. À réfléchir au sens de cette mise en condition.

Quelque chose lui disait que les trois hommes qui l'avaient enlevé ne savaient pas qui il était vraiment... Quant à deviner ce qu'ils voulaient à Paul Morris, et quelle place ils réservaient à Candice Nygel dans leurs plans, autant prétendre lire l'avenir dans le marc de café...

En attendant que l'ennemi se dévoile, il fallait s'efforcer de ne pas gamberger. Et d'abord, s'armer de patience, car on allait sans doute le laisser mijoter un moment avant de passer aux choses sérieuses.

Sur ce point, il se trompait. La porte de la pièce s'ouvrit après seulement quelques minutes. Colt .45 ouvrait la marche. Il souriait, l'air avenant. Pas vraiment chaleureux, mais aimable. S&W suivait, la mine renfrognée, les tendons du cou saillants, les maxillaires bloqués. Son rictus avait dû effrayer des générations de jeunes recrues, du temps de sa splendeur. À présent, il avait l'apparence d'un vieux bouledogue méchant.

Colt-.45 n'avait pas atteint l'âge de la retraite et des rhumatismes, ce qui expliquait sa bonne humeur. Il se campa devant Bolan et fit craquer ses phalanges. Les deux cogneurs avaient ôté leur pardessus et portaient le même costume marron lustré aux genoux et aux coudes, avec un avantage de trois tailles au moins pour S&W. D'un même élan, ils ôtèrent leur veston. En chemise malgré la température de la pièce, ils avaient bien l'intention de se réchauffer. Chacun portait son arme sur les reins, dans un étui de ceinture.

Comme s'il ne les avait pas vus exécuter leur petit numéro de duettistes, Bolan releva la tête et les considéra tour à tour. Figés dans leur expression favorite, leurs visages n'avaient rien à lui apprendre, sinon qu'il avait affaire à des types qui faisaient leur métier sans états d'âme, sérieusement. Des pros de la violence calculée. Un aimable niais et un pitbull, mais à eux deux, trois cent cinquante livres de

brutalité savamment dosée pour démolir un organisme, casser une volonté et briser toute résistance.

Mack Bolan, quand il était soldat, au Viêt-nam et avant le Viêt-nam, avait croisé ces regards-là, affronté et subi ces poings. On n'appartenait pas au U.S. Marine Corps sans se frotter à des instructeurs comme ceux-là.

Il adressa à l'un puis à l'autre un regard de défi. Sans forfanterie ni ironie. Seulement un regard dur et froid qui leur signifiait qu'il savait tout d'eux, de la méthode et du programme, de la façon de les subir et de leur survivre. Et qu'au chapitre de l'absence d'état d'âme, il pourrait leur en remontrer. Il était à leur merci, menotté sur une chaise scellée au sol, et il leur promettait d'être impitoyable.

Sans qu'un mot ait été prononcé, le message se grava dans le cerveau des deux hommes. Le sourire de Colt-45 se brouilla, il le ravala comme si le potage se révélait une potion amère. S&W plissa les yeux et grogna, tel un molosse qui se découvre arthritique.

L'homme aux cheveux argentés et aux lunettes entra alors dans la pièce, vêtu de son élégant pardessus en poil de chameau. Il tenait toujours dans une main son automatique, un Heckler & Koch P-8. Une arme de militaire, chambrée en .45 ACP. Et dans l'autre, un téléphone portable. L'Exécuteur, ignorant délibérément les deux sbires, accrocha son regard. H&K semblait déconcerté. Il remit le BlackBerry dans sa poche et dit d'une voix troublée :

— Il n'y a pas de Paul Morris enquêteur pour le ministère de la Justice.

— C'est sans doute que je n'existe pas ! répliqua Bolan.

Lancé avec force, le téléphone portable fracassa le cadre de verre d'une photo accrochée au-dessus du bar en laque noire, qui montrait un palais des sports archi-comble, un soir de championnat du monde. Minuscule et aimantant le regard sous les lumières éblouissantes des projecteurs, le ring était vide, et l'impression qu'il s'agissait du centre du monde d'autant plus saisissante.

Chuck Dawley avait baissé la tête. Il balaya les éclats de verre et sauva le cliché, puis tendit le scotch qu'il venait de verser à Joan Millar, mais elle avait déjà fait demi-tour pour marcher jusqu'à la baie d'où la vue dominante sur le Howe Sound et le détroit portait à des kilomètres.

À peine débarquée de l'hélico et du taxi, la femme du patron avait passé sa colère sur tout ce qui bougeait dans la villa, et chaque tentative infructueuse de joindre son mari la faisait monter d'un cran. À force de bouillir, elle avait fini par enlever sa fourrure. Elle portait

un ensemble en cuir et de hautes bottes dont les talons claquaient, ses pommettes étaient brillantes et ses yeux lançaient des éclairs... Chuck Dawley la trouvait vraiment très bandante. Surtout pour son âge...

Il alla discrètement poser le verre qu'elle lui avait réclamé sur un guéridon près d'elle, et battit en retraite. Joan Millar lui rappelait certaines habituées des réunions de boxe, dont il entendait les cris et repérait les gesticulations, quand il était sur le ring. Les plus audacieuses se glissaient dans les vestiaires, après le combat. Chuck Dawley avait appris qu'il valait souvent mieux avoir perdu, pour profiter de la consolation qu'elles venaient généreusement prodiguer... Il aurait volontiers signé à l'époque pour une petite défaite aux poings, en échange des bons soins de la femme du boss...

Il soupira en ramassant le portable. Ross Millar était invariablement sur messagerie, Dan ne répondait pas davantage. Les hommes patientaient, rassemblés en bas, dans la grande salle qui s'ouvrait sur la piscine. Ils jouaient au billard. Ils attendaient les ordres. Chuck Dawley trouvait la mauvaise humeur de Joan Millar excessive, mais réprouvait l'attitude de Ross. Elle n'était pas digne d'un chef...

La sonnerie de son portable le fit sursauter. Joan Millar se retourna d'un bloc, les traits crispés.

— Chuck ?

C'était Debbie, installée pour la soirée au central des taxis VanCab, avec Lou Segonda à côté d'elle. Bourré de calmants et guère capable de se faire comprendre au téléphone, avec sa figure recousue de partout, l'obèse avait à cœur de tenir sa place, sinon le micro. La vengeance dans son esprit était un plat qui se consommait brûlant... Il ne voulait pas manquer le moment où on mettrait la pogne sur le salopard responsable de ses bobos.

— Monsieur. Ross est arrivé ? demanda Debbie.

— Non, répondit Chuck Dawley, on l'attend.

Il y avait près d'une heure que Debbie avait averti Chuck du coup de fil de Ross Millar et des ordres qu'il avait donnés. Ils pensèrent la même chose, mais ni l'un ni l'autre ne l'exprima : le boss avait commandé de rameuter tout le monde, de sillonner la ville, de traquer partout l'homme en noir de Grouse Mountain et du siège de VanCab ; il avait crié haut et fort qu'il voulait la Grande Salope, qu'on lui ramène la Grande Pute, et ces surnoms qu'il ignorait une heure auparavant lui faisaient l'effet d'une pincée de coke dans les narines ; et puis, au moment de lancer la chasse à l'homme et de diriger les opérations, il manquait à l'appel.

À croire qu'il se doutait que Joan avait débarqué à Eagle Harbour

en affichant sans détour son programme : « Où est-il, ce faux-cul, que je lui arrache les couilles ? »

— J'essaie de le rappeler, reprit Debbie.

— Tu auras peut-être plus de chance que moi. Il avait rendez-vous chez Murphy.

— Oui, un chauffeur est passé, il en est parti juste après m'avoir appelée. Bon, en attendant, il y a du neuf...

Un sourire vint aux lèvres épaisses de Chuck. Il sentit sur lui le regard de Joan. Elle faisait tourner son verre dans sa paume.

— Le chauffeur de Horseshoe Bay, expliqua Debbie, celui qui a conduit Mme Joan... Un type l'a abordé juste après, soi-disant envoyé par M. Ross... C'était notre salopard...

— Bon Dieu ! Ça veut dire...

Chuck Dawley tourna le dos à Joan Millar et à ses yeux trop luisants, qui détaillaient sans vergogne sa carrure. Il en avait des sueurs froides : la Grande Pute à Eagle Harbour, et l'autre, la blonde, qui le fixait de nouveau comme si...

— Surgi de nulle part et envolé pareil ! continua Debbie d'une voix surexcitée. Mais Bobby s'est renseigné auprès de ses collègues. On l'a repéré à l'héliport, il conduisait un 4x4 Volkswagen Touareg, gris ou noir... On sait quoi chercher. J'ai transmis à tout le monde.

— Super ! Tiens-moi au courant, Deb...

Il raccrocha et mit Joan Millar au courant. Elle écouta distraitemment. Elle voulait écorcher vif son mari, retrouver sa fille et surtout s'assurer, après l'expédition du jour au chalet, qu'on ne touchait pas à un seul de ses cheveux... Cette histoire de type en noir qui les affolait lui semblait stupide.

— Sers-m'en un autre, Chuck, dit-elle en lui tendait son verre vide.

Elle en profita pour le frôler. Il eut la sensation de manquer d'air et d'espace, dans une pièce de cent mètre carrés ! Ou c'était la partie de son anatomie vers laquelle les yeux de Joan Millar avaient tendance à dériver qui se trouvait tout à coup à l'étroit...

Il posa le verre de scotch devant elle sur le bar et s'esquiva précipitamment vers la salle du rez-de-chaussée. La dernière fois que Joan Millar l'avait mis dans un tel embarras, le patron était présent, affalé dans un fauteuil, ivre. Ils rentraient du restaurant et avaient passé la soirée à s'engueuler. Joan avait pas mal bu aussi. Elle avait retenu Chuck jusqu'à ce qu'il ait couché Ross. Elle l'aurait retenu au-delà, s'il n'avait pas pris la fuite... Pourquoi fallait-il que ça tombe sur lui ? C'était un truc à récolter deux balles dans la nuque, un petit

matin...

Autour du billard, les porte-flingues étaient dissipés comme des ados en vacances. Chuck Dawley se propulsa au milieu d'eux en poussant une gueulante, en chopa un par le col et le souleva de terre d'une seule main puis le projeta à cinq mètres. Chuck Dawley avait de beaux restes. Il avait raccroché les gants assez tôt pour ne pas risquer de finir comme Lou Segonda, et gagner honnêtement sa vie sur les patinoires de hockey. Il était souvent le seul Noir sur la glace. Comme ce soir. Mais personne ne se serait avisé de venir le chatouiller sur ce terrain. Du moins ici, autour du billard... Il n'y avait que la patronne pour se permettre, quand elle avait bu, des remarques sur les Blacks bien montés, en lorgnant dans sa direction.

— Le type qu'on cherche est venu jusqu'ici tout à l'heure ! annonça-t-il. À l'héliport et à la grille ! Il ne manque pas d'air... Mais on sait dans quelle voiture il se déplace...

Chuck organisa la surveillance des abords de la villa, capta l'attention des hommes, vit l'excitation de la chasse les gagner. Il n'oublia pas de leur rappeler que l'homme qu'ils traquaient avait descendu quatre des leurs en début d'après-midi, et démoli le portrait d'un ancien champion de Colombie-Britannique... Il eut le plaisir de les voir frissonner d'une peur diffuse.

Quand les rôles eurent été distribués, il remonta avertir Joan Millar que la villa était sécurisée et que lui-même se rendait en ville avec quelques hommes. Il ne lui dit pas pourquoi au juste : chercher le patron, participer à la chasse à l'homme, retrouver Candice ?... La seule réponse sincère eût été : « Pour éviter de rester près de vous »... mais c'était la seule qu'il ne pouvait invoquer.

— Vous savez comment me joindre, se contenta-t-il de rappeler.

Du fond du canapé où elle était assise, elle le fusilla du regard. Lança entre ses dents :

— C'est ça, va te faire trouser la peau !

Ajouta alors qu'il avait déjà quitté la pièce :

— Crétin de nègre !

Puis elle appela son frère, à Détroit. Nick était le seul capable de la comprendre...

*

* *

La grille du 8510 Marine Drive s'ouvrit. Les deux hommes postés de part et d'autre saluèrent les véhicules qui sortaient d'un signe de la main qui se voulait rassurant. L'un était armé d'un fusil à pompe

Remington, l'autre d'un pistolet-mitrailleur Skorpion. On leur avait ordonné d'ouvrir d'œil et de demeurer en contact avec leurs trois collègues qui restaient dans la villa, en compagnie de Joan Millar. Ils ne savaient pas s'ils avaient de la chance d'avoir été désignés pour monter la garde à Eagle Harbour, plutôt que de descendre à Vancouver. Quand la pluie se mit à tomber, leur avis fut qu'ils étaient poissards...

Chuck Dawley avait pris place à côté du chauffeur dans le pick-up Toyota double cabine. Sous la banquette arrière, à portée de main, une malle contenait un arsenal suffisant pour équiper une petite armée. Derrière eux, la Honda Accord emmenait deux hommes en plus du chauffeur. Tous étaient armés. Une douzaine de véhicules noir et rose de la société VanCab sillonnaient Vancouver et sa périphérie.

Le pick-up n'avait pas encore atteint la jonction de Marine Drive avec la Highway 99, que Chuck reçut sur son portable un appel de Debbie.

— Je crois qu'on a trouvé sa voiture ! s'écria-t-elle. Sur la 8^e Avenue est...

Elle précisa l'adresse où un taxi en maraude avait repéré un Touareg gris de location qui correspondait au signalement.

— Et lui ? demanda Chuck.

— Pas trace, mais il est peut-être dans les parages...

— Et la fille de Joan ?

— Elle n'est pas dans son B&B, répondit Debbie. Elle est sortie dîner, il y a un moment, d'après la vieille qui tient la maison. Un homme est venu la chercher... Si jamais c'est lui...

Elle n'en dit pas plus, mais Chuck Dawley jura entre ses dents. Si la Grande Pute se trouvait avec la fille de la patronne, cela rendait les choses beaucoup plus délicates... Il fallait redoubler de prudence, et pas seulement parce qu'on avait affaire à un type dangereux. Il n'osait pas imaginer la réaction de Joan s'il arrivait maintenant quelque chose à Candice.

— Préviens tout le monde, Deb, conclut-il avant de raccrocher, si on le repère, on ne tente rien avant que je sois là.

Après quoi il annonça au chauffeur, un jeunot fraîchement débarqué de ses montagnes :

— On va faire le tour des endroits où le boss a ses habitudes, Stew ! Il doit être en train de dîner...

Chuck Dawley, à part lui, était plus abrupt : « Il a dû se planquer quelque part. S'il s'imagine qu'il va se défiler au moment où ça chauffe, il se trompe. »

CHAPITRE XI

En bons petits soldats, les deux cogneurs avaient repris leur veston et quitté la pièce, sur l'ordre de leur chef.

— Nous ne sommes pas des gangsters, avait dit celui-ci en s'asseyant au bord du lit de camp.

— Pardon de ne pas l'avoir compris tout de suite, persifla Bolan en lorgnant le Heckler & Koch braqué sur sa poitrine. Mais je ne suis pas certain de goûter la différence !

Herbert Martin abaissa le canon, posa l'automatique sur ses genoux, après avoir déboutonné son manteau. Il aimait les situations claires, les ordres précis et les objectifs bien définis. Or, il venait de rappeler son interlocuteur à Washington, pour l'informer du plein succès de leur opération, le soi-disant Paul Morris étant entre leurs mains, et l'homme qu'il désignait sous le nom de Fergus avait paru tout à coup contrarié, nerveux. Il l'avait enjoint de ne rien faire de précipité. Martin avait deviné la cause de cette soudaine réticence : la fille, Candice Nygel.

— Ils étaient ensemble, vraiment ? avait insisté Fergus.

— Oui, monsieur. Dans un *wine bar* de la 8^e Avenue.

— Depuis longtemps ? Ils ont eu le temps de se parler ?

— C'est probable, monsieur... Mais nous tenons la fille aussi et il suffit...

Fergus s'était emporté.

— Il suffit de rien du tout ! Ne faites rien d'irréversible et n'y touchez surtout pas, à la fille ! Ni à l'autre, d'ailleurs. Attendez !

— Si ce sont les ordres..., avait répondu Martin d'une voix glaciale.

— Ce sont les ordres, Herbert. Je vous rappelle. Ou quelqu'un... On va vous rappeler.

— Quand ?

— Dès que possible.

Fergus avait raccroché, laissant Herbert Martin désorienté et

indécis. À quoi bon être le meilleur, si les gens pour qui vous réussissez l'impossible ne se montrent pas à la hauteur ?

Il était à présent minuit passé sur la côte Est. Quand allait-on lui indiquer la marche à suivre ? Il retint un soupir.

— Vous n'êtes pas un gangster, mais un soldat, dit Bolan en le fixant.

Derrière ses lunettes, l'homme avait des yeux intelligents dont l'expression à cet instant laissait à l'Exécuteur l'espoir d'un répit. Il avait rappelé ses chiens, rendu compte au téléphone, et, au lieu de s'acquitter de sa mission, il ne savait plus quoi faire ni quoi penser Il détourna le regard comme si Bolan lisait dans ses pensées.

— Un soldat qui obéit aux ordres, reprit ce dernier.

Le bâtiment était silencieux.

— Candice va bien, j'espère, poursuivit Bolan. J'espère pour vous qu'elle n'était qu'endormie... et que vous veillez sur sa santé... Elle a déjà échappé à des tueurs cet après-midi. Pour une jeune femme fragile, qui a perdu récemment son père dans des circonstances particulièrement dramatiques, c'est beaucoup d'épreuves à surmonter...

C'était avec l'homme au H&K tout le contraire de tout à l'heure, face aux deux gros bras. Bolan les avait défiés en silence. Un bras de fer mental. Tandis que leur chef avait des doutes ; non par scrupule, mais parce qu'il se demandait si on ne le menait pas en bateau. C'était comme un coin enfoncé dans un bloc de certitudes, et chaque mot l'enfonçait un peu plus dans la brèche. Le poison du soupçon en profitait pour se répandre.

— Vous savez comment est mort Richard Vaughan ? demanda Bolan. Le père de cette femme...

L'autre hocha la tête. Il réfléchissait. Il fallait l'aider à réfléchir.

— D'une façon que vous n'auriez pas approuvée, j'en suis sûr. Vous êtes un soldat, vous tuez d'une balle dans la nuque. Vous n'aimez pas faire souffrir inutilement...

Leurs regards se croisèrent fugacement.

— J'étais un soldat, moi aussi, glissa Bolan.

— U.S.M.C. ?

Le Guerrier confirma d'un hochement de tête.

L'autre sembla prendre tout à coup une résolution. Il se leva et marcha vers le centre de la pièce. Le Heckler & Koch P-8 pendait au bout de son bras. Son pas était raide, son visage concentré, sans trace de désarroi. Il s'arrêta face à Bolan. Son bras armé était relâché, la main souple sur la poignée. Une balle dans la chambre, et la sécurité

ôtée.

— Vous n'êtes pas Paul Morris.

— Paul Morris n'existe pas, rétorqua le Guerrier.

— Mais vous, quelle que soit votre véritable identité, vous existez bien...

Bolan eut un mince sourire.

— Les tireurs d'élite du Vietcong vous jureraient que oui, s'ils étaient encore vivants.

Herbert Martin contourna la chaise et passa derrière Bolan. Celui-ci devina son geste et demeura strictement immobile. L'orifice du canon heurta sa nuque. Il contrôla sa respiration et perçut celle de l'homme debout derrière lui.

— Richard Vaughan a été dénoncé à la mafia, dit Martin.

— Dennis Nygel avait témoigné contre des mafieux, souffla Bolan.

Un automatique braqué sur la nuque n'est pas un détecteur de mensonge, rien dans le rythme respiratoire ou le débit de l'Exécuteur ne trahissait la moindre hésitation.

— Un repent ? questionna H&K.

— Oui, il a bénéficié du Programme. Quinze années de vie paisible. C'est déjà beaucoup.

— Il n'a pas à se plaindre, vous voulez dire ?

La pression du canon s'était imperceptiblement relâchée.

— Les morts ont toujours une bonne raison de se plaindre.

Bolan devina qu'il avait presque arraché un début de sourire à son interlocuteur.

— Qui a fourni le nom de Richard Vaughan au Conseil suprême ? reprit ce dernier.

De nouveau, le choc du canon contre sa peau causa au Guerrier une légère brûlure, comme une anticipation de ce qui allait suivre. Du .45 ACP à bout portant... Une arme de militaire et une munition qui faisait des dégâts. H&K aimait le travail sérieux. La pièce serait trop petite pour les débris.

— J'ignore qui, répondit posément l'Exécuteur. Au Conseil suprême, vraiment ? Ou seulement au clan Garofalo ?

H&K eut un clappement de langue énervé.

— Qui ? insista-t-il.

Bolan raidit le cou, par réflexe, parce que le canon de l'automatique lui meurtrissait l'épiderme en s'enfonçant au-dessus des cervicales.

— Je vous l'ai dit, je ne sais pas.

Il pouvait perdre son pari. Il était à un doigt de le perdre. H&K était exactement au point où il pouvait basculer, et presser la détente. Tout près de désobéir. Bolan avait fait confiance à son sens de l'ordre, de la hiérarchie. S'il s'était trompé, il allait mourir. Il se sentait néanmoins très calme. Même si l'air que les deux hommes respiraient s'était raréfié.

Puis ses vertèbres furent soulagées, le souffle de H&K fut moins sensible sur son cou. Les murs parurent reculer.

— Ça ne vous sauvera pas forcément, de ne pas savoir.

Au ton, Bolan supposa que l'autre se trouvait confronté à un étrange dilemme : comment s'assurer que les gens ignorent ce qu'ils ne doivent pas savoir ? Une balle dans la nuque mettait en bout de course tout le monde à égalité, mais le compte rendu était difficile. « Paul Morris a avoué sous la torture qu'il ignorait qui avait dénoncé Richard Vaughan à la mafia... » Ses chefs s'en contenteraient-ils ?

Une sonnerie étouffée de portable se fit entendre dans son dos. Il sut qu'il avait gagné. Au moins cette manche-là.

— Bon sang, Nick, c'est ma fille ! s'écria Joan Millar en faisant claquer les talons de ses bottes sur le sol. Ross a froidement pris le risque de la faire abattre par ses tueurs, et tu voudrais que je reste les bras croisés !

Sa voix montait et elle ponctuait ses phrases de grands gestes du bras. Elle reprit haleine, face à la baie vitrée, et interrompit la remarque de son frère, gravissant une octave supplémentaire pour rectifier :

— Quand je dis « risquer », c'est faux, c'est bien pire que ça, il a délibérément choisi de la faire tuer avec l'autre type, l'ami de Dennis !

Tout en parlant, elle arpentait la pièce, revenait au bar, buvait une gorgée de scotch, allumait une cigarette.

— Non, Nick, désolée, je ne me calme pas ! J'ai appris cette saloperie, je ne la pardonnerai jamais à Ross, il va me payer ça !... Encore heureux que ça ait foiré !... Bravo à ce type ! Ouais... vive la Grande Pute, s'il a permis que Candice soit encore vivante ce soir !

Elle toussa, dut laisser Nick Podesta en placer une, mais reprit aussitôt :

— Je me fiche que ce gusse ait buté quatre crétins ! Il peut envoyer toute la troupe de Ross au cimetière, pour ce qu'ils valent !... O.K., O.K., il finira par se faire coincer et prendre un balles dans la peau... Pas la peine de hurler comme ça ! Qu'est-ce qui te prend ? Il te

fiche la trouille, à toi aussi ?

Elle se mit à rire, avala de travers, dut s'asseoir sur l'accoudoir d'un fauteuil. Reprit son calme. Le ton de son frère changea :

— Écoute bien, Joan : Candice est vivante et même si elle se trouve en compagnie de la Grande Pute, on fera tout pour qu'elle en sorte indemne. C'est Jay qui est sur le coup, pas Ross ! Tu as pigé ? Jay !

Elle répéta, interdite :

— Le type de Miami ?

— Lui-même. Il a parlé à Ross. Avant, il a parlé avec Chicago. Alors cesse de te monter la tête. Ross ne fera rien contre Candice. Il ne fera rien, d'ailleurs, comme d'habitude !

— Cette potiche ! Je veux m'en débarrasser, Nick, nom de Dieu ! D'abord divorcer...

Nick Podesta soupira, si excédé que cela dut s'entendre de Détroit à Vancouver...

— Ne me reparle pas de ça en ce moment, Joan, s'il te plaît ! Ce n'est pas le sujet, pas d'actualité, et ça ne le sera pas avant un moment... Tu sais très bien pourquoi.

Ce fut son tour à elle de soupirer. Beaucoup moins fort, à peine de quoi friser les eaux du Howe Sound. Elle savait les raisons, jusqu'au plus petit codicille du dernier contrat. Elle voulut protester, mais Nick s'emporta :

— Suffit, Joan ! Tu finiras par lasser la patience de tout le monde ! Tu vis ta vie à Détroit ou ailleurs à ta guise, Ross ne te la rend pas si pénible, à voir comment tu le traites. Et il gagne plein de fric ! Alors cesse de geindre ! Candice va repartir tranquillement à San Francisco...

— C'est un deal, c'est ça ? Pour que Candice reste à l'écart de tout ça, il faut que je supporte Ross, que je le ménage ?

Nick ricana.

— Tu raisones trop, sœurette, et surtout tout de travers ! Prends un billet d'avion pour l'Europe, tape-toi quelques jeunes mecs et oublie un peu que tu as épousé d'abord un traître, ensuite...

— Salaud ! Tu n'as pas le droit de...

— C'est un conseil, Joan ! Tu devrais le suivre, je t'assure... Parce que sinon, ce sera un ordre.

Un long cylindre de cendre brûla les doigts de Joan et s'éparpilla sur les dalles. Le temps qu'elle jette son mégot, elle n'eut pas le temps de demander à son frère ce qu'il sous-entendait. Nick avait coupé la communication. Elle considéra un instant son portable, et toute

velléité de le jeter à travers la pièce s'évanouit. Parce qu'elle voyait bien la réponse à sa question, elle n'avait pas besoin que Nick la lui donne : on la considérait désormais comme indésirable...

Elle vida son verre, alluma une autre cigarette en tâchant d'ignorer les tremblements de ses mains. Dit ensuite à mi-voix, dans l'obscurité qui s'épaississait :

— Je raisonne peut-être de travers, Nick, mais si je suis maintenant *persona non grata*, ça veut dire que Candice n'est pas du tout en sécurité...

Elle retourna ce qu'elle savait en tous sens, et il n'y avait qu'une conclusion logique : son frère lui avait raconté des salades... Qu'il en soit lui-même dupe ou non ne changeait rien à cette évidence tout à coup aveuglante : les tueurs de Grouse Mountain avaient échoué, mais d'autres allaient tenter à leur place d'éliminer Candice... Sous prétexte de descendre Hamilton ou ce type qu'ils appelaient la Grande Pute, ils tueraient sa fille, quasi accidentellement... Victime collatérale de règlements de comptes où elle n'était pour rien, sauf qu'elle était dépositaire d'un secret qu'il fallait préserver. Et tant pis pour elle si elle ignorait qu'elle le détenait...

La tête lui tournait et la migraine pointait. Joan Millar comprima ses tempes, écarta la tentation de la poudre qu'elle transportait dans son sac, essaya le plus posément possible de bâtir une autre hypothèse. Elle parvenait toujours à la même conclusion, quoique certains paramètres varient, ou disparaissent... Elle fit sur son portable les numéros de Ross, en s'y reprenant à plusieurs fois parce qu'elle était un peu ivre. Il était toujours injoignable. La colère de Joan se ranima. Elle faillit appeler Chuck Dawley, sous prétexte de venir aux nouvelles, en réalité pour lui dire de rappliquer dare dare à Eagle Harbour et de cesser de faire sa mijaurée... Elle avait envie qu'il la baise, un point c'est tout !

Les minutes passèrent et Joan, incapable d'appeler Chuck, finit par sniffer une pincée de coke. Puis elle enfila sa fourrure, rafla son sac à main, retourna un secrétaire pour y trouver des clés de voiture.

Elle descendit au rez-de-chaussée, traversa la salle et aperçut deux porte-flingues qui se tenaient non loin de la piscine, mais à l'abri de la pluie.

— Je sors, j'ai besoin de la Chrysler, dit-elle en tendant les clés.

Un des types les prit et alla sortir du garage une Sebring cabriolet rouge cerise que Joan trouvait assortie à la couleur de ses lèvres et à la blondeur de ses cheveux. Elle s'installa au volant, lança aux deux hommes :

— Prévenez les types au portail, qu'ils ne me tirent pas dessus ! Et

ne restez pas plantés comme des idiots au bord de la piscine, vous faites des cibles parfaites ! La Grande Pute n'en demande pas tant pour faire un carton !

Elle eut la satisfaction de les voir échanger un regard et pâlir.

Elle démarra dans un éclat de rire.

CHAPITRE XII

Du coin de l'œil, Bolan vit l'homme au Heckler & Koch P-8 s'éloigner de lui en lui tournant le dos, pour répondre à l'appel. Et aussi redresser sa taille pour quasiment se mettre au garde-à-vous, tandis qu'il répondait d'une voix surprise, pleine de déférence :

— Chef, je ne m'attendais pas...

Penché sur le côté, l'Exécuteur sentit bouger les pieds de la chaise en fer sur laquelle il était assis. Deux des scellements dans le sol carrelé avaient du jeu, il réussit à imprimer au siège un léger mouvement d'oscillation.

— Oui, monsieur, comme d'habitude avec les gens de Washington ! Demi-teinte et demi-mesures... C'est toujours pareil avec les civils...

Il eut un petit rire étouffé, poursuivit la conversation à voix basse face au mur. Il écouta longuement ce qu'on lui disait. Bolan n'entendait pas, mais percevait le regain d'énergie et d'assurance que provoquaient sur l'homme les paroles de son interlocuteur. Qui que ce soit, le chef balayait les doutes et levait les hésitations.

Pour Bolan, cela ne présageait rien de bon. Il avait gagné la première manche pour rien...

Il remua les bras pour détendre au maximum la chaîne des menottes. Elle passait entre les barreaux du dossier. Autant dire que le résultat fut mince. Impossible de se servir des bras et des mains dans un corps à corps. Et encore fallait-il se projeter jusqu'à l'adversaire...

Tous les muscles tendus, ramassé sur la chaise, le Guerrier guettait l'instant de tenter une action désespérée. Là-bas près de la porte, H&K ne le regardait pas, ne semblait même pas entendre le cliquetis de la chaîne. Il écoutait les ordres, acquiesçait en hochant la tête.

— Au moins c'est clair, chef, ce sera fait, sans retard.

Bolan se figea et détourna les yeux de sa nuque, à l'instant où l'autre pivotait vers lui. Il vit la main se raffermir sur le P-8. Cette fois, son sort était scellé. Le « chef » ne tergiversait pas comme le « civil » de Washington... Ce n'était pas la mort d'une jeune femme innocente qui l'arrêtait. Car Candice Nygel, Bolan l'aurait juré, allait connaître le

même sort que lui.

— Très bien, monsieur, c'est promis. Vous me connaissez, n'est-ce pas ?

L'attitude du militaire fut un instant celle d'un bon élève au moment de la distribution des prix. Bolan crut même voir ses joues grises rosir de plaisir. Puis il remisa le portable dans la poche de son pardessus, et fixa son prisonnier. Il fit un pas en avant.

— Je n'ai pas droit à la séance avec vos deux aboyeurs, sergent ?

— Capitaine, rectifia l'autre. Capitaine Herbert Martin, officier du *Secret Service*...

Martin, encore sur l'estrade de la distribution de prix, se rengorgea, avança d'un pas supplémentaire. Il était encore trop loin, Bolan n'avait aucune chance d'aller plus vite qu'une balle de .45 ACP.

Combien de centaines de mètres par seconde, capitaine Martin ? À peine plus de deux cents mètres. La .45 ACP était lente, lourde. Mais aucune chance de la battre à la course, évidemment !...

Un pas de plus amena Herbert Martin à trois mètres de la chaise. Il s'apprêtait à la contourner pour venir tuer Bolan d'une balle dans la nuque. Les jarrets tendus, les poings serrés dans les bracelets d'acier des menottes, le Guerrier bondit en poussant un grondement de fauve.

Deux pieds de la chaise s'arrachèrent du sol, les deux autres résistèrent, une demi-seconde, mais ce fut suffisant pour que Martin braque le H&K P-8. Mais en même temps que les scellements lâchaient et que Bolan, telle une boule de muscles chauffée à blanc, franchissait tête la première les quelques pas qui les séparaient, deux détonations retentirent, de l'autre côté de la porte close. Assourdissantes.

Herbert Martin sursauta, se tourna à demi vers la porte, pressa la détente du P-8.

À deux cent quarante mètres par seconde, la balle de .45 ACP frôla l'épaule gauche de l'Exécuteur et alla creuser un cratère dans le mur du fond de la pièce. Il n'y en eut pas d'autre. Bolan percuta Martin en plein flanc, avec la violence d'un *running back* renversant un arrière pour s'ouvrir le chemin de l'en-but. Le poil de chameau n'amortit qu'imparfaitement le choc. Des côtes craquèrent. Le souffle coupé, Martin perdit l'équilibre ses lunettes volèrent et il lâcha l'automatique. Au terme de sa chute, il heurta l'angle du mur. Ses mâchoires claquèrent, du sang coula de son cuir chevelu. Collé à lui, Bolan rampait en lui décochant des coups de genou. Et il continuait à gronder comme un fauve ayant saisi sa proie. Un fauve sans bras, encombré d'une chaise qui ballottait à chaque mouvement, et cognait ici et là, indifféremment l'un et l'autre corps. Un fauve amputé, mais déchaîné, qui visait de ses crocs la gorge de son adversaire... Un tigre

assoiffé de sang...

Avant que Martin ait repris ses esprits et commencé de réagir, le Guerrier, les épaules en avant, parvint à si plaquer à lui et planta ses dents dans son cou. Il n'avait que très peu de temps, son handicap le condamnait à subir la réplique de l'ennemi. Il aurait le dessous dans quelques secondes si, profitant de la surprise, il ne parvenait pas à infliger des dommages vitaux. Et à faire peur... La sauvagerie de l'attaque était aussi importante que sa précision. Sans cesser de grogner et de ruer comme un chien enragé, Bolan déchira la peau, arracha les chairs avec ses dents. Il eut dans la bouche le goût du sang. Il s'accrocha, mâchoires bloquées, enfonça ses dents plus loin, plus profond. Il visait la jugulaire. Il sentit la pulsation du sang, la crispation des tendons et des muscles. Et brusquement, un affolement qui emballait le cœur et accélérait le souffle. Il pesa plus fort, mordit plus férocelement.

Privé de ses lunettes, sonné par le choc initial et submergé d'abord par la férocité de l'attaque, Herbert Martin renonça vite à essayer de récupérer son pistolet. Quand il parvint à saisir Bolan par la nuque et le crâne, mais sans réussir à lui faire lâcher prise, la douleur de la morsure le fit hurler. Tétanisé, il paniqua. Son sang gicla, aspergea ses propres mains. Un genou lui écrasait l'entrejambe, la chaise lui retomba sur la tempe. Il s'agita alors frénétiquement. Le fauve qui lui déchirait la gorge allait le saigner. La douleur était terrible mais l'impression plus insoutenable encore. L'idée de ce qui lui arrivait était au-delà de l'imagination. Il se débattit follement mais peu efficacement.

Le cri au-dessus d'eux fut autant d'horreur que de stupeur.

Par la porte ouverte à la volée, Gerry, le démolisseur aux poings comme des enclumes, s'était précipité. Il resta cloué sur place, le Smith & Wesson M&P à la main. Il le braqua sur la mêlée des deux corps, voulut dans le même élan avertir son chef...

— La fille, bon Dieu, elle...

L'impact de la balle le projeta en arrière avec la force d'un poing géant. La 9 mm Parabellum crachée dans un bruit de tonnerre par le Colt .45 était plus rapide, plus légère et pas moins destructrice que la .45 ACP. Elle ne rata pas la cible, elle. La large poitrine de Gerry fut trouée d'un orifice par où prétendit s'échapper tout ce qu'elle contenait. L'ancien soldat y porta ses mains, délestées de l'automatique soudain trop lourd. Il serra, colmata, endigua, fébrilement et en vain. Cela coulait, fuyait, s'épanchait et ruisselait, à la vitesse du souffle qui s'épuise et de la vie qui s'en va. Un dernier juron des faubourgs lui vint aux lèvres, qu'il ne prononça jamais.

Un cri suraigu emplit la pièce.. La vue brouillée par le sang,

l'Exécuteur vit le canon du Colt heurter le front de l'ex-capitaine Herbert Martin. La main qui tenait le gros .45 semblait menue, mais elle était ferme, impeccablement placée. L'index avait l'exacte pression pour imprimer le mouvement suffisant à la détente. Au milieu du sang, de l'odeur de cordite, du désordre et du vacarme, l'assurance de cette main prête à dispenser une autre fois la mort avait quelque chose d'irréel.

Martin tenta d'une ruade de repousser le fauve qui lacérait ses chairs. Le Guerrier, profitant de l'élan, s'arracha à lui et roula sur le côté, basculant au-dessus de la chaise qui lui meurtrit les reins. Des lambeaux de chair, pâles et sanguinolents, lui emplissaient la bouche et dégouлинаient sur son menton. Le manteau en poil de chameau de l'ex-capitaine ressemblait à une peau de mouton le jour de l'Aïd. Ses deux mains impuissantes à stopper l'hémorragie restèrent plaquées sur la plaie béante de son cou. Puis elles retombèrent.

Candice Nygel, penchée sur l'homme en train de mourir, et comprenant ce qui venait de se produire, eut un haut-le-cœur et se mit à trembler comme une feuille. La main qui tenait le Colt .45 fut soudain trop frêle. Elle recula, tomba assise par terre, posa l'automatique à côté d'elle et se mit à grelotter. En rampant vers elle, Bolan aperçut, par la porte ouverte, le cadavre de l'autre type.

Les yeux ouverts sur le vide, il arborait lui sembla-t-il son éternel sourire niais. C'était méritoire, car la moitié arrière du crâne lui manquait...

Bolan cracha du sang et des fragments gluants, remua plusieurs fois les mâchoires avant de pouvoir articuler.

— Si vous pouviez trouver la clé de ses fichues menottes, ça nous aiderait, Candice...

Elle hocha bravement la tête et la lui montra, dans la paume de son autre main...

Un quart d'heure plus tard, les poignets encore douloureux et la bouche amère, malgré toute l'eau bue à l'évier, contusionné mais indemne, Bolan entraîna Candice dehors et la soutint jusqu'à la Pontiac G5. Il avait trouvé les clés dans la poche de Martin, ainsi que son portable et un carnet. Il installa la jeune femme sur le siège passager et prit le volant. Dans la petite pièce carrelée, il laissait trois cadavres sagement alignés, chacun avec son automatique vierge d'empreintes. Il démarra. À l'arrière des entrepôts fermés qui abritaient le marché de gros, les parages de BC Security étaient déserts. Il roula phares éteints jusqu'au ponton des False Creek ferries, sans croiser personne. Au-delà, c'était Granville Bridge, des boulevards

éclairés, du monde et des vitrines, des bars pleins. Bolan surprit le coup d'œil en coin de Candice vers son visage, puis sur ses mains.

— Vous me prenez pour un cannibale ?

Elle frissonna. Pâle, les traits tirés, elle avait encore les lèvres qui tremblaient.

— Excusez-moi, dit-il.

À part quelques mots pour lui expliquer comment elle avait dérobé la clé des menottes et s'était ensuite débattue parce que Colt-.45 voulait la récupérer, et comment elle lui avait pris son automatique et l'avait descendu, Candice n'avait pas desserré les dents.

Il jugea bon signe qu'elle rompe le silence.

— Vous avez sauvé votre vie, dit-elle. Moi... j'ai tué trois hommes aujourd'hui, trois !

Elle enfouit son visage dans ses mains mais réussit à contenir ses larmes. Le plus gros de la crise était passé, Bolan l'avait aspergée d'eau fraîche presque-autant que lui...

— Le troisième, c'est moi qui en suis responsable, dit-il, faisant allusion à Martin.

— Je voulais dire, au chalet, c'est moi qui ai d'abord touché le type que Greg Hamilton a ensuite abattu avec son fusil. Je m'en serais crue incapable, mais je l'ai fait. Et tout à l'heure, quand je lui ai piqué son Colt, j'ai tiré sans hésiter, pour tuer... Deux fois. Et une troisième sur l'autre type qui vous visait...

Elle revivait l'enchaînement de la scène, les yeux agrandis, les traits figés, mais les yeux secs.

— Vous m'avez sauvé la vie et vous avez sauvé la vôtre, reprit Bolan après un silence, en virant sur Granville Bridge. Ils allaient nous tuer tous les deux.

Elle le regarda de nouveau.

— Moi, sans aucun doute, vous, après réflexion, dit-il, énigmatique.

— Comment ça ?

— Je vous expliquerai, mais j'ignore certaines choses.

— Ce n'étaient pas des gangsters comme au chalet, remarqua-t-elle.

— En effet, ceux-là faisaient bande à part. D'anciens soldats...

Il devança la question qu'elle allait poser.

— Dites-moi d'abord où vous avez appris à tirer comme ça avec un Colt .45, Candice.

Elle se mordit la lèvre, resta silencieuse.

— On vous a appris, insista-t-il. Et vous n'avez pas oublié les leçons.

— J'aurais voulu, pourtant.

— Nous serions tous les deux allongés là-bas, à leur place.

Elle dut en convenir, mais le sujet de toute évidence la bouleversait. Puis, tout à coup, alors qu'il n'espérait plus qu'elle répondrait, elle raconta :

— C'est vrai, on m'a appris. On m'a d'abord montré. À l'âge où on apprend à faire du vélo, je savais comment on remplit un chargeur, comment on l'enclenche et ensuite comment on fait monter une balle dans la chambre, et comment on vise et on tire... On fracasse des bouteilles ou on tue des petites bêtes dans la forêt... Mon père préférait les bouteilles. Nick, les animaux.

— Nick Podesta ?

— Oui. C'est mon oncle, le frère de ma mère. J'avais sept ou huit ans et ils m'emmenaient avec eux dans les bois, au bord des lacs... Il y avait un vrai arsenal dans la voiture.

— Ils ont voulu vous faire essayer ?

— Nick, oui, il prétendait que j'étais tellement observatrice et fascinée par ce qu'ils faisaient que je devais déjà savoir me servir d'un automatique. Mon père l'a pris à partie, ils se sont disputés à mon sujet. J'ai détesté Nick et ses mains baladeuses... Vous savez ce qu'il est devenu, à présent ?

— Il était le boss à Philadelphie, et maintenant il a la haute main sur le Crime Organisé à Détroit. Et bientôt peut-être à Chicago...

Candice Nygel haussa les épaules.

— Un père traître, un oncle ponte de la mafia, une mère... passons. Mais l'ami de mon père qui m'a mis pour la première fois un Smith & Wesson dans la main, ce n'était pas un gangster.

— C'était qui ? relança Bolan comme elle semblait ne pas vouloir en dire davantage.

— Un flic, finit-elle par lâcher. Le chef du bureau du F.B.I. à Chicago.

Il la regarda de biais. Interloqué. Elle hocha la tête.

— Vous avez raison, j'ai été à bonne école.

Nick Podesta avait fait monter un dîner dans sa suite, mais n'y avait pas touché. Il n'avait même pas envie de soulever les cloches en argent qui cachaient les préparations sophistiquées du chef français de

L'Imperial.

Il avait aussi cessé, bien plus tôt que d'habitude, de jouer au poker sur internet. Le souci qui le rongait l'empêchait de se concentrer, et en perdant un pot avec un full aux as, il s'était imaginé marqué par la scoumoune pour la soirée.

Du coup, il s'était même abstenu d'appeler Monika et Karen, les deux masseuses du palace qui avaient sa prédilection, pour une petite séance apéritive dont elles avaient le secret, et lui la douce habitude. C'était un vendredi noir de cafard, et Détroit sous la neige fondue qui transformait les trottoirs en cloaque était carrément lugubre. Il avait tiré hermétiquement les rideaux devant les baies vitrées donnant sur la terrasse panoramique et le lac Saint-Clair.

Il ne réussissait pas à passer le coup de fil qui s'imposait. Plus il tardait, plus la situation risquait de dégénérer. Mais plus le temps passait, moins il avait le courage. Il aurait dû commencer par cet appel, au lieu de perdre son temps à faire la leçon à Ross Millar, puis à répondre à Joan, puis à tenter en vain de joindre Jay. Il saisit tout à coup le téléphone posé devant lui sur le lit, coupa d'une pression sur la télécommande le son du gigantesque écran plasma qui lui faisait face.

Le numéro qui se recomposa automatiquement n'était pas encore celui qu'il devait appeler. Mais il voulait parler de nouveau à sa sœur. Les sonneries dans la villa des Millar à Eagle Harbour s'égrenèrent durant un temps interminable. Nick Podesta se mit à transpirer d'angoisse, à l'idée des catastrophes qui avaient pu s'abattre là-bas sur la famille. Puis on répondit. Pas Joan, mais un porte-flingue quelconque. Ils étaient plusieurs à monter la garde, il ne se passait rien. Joan était partie en ville dans la Sebring, il y avait une demi-heure environ... Nick conseilla d'ouvrir l'œil et raccrocha. Très vite, il tenta de joindre Joan, puis Ross, sur leurs portables respectifs. Et tomba sur des messageries.

— Fais attention à toi, fais gaffe, je t'en prie, dit-il sur celle de sa sœur.

Ensuite, il compta encore trois minutes, en contemplant d'un œil vide l'écran où défilaient des pubs. Puis trois minutes supplémentaires, le temps d'une petite ligne de coke. L'angoisse diminua un peu. Il se dit qu'il ferait monter les deux masseuses juste après son prochain coup de fil. Et il composa enfin, sur un portable dédié aux appels top secrets, le numéro de Chicago...

On décrocha tout de suite. Un larbin. Il dut se nommer, annoncer sa requête. Il avait la bouche sèche.

Dino Sarti mit exactement quatre minutes et douze secondes à

prendre l'appel...

Nick Podesta aurait étranglé les filles, s'il les avait eues sous la main. La voix du vieux boss était rauque, essoufflée, mais aimable. Dangereusement aimable. Après deux ou trois phrases convenues, Sarti articula lentement, en forçant jusqu'à la caricature son accent d'Italo-Américain :

— Nick, mon ami, il est tard pour m'appeler... Tu aurais dû te manifester plus tôt. Tu sais qu'à mon âge, je ne traite plus les choses sérieuses après 21 heures... J'allais me coucher, mais bon, je veux bien t'écouter, mon petit Nick... Tu as une faveur à me demander, je me trompe ? La famille est là en cas de besoin, tu sais bien... La famille est secourable... Je t'écoute...

Nick Podesta se racla la gorge et abattit ses cartes. Avec la désagréable impression que les jeux étaient faits.

CHAPITRE XIII

En 1992, Dennis Nygel, employé à Chicago dans une société de téléphonie, filiale du géant AT&T, allait s'entraîner au tir dans les forêts du Michigan en compagnie d'un responsable local du F.B.I...

— Et votre oncle était de la partie ? questionna Bolan.

— Nick ? Je ne crois pas, répondit Candice Nygel.

— Ce policier vous a appris à tirer...

La jeune femme hocha la tête. Ils roulaient sur Granville Street, vers le sud.

— Mes souvenirs sont un peu flous, dit-elle. C'est l'époque où mon père a disparu. Je ne suis pas restée avec ma mère durant une période assez longue ; j'avais changé d'école... Mais oncle Stan s'occupait de moi. Il m'aimait beaucoup. Mme Lamarre aussi, elle était très gentille. Elle m'a gardée chez elle durant toute l'année scolaire, je crois bien. Une belle maison près du Schiller parc. Oncle Stan venait souvent. Il m'emmenait au bord d'un lac, on pique-niquait. Il avait une valise, et des pistolets à l'intérieur. Un fusil aussi...

La jeune femme fronça les sourcils, concentrée sur des souvenirs forcément fragmentaires.

— Un jour, il m'a annoncé que mon père était mort. Mais qu'il était là, lui ; que je pouvais compter sur lui. Malgré ça, je suis retournée vivre avec ma mère, à Chicago downtown ; je n'ai jamais revu Mme Lamarre.

— Ni l'oncle Stan ?

— Si, quelques fois, il me semble, mais je lui en ai toujours voulu d'avoir oublié ses promesses ! Et aussi de m'avoir initiée au tir... J'ai vu trop de morts violentes, après, quand Nick a commencé à faire la loi dans Little Italy... Je me suis enfuie, je suis partie à New York, puis sur la côte Ouest.

— Sans jamais avoir de nouvelles de l'oncle Stan ?

— Non.

— Il s'appelait comment ? Stanley ?

— Non, Stanislas, mais c'était Stan pour tout le monde. Stan

O'Brien.

Bolan jeta un coup d'œil aigu à Candice.

— Vous n'avez jamais entendu parler de Stanislas O'Brien ? Fait le rapprochement avec votre oncle Stan ?

— Non. Pourquoi ? répondit-elle en haussant les épaules. J'aurais dû ?

— Vous auriez pu.

— Expliquez-moi.

— Stanislas O'Brien a dirigé le F.B.I. pendant une dizaine d'années. Il a pris sa retraite au début du deuxième mandat de George W. Bush.

— C'est important ? répliqua Candice, piquée au vif.

— Que vous l'ignoriez, non. Mais que votre oncle Stan soit devenu patron du F.B.I. peu d'années après avoir pique-niqué avec votre père et vous au bord du lac Michigan, c'est important, oui.

Elle le regarda, soudain désemparée.

— J'ai tout fait, du jour où je suis partie de Chicago, pour quitter ce monde-là, celui des pique-niques qui se terminaient par des défis au .357 Magnum... Ne me dites pas que j'ai eu tort.

— Vous avez eu mille fois raison, au contraire. Vous faites quoi, à San Francisco ?

— Je suis conservatrice dans un musée... Je débute, j'ai terminé mes études depuis seulement un an.

L'Exécuteur hocha la tête, la réconforta d'un sourire.

— Je ne vous ramène pas dans votre B&B de Richmond, dit-il. C'est trop dangereux. On va récupérer ma voiture, et je vous emmène à l'aéroport. Avec un peu de chance, vous aurez un avion pour Frisco dès ce soir.

— J'ai le choix ?

— Non. Mais ce n'est pas ma faute !

Ils remontaient Broadway vers l'est. Elle remarqua le coup d'œil de Bolan dans le rétroviseur.

— Quoi ? s'inquiéta-t-elle aussitôt, on nous suit encore ?

— Semble-t-il. Une voiture de police.

— C'est tranquillisant, alors.

— Je ne trouve pas.

— Bon sang, il y a quelqu'un ou quelque chose dont vous ne vous méfiez pas constamment ?

— Pratiquement rien ni personne, répondit-il après une seconde

de réflexion. Désolé...

— Et vous vous en accommodez ? Vous vivez comme ça ?

— Je n'ai pas le choix, moi non plus...

Il tourna en direction de la 8^e Avenue. Le *wine bar* de South Main Street où ils avaient attendu en vain Sam Bennett deux heures et demie auparavant était déserté au profit des restaurants proches, mais plusieurs taxis étaient garés à proximité. Bolan dépassa la file, aperçut le Touareg garé au premier angle de rue, stoppa à sa hauteur et jura entre ses dents, en apercevant deux hommes qui faisaient le guet sur le trottoir opposé.

Il repartit immédiatement, mais des coups de klaxon retentirent, signifiant qu'on l'avait repéré. Un vrai concert d'avertisseurs, mêlés à des crissements de pneus. Derrière lui, des taxis démarrèrent. Secouée par la brusque accélération de la Pontiac, Candice poussa un cri et jeta alentour des regards affolés.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Trop de taxis noir et rose dans les parages !

— Vous rigolez ?

Il ne répondit pas. Tendit le bras pour rafler, sur le tapis de sol, son sac à dos, là où l'ex-capitaine Martin l'avait laissé. La vue du Beretta 93-R fit pâlir Candice. Elle ne répéta pas sa question.

À cent mètres devant eux, des taxis noirs au toit rose de VanCab surgirent de part et d'autre d'un carrefour et barrèrent l'avenue.

Dans la Chevrolet Impala de la Gendarmerie royale du Canada, le gendarme Pat Lanski et le sergent Charlie Connors avaient échangé un regard entendu, en voyant la Pontiac qu'ils suivaient ralentir au croisement d'une rue perpendiculaire à la 8^e Avenue, s'arrêter un instant puis repartir en accélérant.

Lorsque le hasard leur avait fait repérer la berline sur Broadway, ils rentraient au poste de la GRC de SoMa. Ils avaient reconnu la G5, puis douté que ce fût la même, en voyant un couple à l'intérieur. Mais en se rapprochant, assez près pour vérifier le numéro, ils avaient eu confirmation : c'était bien la même plaque américaine de l'État de Washington. Des Ricains de Seattle en vadrouille, avait répondu le central, trois heures avant, à leur demande de renseignements. Certes, mais ce n'étaient plus les mêmes ! Où était passés le type du *Secret Service* qui exhibait sa carte et son automatique, et ses deux sbires qui roulaient des mécaniques ?

Pat aurait volontiers donné sa langue au chat, joué son joker, remis au lendemain... La journée avait été longue, la semaine

également... et même l'année était sacrément longue... Mais Charlie Connors, qui ne voyait jamais le temps passer, n'avait même pas envisagé de rentrer au poste comme si de rien n'était.

— Tu leur colles au train, on va bien voir, avait-il indiqué. C'est pas net, cette histoire. Plus discret, reste à distance ! avait-il ajouté, comme Pat Lanski se ruait sur les arrières de la Pontiac.

À présent que le bref arrêt de cette dernière et son redémarrage sur les chapeaux de roues avaient déclenché le concert de ralliement des taxis VanCab, et que s'engageait une course poursuite sur la 8^e Avenue, il n'était plus question de tergiverser. Charlie Connors parlait vite dans le micro de la radio de bord. Et s'énervait de devoir répéter :

— Une Pontiac G5 avec un couple à bord... Grand type costaud habillé en noir, un genre de... merde ! J'ai lu ça quelque part aujourd'hui !

Il tapa du poing sur le tableau de bord. Une Honda Accord avec trois hommes à l'intérieur doubla la Chevy. Encore un taxi ! Il y en avait deux autres devant eux, noirs avec un toit rose, qui tout à coup ralentirent.

— Grouse Mountain ! hurla Charlie Connors en montrant toutes ses belles dents blanches. Le type en noir de Grouse Mountain !

Il reprit à peine son souffle, enchaîna :

— Croisement de la 8^e et d'Ontario Street ! Envoyez des renforts et prévoyez les forensics ! Ça s'annonce musclé, le rodéo ! Des taxis VanCab, l'armada de Lou Segonda ! Ils chassent en meute l'homme de Grouse Mountain...

Il se raidit et freina des quatre fers, jambes tendues, en fixant les feux stop de la grosse Chevy qui les précédait. Il anticipait la collision, mais c'était Lanski qui conduisait ! Trop vite... et il manquait de réflexes !

— Fais gaffe, Pat ! Mais quel con !

L'Impala pila trop tard, et percuta l'arrière du taxi VanCab, une Sedan qui avait eu la bonne idée de brusquement freiner devant eux. Pat Lanski lança une bordée de jurons. Le chauffeur de taxi sortait déjà de sa berline en gesticulant avec fureur. Empêchant les policiers, en se penchant sur les dégâts, de manœuvrer pour se dégager.

— Occupe-t'en ! éructa Connors en bondissant hors de la voiture. C'est là-bas que ça se passe !

Il montrait au loin le carrefour où deux taxis venaient de surgir devant la Pontiac G5. Il bouscula sans ménagement le chauffeur qui se lamentait et se mit à courir, sortant son arme de service de son étui.

Un Sieg à 15 coups chambré en 9 mm Parabellum, que le sergent Connors, champion de tir, section du Pacifique, n'était pas peu fier d'avoir fait adopter par la GRC en Colombie-Britannique.

Le fracas de tôle froissée, devant lui, l'encouragea à sprinter. En plus d'être champion de tir, il était champion de demi-fond. Mais parvenu tout près de l'intersection des deux rues, il comprit qu'il arriverait trop tard.

Malgré les réflexes de l'Exécuteur, la collision était inévitable. Mais en braquant *in extremis* vers la voie opposée de la chaussée, il évita le choc frontal. La Pontiac percuta en biais le flanc du taxi Nissan qui venait du nord et l'envoya tourner sur la voie de droite, où elle heurta un minibus noir et rose venant du sud. Du coup, en parvenant à redresser au ras du trottoir, Bolan avait dégagé la voie... à condition que les automobilistes venant en sens inverse sur la 8^e Avenue se rangent assez vite ! Le premier eut si peur qu'il escalada le trottoir et s'encastra dans une vitrine. Le deuxième pila à temps, provoquant un carambolage.

Rétractée sur son siège et cramponnée à la portière, Candice écarquillait les yeux mais ne criait plus, le souffle coupé par le gymkhana. La Pontiac se rabattit en tanguant sur la voie de droite. Ils approchaient du carrefour suivant quand deux phares puissants les éclaboussèrent de lumière. La grosse Honda Accord que Bolan avait suivie jusqu'à Eagle Harbour un peu plus tôt dans la soirée les talonnait... Elle roulait à une vitesse folle.

— Attention ! prévint Bolan en changeant brusquement de direction.

Il bifurqua dans Quebec Street, pleins phares et klaxon enfoncé, traversant le carrefour au nez d'un van dont le conducteur, dressé sur les pédales, frôla l'arrêt cardiaque...

La caisse de la Pontiac oscilla, les pneus crissèrent mais la berline endura bravement la manœuvre et il réussit à la remettre en ligne. Les phares de la Honda ne les éblouissaient plus. Bolan leva le pied. Franchit sans encombre le feu de la 2^e Avenue. L'adrénaline n'était pas retombée qu'il aperçut devant eux un taxi jaune déposant des clients devant un hôtel.

— Je vous dépose et vous le prenez, indiqua-t-il à Candice. Faites-vous conduire à l'aéroport...

Elle allait répondre, et probablement pas par l'affirmative, quand un autre véhicule déboucha d'une rue adjacente. Un maraudeur de la meute VanCab ! Bolan au passage vit le chauffeur se saisir précipitamment de son micro. Le taxi ne fit pas mine de le suivre. Il se

contentait de signaler sa position. Et il stoppa à hauteur de son collègue en jaune...

— Pas moyen de vous débarrasser de moi ! s'efforça de plaisanter Candice.

Sa voix manquait tout de même d'assurance.

Les ululements des sirènes de police empêchèrent Bolan de répondre.

En voyant surgir à sa portière un géant noir portant l'uniforme de la Gendarmerie royale, y compris la toque en peau d'ours réglementaire, le conducteur du Ford Explorer arrêté en travers du carrefour de la 8^e Avenue et de Ontario Street leva spontanément les bras en bafouillant qu'il n'y était pour rien. Il n'aperçut le pistolet qu'après, et bafouilla un peu plus. Mais déjà, le sergent Charlie Connors lui faisait signe de lui laisser la place.

Deux taxis VanCab endommagés encombraient la chaussée, la Pontiac avait disparu et la Honda Accord dont les trois occupants n'avaient pas vraiment la mine de paisibles citoyens s'était engouffrée à sa suite. Bien qu'essoufflé, le sergent fit l'effort de mettre les formes :

— Je réquisitionne votre véhicule, monsieur, désolé, mais je suis à pied et je pourchasse des malfrats...

Le canon du Sieg invitait le propriétaire de l'Explorer à s'asseoir à la place du mort et à assister à la poursuite, aux premières loges. Le bonhomme jugea plus sage de se glisser hors de sa voiture.

— Allez-y, vous me la rendrez plus tard...

Charlie Connors remercia d'un hochement de tête, s'excusa de ne pas pouvoir lui signer une décharge et démarra en trombe, sous le regard ahuri des badauds. Le gros SUV slaloma adroitement entre les voitures immobilisées et avala en quelques secondes un grande portion de la 8^e Avenue.

Le sergent Connors n'avait pas le moyen de joindre ses collègues, de signaler sa position ou d'assurer ses arrières, mais peu lui importait. C'était pour des moments comme ceux-là qu'il avait choisi la GRC.

Parvenu à l'intersection de Main Street, il prit vers le nord, à l'intuition, et en grillant le feu. En plus de toutes ses qualités athlétiques, il avait fait des stages de conduite sur glace. Il écrasa l'accélérateur. Avant d'arriver en vue de Pacific Central Station, il aperçut deux taxis noir et rose qui devant lui viraient vers le village olympique.

Son intuition lui souffla de les suivre. Il brûla la politesse à une Chrysler Sebring cabriolet d'un beau rouge cerise et s'excusa d'un

large sourire adressé à la femme blonde en fourrure qui était au volant.

La Pontiac parvint à l'extrémité du parking et faillit emboutir les barrières qui interdisaient d'aller plus loin.

L'Exécuteur fit marche arrière en pestant, et aperçut les lueurs des gyrophares sur la route qu'il avait quittée l'instant d'avant, pour éviter de se retrouver dans le cul-de-sac de Science World Station, en bordure du False Creek.

En fait de cul-de-sac, le parking en était un autre. Il allait repartir en sens inverse, au risque de se faire repérer par les voitures de police, quand un véhicule haut sur roues tourna lentement dans leur direction. Une dépanneuse ! Il perçut le raidissement de Candice Nygel à côté de lui.

— Qu'est-ce que... ?

— Baissez-vous !

Très vite, il s'avança sur un emplacement libre, coupa le moteur. Mais les feux arrière de la Pontiac avaient dû les trahir, car l'engin qui s'approchait lentement stoppa à l'entrée de l'aire de stationnement. Le moteur continua à tourner, on distinguait le palan derrière la cabine. La compagnie de taxis VanCab possédait sans doute sa propre dépanneuse... Puis le Guerrier entrevit deux silhouettes qui en descendaient. À n'en pas douter, elles étaient armées.

Candice avait vu, elle aussi. Elle ne respirait plus.

Bolan n'avait pas l'intention de rester coincé dans la Pontiac, mais en se retournant, il vit devant le capot la vaste étendue du chantier de construction du village olympique. Un *no man's land* long d'un petit mile, jusqu'au Cambie Bridge qui franchissait le False Creek et débouchait sur l'autre rive face au stade olympique.

Cette partie la plus éloignée était terminée. La plus proche était en bonne voie.

Le souffle précipité de Candice le renseigna, avant qu'elle murmure :

— Ils fouillent, ils viennent vers nous...

Bolan n'hésita pas.

— Accrochez-vous, on traverse...

Il remit le contact et redémarra brutalement.

À l'instant où le projecteur fixé au-dessus de la cabine de la dépanneuse s'allumait pour aider les porte-flingues à les débusquer.

La Pontiac bondit en avant, fracassa la barrière et dévala le

chemin empierré qui desservait le chantier. Derrière eux, sur le parking, les premières détonations claquèrent.

CHAPITRE XIV

Chuck Dawley indiqua l'enseigne qui à elle seule parvenait à éclairer la ruelle, parallèle à la berge du fleuve Fraser, au sud de la ville. Stew ne prit pas le risque d'engager le pick-up dans le passage étroit. Il s'arrêta à l'angle, au milieu de la rue déserte qui surplombait le quai.

— O.K., j'y vais, attends-moi, dit Chuck en descendant du Toyota.

Il s'avança dans la ruelle, donnant l'impression d'écarter les murs sombres à la largeur exacte de ses épaules.

Ils avaient sillonné le centre-ville, effectué trois arrêts et posé vingt questions, traversé le quartier chinois et obtenu le tuyau dans une salle de boxe thaïe de Richmond : Pete LeRoy était de passage en ville, il devait rendre visite au Fraser Club, la salle de ses débuts, au bord du fleuve. Chuck Dawley s'en était voulu de ne pas avoir pensé plus tôt au Frazier, ainsi rebaptisé en hommage à un fameux poids lourd, Joe Frazier.

Au moment où il poussait la porte, son portable sonna. Il dut attendre d'avoir traversé un couloir étroit comme un boyau pour comprendre ce que lui disait Debbie, au central des taxis.

— Ils l'ont trouvé, Chuck ! Sur la 8^e Est... Il y a dix minutes ! Où tu es, bon sang ?

— Je cherche le patron et il s'est bien planqué !

Il émergea dans la salle tout en longueur, qui sentait la sueur et l'embrocation, le tabac froid et les odeurs du fleuve.

— Je l'ai trouvé, cette fois ! dit Chuck après un coup d'œil vers le ring.

— T'es où ? J'entends des cris de sauvages !

— Une salle de boxe ! C'est Ross qui les pousse, les cris...

Il y avait peu de monde, mais des connaisseurs, des habitués, des pratiquants ; Pete LeRoy en démonstration sur le ring, face à un sparring-partner auquel il rendait au moins dix kilos ; et Ross Millar qui gesticulait, en sueur, échevelé, comme si c'était un poulain à lui qui boxait pour une ceinture mondiale au Madison Square Garden de

New York...

— Dis-lui qu'il est demandé par tout le monde, grinça la voix de Debbie. À commencer par Mme Joan...

— Le type, ils l'ont trouvé ou chopé ? reprit Chuck en échangeant un clin d'œil avec une ou deux connaissances.

— Ils sont à ses basques, du côté du village olympique... Attends... on me rappelle... Le parking du Science World, précisa-t-elle après un silence. Ils l'ont coincé avec la fille...

— Candice, tu veux dire ?

— Ouais... la fille de Mme Joan... Ils sont ensemble, dans une Pontiac G5 Sedan...

— Et merde ! soupira Chuk Dawley en jouant des coudes. On rapplique, salut !

Une cloche sonna la fin du round, le troisième dont LeRoy avait régaté les spectateurs. Les deux boxeurs se serraient la main. Sous son casque protecteur, le sparring-partner avait l'air groggy... Ross Millar s'écria que LeRoy serait champion du monde et voulut monter sur le ring pour le féliciter. La poigne de Chuck Dawley le retint par le coude.

Ross Millar pâlit et voulut se dégager.

— Qu'est-ce que tu fous là, Chuck ? T'as vu cette classe, il sera champion du monde, je te dis... Hé, tu me fais mal...

— On a besoin de vous, patron. Alors je vous emmène...

— J'irai avec Dan...

— Il est où, Dan ?

— Au ciné... il passe me prendre tout à l'heure... Lâche-moi !

Chuck obéit, mais lentement, avec une moue qui fit à Ross Millar l'effet d'un coup bas. Dans le mouvement, il entrevit le revolver dans le holster d'épaule, sous le trois quarts en peau.

— C'est bon, j'arrive, concéda-t-il. C'est Joan qui... ?

Elle lui avait laissé des messages qu'il ne voulait même pas écouter. Mais il y avait autre chose, il le devinait dans le regard durci de Chuck.

— Ils ont coincé le type de Grouse Mountain, fit celui-ci à voix basse. La Grande Pute...

— Coincé ? Tu veux dire... ?

— Ils vous attendent pour l'hallali.

Ross Millar se força à rire, salua Pete LeRoy d'un signe de la main.

— Je l'ai fait débiter à Montréal, tu te rends compte ?

Pete LeRoy signait des autographes à des gamins dont les grands-pères avaient vu Joe Frazier devenir champion olympique.

Ross Millar quitta la salle en faisant des gestes d'adieu et en souriant à la cantonade. À l'intérieur, il n'en menait pas large. L'expression de Chuck ne lui disait rien qui vaille. Hormis Joan, qui voulait sa peau ? se demanda-t-il. Nick Podesta l'avait engueulé, Jay l'avait traité avec mépris, mais le tueur de Miami méprisait tout le monde... Et il n'obéissait qu'aux ordres des instances supérieures... Le Conseil aurait-il ordonné quelque chose contre lui, en passant par-dessus Nick, son mentor ? Dans ce cas, se rassura-t-il, Chuck ne serait pas dans la confidence.

Le couloir sombre qui empestait lui parut hostile et interminable. Dans la ruelle, il s'arrangea pour ne pas marcher devant Chuck. Ce dernier ouvrit la portière du pick-up Toyota. Stew, le jeune au volant, salua M. Millar d'un bonsoir respectueux. Ross Millar guetta sur le visage de Chuck le signe d'une ironie, l'indice d'une trahison, mais n'y lut rien. Alors, il plaisanta :

— J'avais besoin d'un peu de détente, et la boxe, hein... ? Tu connais ça, pas vrai ? Y a rien de plus beau qu'un ring, non ?

Il mima un jab qui fit sourire Chuck.

— Allez, en route, on va se payer la Grande Pute.

Lorsque le pick-up eut regagné les artères brillamment éclairées, roulant sur Knight Street vers le nord, Ross Millar sortit son portable, le ralluma, vérifia qui lui avait laissé des messages, en laissa un à Dan pour qu'il les rejoigne au village olympique. Après quoi il composa le numéro écrit à l'encre violette sur la carte que Jay lui avait donnée.

Son portable sonna alors que Jay roulait lentement sur Stanley Park Drive, la route côtière à la pointe de l'île de Vancouver. C'était l'heure calme de la soirée, les eaux du Pacifique qui remontaient dans le détroit reflétaient les sommets de la chaîne côtière et les teintes se mêlaient, la neige des pentes et le gris des flots. Une voix que Jay reconnut aussitôt dit sur le ton de la plaisanterie :

— Je veille tard, ce soir, ces histoires canadiennes sont compliquées, n'est-ce pas ? Les histoires de famille... Tu n'as pas de ces soucis, Jay, je parie...

— Non, monsieur Dino. J'ai échappé à ça.

Dino Sarti se mit à rire aux éclats. Il était bien le seul à trouver dans les propos ou les actes de Jay matière à s'amuser.

— Nick m'a appelé tout à l'heure, reprit le vieil Italien après avoir repris son sérieux. Il lui en a coûté, tu peux me croire !

La voix se durcit, avec des accents métalliques que Jay connaissait bien.

— Il s’imagine déjà ici, maître de Chicago... Il devra mériter la place... Il faut souffrir, pour accéder à la première, qu’est-ce qu’il croit, ce freluquet !

Le vieux Dino enchaîna quelques autres considérations philosophiques à l’usage de l’ambitieux qui croyait s’installer bientôt dans son fauteuil sans verser une larme, ni une goutte de transpiration. Et seulement le sang des autres...

— Ces jeunes qui font comme si tout leur était dû, quelle misère. Il a besoin d’une petite leçon, tu vois...

Jay voyait. Il attendait que Dino soit plus explicite. Il le fut :

— Nick a trop de faiblesse pour sa sœur... celle qui s’accouple paraît-il avec des nègres.

Les eaux glacées scintillaient. Les pics y plongeaient comme des poignards.

— Et sa nièce peut nous causer beaucoup de tort, si elle continue de s’intéresser de trop près à son défunt père. Quelqu’un d’habile et de malintentionné pourrait en profiter. La famille, c’est un tout, n’est-ce pas ? Pas de quartier, comme on dit chez nous...

Il y eut un silence prolongé, après cette péroration d’où Jay avait parfaitement déduit des ordres. Il réfléchissait vite. Le vieux Dino s’adressait à lui sans avoir l’aval du Conseil, cela ne faisait aucun doute. C’était un risque assez minime qu’il prenait pour lui-même, mais pour Jay, c’était plus délicat. Il était l’instrument du Conseil, pas le tueur particulier de Dino Sarti.

Ce dernier devança ses réticences, avec un argument que Jay n’avait pas prévu :

— New York n’a rien objecté, dit-il.

C’était plausible, mais New York était-il seulement au courant du projet de Dino Sarti de donner une leçon à Nick Podesta, qui se voyait un peu trop beau depuis quelque temps ? C’était un piège assez pervers.

Sarti avait pris ombrage des visées de Podesta sur Chicago. Une petite leçon ne ferait pas de mal au blanc-bec. Les autres membres du Conseil ne trouvaient rien à redire. Quand ils découvriraient que la petite leçon consistait à éliminer les membres de la famille de Podesta, ils verraient peut-être les choses d’un autre œil, mais il serait trop tard. Et Dino Sarti aurait ajouté à son sanglant palmarès un autre fait d’armes.

Du point de vue de Jay, cependant, la seule question était de ne

pas se trouver en porte-à-faux avec New York.

— Ils sont prêts à te le confirmer, ajouta le vieux caïd.

Et de ne pas froisser Sarti en mettant en doute sa parole.

Quelques secondes supplémentaires s'écoulèrent, puis Jay trancha :

— C'est inutile, monsieur. J'agirai comme vous le souhaitez.

Dino Sarti conclut avec un petit rire joyeux :

— Je m'en vais dormir tranquille, dans ce cas !

Jay avait raccroché depuis deux minutes mais pas redémarré ; il contemplait le paysage de la pointe de Stanley Park en pesant encore le pour et le contre, quand son portable sonna de nouveau. C'était Ross Millar. La Grande Pute était à portée de fusil, s'écria-t-il, exalté. Coincé sur le chantier du village olympique, avec une meute aux trousses.

— J'arrive, se contenta de répondre Jay.

Il raccrocha et repartit. Il aurait volontiers ajouté cet idiot de Ross Millar à son tableau de chasse du jour, mais personne ne songeait à s'en débarrasser. Pas assez important, avait tendance à penser Jay ; à moins que Belcarra Public Works, à la tête de laquelle on l'avait placé, ait au contraire trop d'importance pour qu'on la décapite de façon inconsidérée...

À bien y réfléchir, tout en roulant vers le centre, Jay ne trouvait pas que l'un excluait l'autre. Les personnes passaient, se succédaient, s'éliminaient... Même les pontes. Tandis que les pompes à fric duraient, s'entretenaient, et les enterrerait tous.

La Pontiac rebondit dans une ornière pleine d'eau boueuse. Dans la lumière du projecteur qui balayait le terrain, les éclaboussures sales qui constellèrent les glaces leur donnaient l'impression d'être enfermées dans un cercueil ; déjà...

— Attention ! cria Bolan en redressant la voiture au ras d'un bulldozer. Baissez-vous !

Une rafale, moins imprécise que la première, crépita sur la lame de l'engin, ratant de peu la Pontiac. Pour ne pas rester exposé à découvert, le Guerrier obliqua vers des bâtiments de quatre à cinq étages disposés en quadrilatère. Des allées menaient à la rive du fleuve. Il s'engagea dans la première et freina juste à temps pour ne pas s'enliser dans un champ de boue. Il fit marche arrière et en prit une autre, en meilleur état, qui filait vers le pont, à l'autre bout du chantier. C'était l'accès principal au chantier.

Il percevait les tremblements de peur de Candice, recroquevillée à sa droite. Elle n'aurait pas dû être là, assurément, c'était contraire à ses principes, d'entraîner des civils innocents dans son sillage. Trop dangereux. Il se sentait responsable. Cependant, si elle n'avait pas été là, Martin, l'ancien soldat, lui aurait collé une balle dans la nuque...

Elle avait peur, mais ne perdait pas les pédales. Elle aperçut en même temps que lui les phares qui tournaient dans leur direction.

— Ils sont déjà là ! dit-elle.

Eux n'étaient qu'à mi-chemin du Cambie Bridge. Le piège se refermait.

Deux véhicules côte à côte, pleins phares, venaient à leur rencontre. Un taxi et un pick-up. Les troupes que Bolan avait suivies chez Ross Millar à Eagle Harbour, sans doute. À travers le rideau de boue liquide qui maculait la lunette arrière, il distingua deux autres véhicules qui empruntaient le même chemin que la Pontiac, depuis le parking.

Ils étaient pris dans la nasse, et la dépanneuse continuait de fouiller l'obscurité pour les épingler dans le faisceau de son projecteur.

Les détonations avaient cessé. Les premiers tirs étaient éternués, à l'aveuglette. À présent, ils devaient s'attendre à une chasse à l'homme méthodique. Sur un terrain semé d'embûches, d'une demi-douzaine d'hectares à peine, bordé par le fleuve d'un côté, l'antique voie ferrée historique du centre-ville de l'autre. Et dont les deux issues principales étaient contrôlées par l'adversaire.

L'Exécuteur dirigea la Pontiac entre deux bâtiments, hors d'atteinte du projecteur et des tireurs. C'était un enclos prévu pour être pimpant, paysagé, écologique, un futur paradis pour athlètes. Sauf que les allées n'étaient pas terminées, les arbres pas encore plantés, les terrasses et les toits végétaux encore dans les cartons...

Un grand panneau surplombant un patio encore en friche annonçait que Belcarra Public Works participait à la réalisation des travaux. L'Exécuteur y vit un signe. Ils étaient en territoire ennemi, à la merci de leurs poursuivants. C'est du moins ce que devaient croire ceux-ci. Ils allaient bientôt déchanter !

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Candice dans un souffle. On attend qu'ils viennent nous tirer comme des lapins ?

— Non, tout le contraire, assura-t-il tranquillement. C'est nous qui allons les chasser...

Bolan avait entraîné Candice vers un des bâtiments, laissant la Pontiac à découvert au milieu du futur jardin. Ils parvinrent sans

difficulté à s'introduire dans une grande salle au rez-de-chaussée : il manquait les huisseries...

Difficile de deviner la destination de cet espace, il y avait dans les coins toutes sortes de matériaux qui attendaient de servir. À une extrémité, on apercevait le parc réalisé en bordure du False Creek. À l'autre, la vue était dégagée sur les condos voisins et une place en étoile située au centre des résidences, entourée de bassins et de fontaines, le tout joliment dessiné, mais encore en gestation. Et plutôt sinistre sous la pluie.

L'Exécuteur choisit ce côté-là, où l'ouverture pour une large baie vitrée béait sur l'allée principale. Sur la droite, en direction du Cambie Bridge, on n'entendait plus de bruit de moteur. Vers la gauche, en revanche, une puissante voiture avançait au pas. Bolan, accroupi dans l'obscurité, ouvrit le sac à dos qui contenait son trousseau de survie. Le Beretta 93-R avec un chargeur plein, et deux autres à portée de main, dans une poche de poitrine de la combinaison noire qu'il portait sous son trois quarts. Et puis le massif et terrifiant AutoMag calibre .44 Big Thunder, dont la puissance destructrice n'était jamais superflue quand l'ennemi s'avance en convoi...

Candice Nygel avait imité Bolan. Accroupie dans l'angle de la pièce, contre des jardinières en pierre vides, elle guettait les bruits tout en observant le Guerrier. Elle fixait les armes, il la vit se crispier, hésiter, puis elle montra le Colt à canon court qui complétait l'armement disponible, du moins en armes de poing. C'était le .32 Cobra récupéré en début d'après-midi à Grouse Mountain dans les mains d'un dénommé Louis. Il le lui tendit et elle s'en saisit, fit basculer d'une pichenette le barillet. Il était plein. Six balles de 8 mm. Elle le referma et le déclic résonna entre les murs nus.

Par la large ouverture béante, en même temps que l'odeur du fleuve et une rafale de pluie glaciale, leur parvint une voix étouffée :

— Ils sont passés où, bon Dieu ?

Un chuchotement répondit, si proche qu'ils se figèrent.

— La bagnole... là...

Bolan et Candice échangèrent un regard. L'inventaire de leurs forces était vite fait. Il était temps de passer à l'action, pour semer le doute dans les rangs ennemis.

Le doute et surtout la mort.

CHAPITRE XV

Dan fit la grimace en sentant souffrir les amortisseurs de la Bentley Continental. Il s'était mis à pleuvoir et il n'y voyait rien. La masse sombre d'un bull surgit devant lui et il donna un brusque coup de volant qui envoya la grosse berline dans une autre ornière. Du coin de l'œil, il apercevait les traces de boue laissées sur le tapis de sol par Rico, à moins que ce ne soit son pote Frankie. Les hommes de Chuck Dawley descendus de la dépanneuse de Mat lui avaient fait signe, quand il s'était pointé sur le parking, puis avancé sur le chantier, pour aller à la rencontre du patron. Il les avait embarqués à contrecœur, comme on se force à prendre des auto-stoppeurs, pour aussitôt le regretter, à cause des mauvaises odeurs, de leurs chaussures crottées, de leurs doigts sales sur le tableau de bord...

Dan allait si lentement que les deux porte-flingues s'étaient impatientés. La Pontiac avait traversé à toute allure une zone dégagée, Rico avait rôlé, pour un peu il aurait fracassé le pare-brise pour braquer son Skorpion sur les fuyards. La Pontiac disparue, il s'était emporté contre Dan.

— Tu vas la jouer chauffeur de maître longtemps ? Accélère ! On va finir par les paumer !

Sur quoi Dan avait chatouillé l'accélérateur. La Bentley avait bondi. Une bête de race. Rico avait rebondi, le crâne cognant le pavillon. Dan avait stoppé, tiré posément de sa ceinture le Glock 19 Compact. Montré les condos entre lesquels la Pontiac s'était éclipsée.

— Le reste du chemin à pied, les mecs... Je vous couvre...

Il était quand même deux fois comme eux, en poids, en âge et en expérience. Et garde du corps du boss, non ? Frankie avait mis les pouces, ouvert le premier la portière. Couru sous l'averse, l'Uzi au bout de son bras. Vingt ans, le front bas, la détente facile... Où est-ce que Chuck allait dénicher ces blancs-becs ? Rico avait suivi, non sans jeter à Dan un regard haineux.

Ils avaient tous les deux disparu, à présent, dans l'allée perpendiculaire à la place cernée de fontaines à sec. Dan regretta encore une fois d'être sorti du ciné avant la fin du film, d'avoir

obtempéré aux ordres du boss, d'avoir aventuré la Bentley dans ce cloaque... Il stoppa, les phares éclairant les bancs de pierre et les tritons. Il n'y avait personne en vue.

Il descendit, resserrant son manteau sur sa taille. Une bourrasque de neige fondue le gifla. Il grommela. Le pick-up où le boss avait pris place avec Chuck Dawley fit un appel de phares, au loin. Il avançait prudemment, parallèlement à une Honda Accord noir et rose. Dan se retourna au moment où un gros Toyota Highlander le dépassait. Une vague d'eau croupie jaillit sous ses roues, un mini raz-de-marée boueux qui éclaboussa Dan jusqu'aux genoux. Il jura, sale et trempé, et comme il avait reconnu Jay au volant du Highlander, il eut le réflexe de braquer sur lui le Glock Compact.

Il y eut alors, du côté des résidences, une détonation un cri, puis deux autres coups de feu très rapprochés, et les phares de la Bentley explosèrent. Dan pointa l'automatique devant lui, balaya la place. Il crut voir bouger une ombre, pressa la détente. Un triton fut proprement sectionné, la balle sifflant en emportant un morceau de pierre. Dan écarquilla les yeux. Le projectile de 9 mm le frappa au milieu du front, là où ses rides se creusaient d'incompréhension et de colère mal contenue. L'impact le projeta en arrière, il patina dans une flaque et tomba à la renverse. Escorté dans l'au-delà des chauffeurs de maître gardes du corps par un triton qui crachait des ogives mortelles.

En faisant une brusque marche arrière, le Highlander l'ensevelit sous une cataracte de gadoue...

Dans la main du Guerrier, le Beretta avait tonné quatre fois, et touché à tous les coups la cible, même si le porte-flingue à l'Uzi n'était pas aussi mort que le chauffeur de la Bentley. Bolan l'entendait qui soufflait et geignait, derrière un muret. Le type n'était que blessé, probablement à une cuisse, à en juger par la culbute qu'il avait faite. Quant à son pote, armé lui aussi d'un pistolet-mitrailleur, il était plus malin et rapide. Bolan n'avait entrevu qu'une ombre, sur le bord opposé de la cour intérieure où la Pontiac était immobilisée. L'homme était maintenant sur leurs arrières, une menace très contrariante.

Candice l'avait bien compris et sans se concerter avec Bolan, elle avait longé le mur de la grande salle, courbée en avant et silencieuse. Elle avait du cran et du savoir-faire, pour une conservatrice de musée... À moins que le stage commando soit devenu obligatoire pour veiller sur les trésors artistiques ! C'était sans doute très indiqué dans certains pays...

Le blessé se déplaçait lentement et appelait son pote. De plus en plus fort et sur un ton de plus en plus suppliant. Sans se rendre

compte que dans l'usine à courants d'air qu'était le complexe olympique, les bruits et les voix portaient loin.

— Rico !... Où tu es, bon Dieu ! Je saigne putain ! Je me vide !...

Les nerfs étaient près de craquer, mais Rico se gardait bien de répondre.

Observant le Highlander qui s'était approché puis avait fait marche arrière, et contournait à présent les constructions, Bolan tâchait de ne pas perdre de vue les deux autres véhicules, tout en se demandant où était passée la jeune femme. Il ne l'apercevait plus à l'autre bout de la salle.

— Rico, salopard ! râla le blessé. Viens m'aider, je suis salement touché...

Rasant le mur, Bolan reflua vers le fond de la pièce. Il ne pouvait pas rester posté ainsi alors que Candice s'était peut-être imprudemment exposée. Il était à mi-chemin du côté mer quand une rafale de P.-M. claqua quelque part devant lui, confirmant ses pires craintes.

Aussitôt, il sprinta, dents serrées, la rage au ventre.

Jay avait battu en retraite juste à temps pour ne pas subir le sort de Dan. Il conduisit le Highlander jusqu'en bordure du False Creek. Un parc s'étirait le long du bras de mer, délimité par un talus qui surplombait la berge. Jay stoppa le Toyota au bas de ce talus, sur une piste cyclable. À bonne distance du condo où le couple s'était réfugié, mais il avait résolu d'être prudent. Il progressa à pied, indifférent à la neige fondue qui lui cinglait les joues, au vent qui s'engouffrait sous son veston. Dans la main gauche, il tenait le Smith & Wesson .38 Spécial avec lequel il avait abattu Greg « Husker » Hamilton quelques heures auparavant. Et dans la poche de son manteau ouvert, il avait en réserve un autre S&W, un pistolet automatique calibre .40 en alliage léger.

Sa frêle silhouette qui semblait claudicante dans les tourbillons de vent et de neige se faufila entre les immeubles du condominium. L'écho d'une plainte flotta jusqu'à lui. L'endroit était sinistre, même pour quelqu'un qui avait passé plus de dix ans dans un des pires pénitenciers américains, à Marion, Illinois. De toute façon, Jay détestait le sport, les sportifs et tout le cirque olympique lui donnait la nausée.

Il pénétra sans bruit dans une pièce vide aux murs couverts de boiseries, qu'il imagina destinée à accueillir une bibliothèque, en sortit par une autre issue, dans un patio vitré. Par exception, les vitres étaient posées. L'homme au Skorpion qui se tenait derrière l'une d'elles

et lui tournait le dos ne s'en aperçut pas immédiatement, et cela lui coûta la vie...

Bolan jeta un coup d'œil dans le patio et aperçut Candice, à plat ventre derrière un gros bac de bois d'où émergeait, chétif et incongru, un palmier solitaire. La rafale du Skorpion lui avait haché les feuilles, et arraché des éclats de bois à son pied.

La jeune femme adressa un signe de tête à l'Exécuteur. Elle était indemne ; pâle, mais elle tenait le Cobra d'une main ferme. Bolan lui fit signe de ne pas bouger. Il perçut le mouvement à l'autre extrémité du patio, discerna dans la baie vitrée le reflet d'une silhouette. Le porte-flingue s'avança d'un pas, le Skorpion braqué devant lui. Vif et silencieux, il traversa le passage, et se campa pour faire feu. Il allait arroser le palmier, qui n'en avait plus besoin, et risquait de toucher Candice. Bolan cette fois voyait nettement son reflet dans la vitre. D'une détente, il plongea à terre, roulant sur lui-même. Bras droit tendu, la main gauche soutenant le poignet droit, il fit feu deux fois. En tâchant de résister à l'élan qui le déportait et déviait la trajectoire.

Le porte-flingue qui n'avait pas répondu aux appels à l'aide de son pote mais s'appelait quand même Rico écarta les bras et pivota sur les talons, emporté dans un début de pas de danse échevelé par les deux impacts. Un quart de tour lui suffit, il se cogna à son double, dans la baie vitrée. Lui trouva mauvaise mine, avec son trou à hauteur du sternum, et un autre au côté gauche. Et du sang qui affluait et se répandait...

Rico s'écroula contre la baie, glissant lentement. Comme son doigt s'était crispé sur la détente, et que le sélecteur était calé sur la position « rafale », il tira sa révérence sous forme de dernière salve, expédiant tous azimuts, mais surtout au plafond, une grêle de balles. Le retard du chantier olympique n'allait pas se résorber avec de pareils ouvriers !

Dans un vacarme assourdissant et sous une pluie de plâtre, Bolan acheva son roulé-boulé à l'abri du bac, à l'ombre du palmier en charpie. Il vit bouger quelque chose, derrière la baie au pied de laquelle le *pistolero* s'était écroulé. Une silhouette pâle et maigrichonne, qui disparut en un clin d'œil.

Contre lui, Candice respirait vite.

— J'ai eu peur... murmura-t-elle.

Elle s'efforça quand même de sourire. Comme il la rassurait d'une pression de la main sur la sienne, elle y réussit.

— Venez, dit-il en montrant l'extrémité du patio. Et restez avec moi...

À l'entrée du parking de Science World Station, le sergent Charlie Connors essayait de se frayer un chemin au milieu des voitures noir et rose. Mais il avait beau écraser le klaxon du Ford Explorer et tempêter derrière son volant, le barrage des taxis VanCab était efficace. Les chauffeurs derrière leurs vitres relevées faisaient semblant de rien.

Tout à sa colère, le sergent tenta de forcer le passage, emboutit un pare-chocs. En un clin d'œil, une grappe d'hommes, jaillissant de leurs sièges, convergea vers l'Explorer et l'entoura en lui intimant de faire marche arrière. Visages fermés et gestes menaçants, les employés de VanCab avaient de quoi impressionner, surtout au comptoir d'un pub. Mais quand le sergent Connors bondit hors de son véhicule d'emprunt et brandit le Sieg dans une main, sa matraque télescopique dans l'autre, le groupe reflua. Ils avaient trouvé à qui parler, et le contemplaient avec surprise.

— Merde ! Un flic ! grogna l'un d'eux.

Charlie Connors s'avisa alors qu'ils ne s'attendaient pas à avoir affaire à un gendarme de la GRC.

— Libérez-moi le passage immédiatement ! ordonna-t-il. Et passez-moi une radio, j'ai un message à transmettre !

Il aperçut sur Quebec Street d'autres taxis qui interdisaient aux curieux d'accéder au parking. À l'abri du remblai du chemin de fer touristique, le chantier du village olympique était un champ clos hors de vue, propice à une chasse à l'homme. Même avec son uniforme de la Gendarmerie royale, le sergent ne se sentait pas très rassuré, au moment de monter dans un minibus pour utiliser la radio de bord.

Le Sieg braqué, l'œil aux aguets, il mit trois longues minutes à joindre le dispatcher du central de la GRC.

— Sergent Connors, où est-ce que vous êtes, bon Dieu ? Qu'est-ce qui se passe en ville, ce soir ?

Il tira la portière sans la fermer, parla bas et vite :

— Sur le parking de Science World Station. Les taxis de VanCab empêchent l'accès, il faut les déloger très vite. Et envoyer des renforts, le maximum de monde. Il va y avoir du grabuge, c'est sûr !

— VanCab ? Qu'est-ce qui leur prend ?

— Faut demander à Lou Segonda !

— Mais... après qui ils cavalaient ?

— Un couple... l'homme...

— Ah oui, le gendarme Lanski nous a donné des signalements, l'interrompt le dispatcher. Des braqueurs ? Bonnie et Clyde ?

— C'est ça, envoyez la cavalerie !

Charlie Connors descendit du minibus, le Sieg et la matraque bien

en évidence. L'aérosol au poivre qui complétait son armement lui semblait modérément convaincant, en la circonstance... Il pointa la matraque au creux de l'estomac d'un des chauffeurs.

— Dégage ta bagnole, à présent, je veux passer. Et les autres, vous feriez bien de vider les lieux. Mes collègues sont prévenus.

Le taxi visé fit mine de rester de marbre, les poings dans les poches de son anorak, le regard farouche sous son bonnet de laine. Charlie Connors sentit grimper la tension, dans le cercle qui l'entourait. Il fit un bond en avant, saisit le chauffeur au collet et lui braqua le canon du 9 mm Parabellum sur la tempe.

— C'est un ordre !

Il s'écoula une minute supplémentaire, le temps d'une manœuvre effectuée dans un silence de plomb. Adossé à l'Explorer, Charlie Connors tenait le groupe à distance, le doigt sur la détente. On entendit des détonations, au loin, dans le chantier. Certains taxis grimacèrent, mal à l'aise, se rendant peut-être compte que les choses allaient trop loin ; mais pas tous.

Le sergent s'assit au volant du Ford, démarra et s'engouffra dans la brèche, frôlant les chauffeurs avec un éclat de rire féroce. Il dévala la pente menant au chantier, glace baissée, le visage fouetté par les flocons. Loin derrière lui, du côté de Main Street, des sirènes de police retentirent. Les collègues rappliquaient, mais il n'avait nullement l'intention de les attendre. La cavalerie, c'était lui !

CHAPITRE XVI

La brutale dépression venue du Pacifique, à moins qu'elle ne descende en droite ligne d'Alaska, rendait le décor du futur village olympique cauchemardesque.

Les bourrasques de pluie s'engouffraient dans les ouvertures, le vent miaulait dans les locaux inachevés où, de temps à autre, une porte claquait, une vitre tremblait, signe qu'on les avait posées. Le froid s'accroissant, la pluie se transformait en neige, la visibilité baissait, l'obscurité se peuplait de fantômes mouillés. Le secteur où l'Exécuteur devait affronter la meute lancée à ses trousses était vraiment un champ de mines, semé de chausse-trapes.

Les deux porte-flingues qui s'avançaient vers lui sans le voir commençaient à s'en douter, mais ne l'avaient pas encore bien compris.

Le plus grand, pas assez chaudement vêtu, avait du mal à contenir ses étternuements, et son manque de discrétion irritait de plus en plus son compagnon. Il regrettait la chaleur et le confort de la Honda Accord.

Ils avaient marché, courbés en avant, jusqu'au talus bordant le False Creek, et ils étaient censés contrôler l'arrière du condo, côté Cambie Bridge. Ils faisaient une première erreur en restant si proches l'un de l'autre. C'était le réflexe grégaire de se tenir chaud et de se rassurer...

Bolan croisa le regard interrogateur de Candice. D'un mouvement de tête et d'un geste du doigt, il lui fit signe de rester à couvert et de ne faire aucun bruit. Il valait mieux éviter de voir les autres rappliquer dans leurs parages. D'autant que le Guerrier avait aperçu deux des occupants du pick-up Toyota extraire de la cabine arrière ce qui ressemblait à de l'armement lourd. Fusil d'assaut et lance-grenades. Le grand Black qui les portait avait l'air capable de s'en servir. Un troisième homme était resté dans le pick-up. Il ne faisait pas mine d'en sortir. Le Black lui avait jeté un regard furibard, puis avait réparti ses troupes en quelques gestes : lui au centre, les deux conducteurs du Toyota et de la Honda sur son aile droite, et sur sa gauche, les deux

porte-flingues qui s'approchaient sans savoir qu'ils allaient décrocher le jackpot... pour leur malheur !

L'Exécuteur se déplaça sans bruit sur les dalles en faux marbre d'une pièce dont l'avancée sur le jardin évoquait un salon de musique plutôt qu'une salle de musculation, mais rien alentour ne permettait de trancher la question de sa destination. La destination du Guerrier, en revanche, était claire, et il lui suffit d'un autre signe pour en informer Candice. Répondre à l'encerclement par un contournement... Il sauta donc à l'extérieur par l'ouverture d'une fenêtre pas encore posée, et une brève course silencieuse l'amena à revers des deux hommes. Il découvrit au passage un 4x4 Toyota qui stationnait en bordure du talus. Il était vide.

Sur les dalles en pierre de la terrasse, des flaques stagnaient. La neige tombait drue, à présent. Épaisse et collante. L'enrhumé étouffa un éternuement, penché en avant, sa main gantée pinçant son nez. Son automatique pendait au bout de son bras. L'ombre qui bondit sur lui ne lui laissa aucune chance de s'en servir. Il n'eut même pas le temps de se redresser. La gorge ouverte, il émit un gargouillis et chuta lourdement en avant aspergeant de sang la mince pellicule de neige qui s'accrochait au sol.

Son comparse, sans même se retourner, fit un signe énervé qui l'enjoignait de faire moins de bruit. Il était dans l'encadrement de la porte, un mini-Uzi dans la saignée du coude, prêt à rafaler la pièce. Il resta un instant immobile, sur la pointe des pieds, à renifler, le cou tendu. Il n'avait pas pris froid, lui, il humait une présence proche. Un flair de chien de chasse. Il fit un pas de plus, entrant dans la pièce, narines froncées. Et alors que le Guerrier allait fondre sur lui, il vit la silhouette de Candice se dresser tout d'un coup en face de lui. Le Colt Cobra visait sa tête. Le coup partit. Une détonation amortie, quasiment suave... La balle de 8 mm l'atteignit en plein visage, pénétra par le nez et fit exploser le cerveau concentré sur le parfum qu'il avait détecté.

Parfum de femme, assurément. Mais balle mortelle assurément aussi. Le délicat s'effondra, la mine chiffonnée, et la rafale resta dans le mini-Uzi.

Les yeux agrandis, Candice Nygel eut l'air un instant de se demander si c'était elle qui tuait ainsi, sans sourciller. Puis elle se rua dehors, enjambant le cadavre pour rejoindre Bolan. Elle s'excusa d'une mimique. Murmura :

— Désolé pour le bruit... Vous croyez qu'ils ont entendu ?

Il haussa les épaules.

— Vous ne l'avez pas raté...

Tendant l'oreille, ils perçurent des bruits étouffés de moteurs et de sirènes.

Candice tomba en arrêt devant l'autre porte-flingue. D'ultimes giclées de sang puisaient de sa gorge ouverte d'une oreille à l'autre. Les traits de la jeune femme se brouillèrent, elle ferma les yeux et respira fort. Bolan fit prestement disparaître son poignard. La jeune femme avait du cran mais c'était beaucoup d'épreuves à encaisser en un temps record...

— Venez, Candice ! On ne peut pas rester là...

Comme elle tardait à bouger, il lui saisit le poignet et l'entraîna. Ils n'avaient pas atteint l'extrémité de la terrasse que les balles sifflèrent autour d'eux. Le Toyota Highlander que Bolan avait repéré offrait un abri inespéré, à quelques foulées. Ils coururent sous la mitraille, plongèrent derrière le 4x4. Des balles crépitèrent sur la carrosserie. Le temps de distinguer quelque chose, Bolan vida le chargeur du Beretta. Il y eut un cri étouffé, un bruit de chute, puis un chapelet de jurons. Et le silence.

Mais le répit serait de courte durée, l'Exécuteur n'en doutait pas. L'ennemi avait pour lui le nombre, et l'armement. Il préparait l'hallali.

Aveuglé par la neige mais porté par une exaltation qui le rendait téméraire au-delà du raisonnable, le sergent Charlie Connors déboula en pleine bataille au volant du Ford Explorer. Il avait en chemin intimé au conducteur de la dépanneuse de faire demi-tour et d'éteindre son projecteur qui continuait à fouiller l'obscurité. Comme le type n'obtempérait pas assez vite, une balle de 9 mm Parabellum avait pulvérisé le projecteur.

En pilant à côté de la Bentley Continental vide, Charlie Connors ne savait pas ce qu'il allait faire au juste. Intervenir, certes, mais comment ? Puis, en sortant du SUV, il marcha sur quelque chose de dur, donna un coup de pied dans la gadoue et fut aussitôt édifié. La lampe torche accrochée à son ceinturon révéla un cadavre. Avec un trou rond bien net au milieu du front, où des cristaux de neige fondaient. Une rafale sur sa gauche ramena le sergent Connors à la réalité. Il distingua deux hommes qui traversaient un espace vide, dans la direction des coups de feu. Ils étaient armés, et plutôt lourdement. Il les somma de s'arrêter :

— Police ! Stop !

La réponse siffla tout près de son oreille. Accroupi, il battit en retraite, fit un détour pour s'approcher des bâtiments. Les mâchoires serrées, il frissonna. La neige n'y était pour rien. Il n'était plus temps de faire des sommations et d'espérer dissuader les tueurs avec des

bonnes paroles ou des menaces verbales. Il était temps de faire respecter la loi. Il s'élança vers la place aux tritons. Il ne riait plus du tout.

Le premier porte-flingue à se trouver sur son chemin le fit trébucher et il faillit s'étaler. L'homme était blessé à la cuisse, perdait beaucoup de sang et accroché à un banc en pierre, il réclamait des soins. Il avait aussi une Uzi dont il essaya de menacer Connors.

— Appelez-moi une ambulance ! Je veux aller à l'hosto ! hoqueta-t-il.

Connors le désarma, hésita puis lança :

— Un peu de patience, on va s'occuper de vous !

L'autre l'injuria, s'accrocha à son pantalon d'uniforme.

Le sergent se libéra d'un coup de pied et repartit vers le lieu de la fusillade. Un silence lourd de mortelles promesses s'était fait sur le chantier. Que rompit un claquement sec, suivi d'une explosion assourdissante. Grenade ! traduisit le sergent, en se mettant à courir. Alors qu'il atteignait le coin du condo, des flammes de trois mètres jaillirent d'un Toyota Highlander garé en bordure du fleuve.

Charlie Connors tira au jugé sur le type qui braquait sur le 4x4 un M16 équipé d'un lance-grenades. Avec pour seul résultat que le grand Black se retourna et le visa. Connors plongea dans la boue en même temps que l'autre tirait. Le même claquement, même pas une détonation, se produisit. Puis l'explosion le rendit sourd et aveugle et il ne songea qu'à recroqueviller sur le sol trempé son mètre quatre-vingt-quinze et à protéger son visage de ses bras repliés. Et il pensa : « C'est la fin du monde ! »

Aplati sur le sol au bas du talus, l'Exécuteur avait fait rempart de son corps pour protéger Candice au moment où la grenade explosait, déclenchant l'incendie qui les aveuglait et avait failli les rôtir tous les deux.

Le vent rabattit sur eux une odeur de caoutchouc et de plastique brûlés atroce, en même temps que des débris incandescents. Sur fond de neige tourbillonnante, l'impression d'irréalité était étrange, une ouate enveloppait tout. Là-bas, sur la terrasse, le colosse au M16 se retournait. Le M203 qui équipait son fusil d'assaut cracha une autre grenade. Un géant, noir également, mais en uniforme de la police montée canadienne, avec une toque en fourrure à rabats lui couvrant les oreilles, plongea à terre. La nouvelle explosion fit tressauter Candice, elle se mit à hurler, du moins Bolan la vit ouvrir grand la bouche, mais n'entendit aucun son. La déflagration les avait rendus sourds. Ce n'était que passager, dans un espace ouvert, mais Candice

ne le savait pas et perdait les pédales. Elle se débattit pour se relever, lui échappa, se mit à courir. Elle offrait une cible parfaite, mais tout à coup elle trébucha, s'étala de tout son long dans une ornière. Cette fois, Bolan entendit son cri. Il s'ébroua, contourna le Highlander et courut en zigzags vers la forme étendue. Un autre cri, terrifiant, s'éleva devant eux. Le temps de plonger de nouveau à terre, de rouler jusqu'à Candice et de lui intimer de se calmer, Bolan resta saisi par la scène.

Le sergent Charlie Connors s'était relevé et il brûlait ! Son uniforme était en flammes, il battit des bras pour les éteindre. N'y réussit qu'à moitié. Le sang dégoulinait de plusieurs blessures, il avait une plaie profonde à l'abdomen, le tissu de ses vêtements collait à sa peau. Et soudain, il se mit à sprinter en hurlant comme un possédé. Droit sur le costaud au lance-grenades. Au bout de son bras tendu, couvert de flammèches qui dansaient, le Sieg crachait des projectiles, comme des frelons furieux. Du 9 mm Parabellum. C'était si stupéfiant que Chuck Dawley resta cloué sur place, le M16 pointé. Le temps d'être criblé d'impacts... Charlie Connors vidait son chargeur en courant et il faisait un carton. Il ne s'arrêta que lorsque la culasse de l'automatique claqua à vide. Alors, il s'effondra sur sa victime et trouva encore la force de le frapper à coups de poing. Chuck Dawley était déjà mort. Charlie Connors ne valait guère mieux. Il eut un hoquet, cracha un flot de sang et retomba.

Les flocons serrés auraient vite fait de recouvrir les deux corps sous un même linceul glacial...

Allongée dans l'ornière, transie, Candice se mit à sangloter.

Jay avait fait le tour du condominium sans trouver trace du couple entrevu dans le patio. Il revenait vers la place aux tritons en rasant les façades quand il se heurta à un jeune type livide qui s'éloignait à reculons du lieu de la fusillade.

— Qui tu es, toi ?

— Stew, je conduis le pick-up de Chuck. M. Dawley...

Le .38 Spécial fit s'immobiliser le garçon.

— Où est-ce que tu vas ?

— Chuck, murmura l'autre. Il est...

— La Grande Pute l'a eu, hein ? grinça la voix de Jay. Bien la peine d'avoir un lance-grenades !

— Non, c'est l'autre géant, le flic... Bon Dieu, j'y crois pas...

Il avait les yeux agrandis d'horreur en revoyant la scène.

— Tu vas où ? insista l'homme de Miami.

Stew eut vers la ville un geste vague.

— C'est ça, adieu, fit Jay, et il tira deux fois, à bout portant.

Il enjamba le corps sans vie et avisa le Ford Explorer arrêté près de la Bentley. Il y monta. Les clés étaient au contact. Du côté du parking, des gyrophares de voitures de police trouaient l'obscurité. La cavalerie arrivait à la rescousse. Mais les taxis noir et rose de VanCab lui donnaient du fil à retordre. Du côté du False Creek, le Toyota Highlander achevait de se consumer. Jay démarra.

Il distingua deux corps allongés, et ne fit pas de crochet pour les éviter. Le Ford avala sans broncher les petits cahots, quand il roula dessus. Puis Jay entendit un bruit de moteur tout proche, et alluma les phares. Deux autres cadavres gisaient en bordure de la terrasse, Chuck et le flic, soudés dans une étreinte qui lui tira une grimace dégoûtée. Du côté opposé, sur le bas-côté de l'allée principale, le pick-up Toyota patinait en essayant de faire demi-tour. Ross Millar au volant. Fébrile, assez maladroit pour s'embourber ! Le visage crispé et le teint pâlichon...

Une bouffée de colère saisit tout à coup Jay. Il braqua en direction du pick-up, accéléra et dérapa, en voulant lui couper la route. Comme un minable, Ross Millar tentait de s'esquiver, après avoir observé les choses de loin. Jay, dans sa précipitation à l'en empêcher, ne vit pas l'ornière profonde. L'avant droit du Ford y plongea, le moteur rugit et cala. En pestant, il descendit et courut vers le pick-up.

Ross Millar, quand il l'aperçut, accéléra, les roues du Toyota projetant alentour des paquets de boue qui maculèrent de la tête aux pieds l'homme de Miami. Simultanément, une voiture en provenance du Cambie Bridge déboucha en trombe dans l'allée, illuminant pleins phares la scène de neige et de sang : le pick-up cherchant à fuir, Jay s'agrippant à la portière, et les corps disséminés partout. Une Chrysler Sebring cabriolet rouge cerise qui freina brutalement et se mit en travers, barrant la route au pick-up.

En reconnaissant Joan, Ross Millar s'affola. Il voulut passer quand même, percuta l'aile de la Sebring, partit en marche arrière et cala. Jay disparut de la vitre passager, éjecté sur le bas-côté, mais Joan n'était pas moins dangereuse, et elle se pendit à la portière, frappa à la glace du conducteur. Elle éructait des insultes à l'adresse de son mari. Le pick-up repartit, fit demi-tour Elle lâcha prise et trébucha.

Candice avait reconnu sa mère. Elle se releva vivement et courut dans sa direction, le Colt Cobra à la main, mais criant « Maman ! ». Pris de court, Bolan s'élança derrière elle.

— Attention ! cria-t-il.

Ross Millar avait aperçu la jeune femme et fonçait dans sa

direction.

Deux détonations se succédèrent. La première, crevant la chape neigeuse qui pesait sur le décor sinistre, était due au gros AutoMag .44 du Guerrier. Elle roula comme le tonnerre et stoppa net la course du pick-up. Le pare-brise explosa, et la poitrine de Ross Millar se dilata aux dimensions de la cabine... Il retomba comme une masse sur le volant.

La deuxième détonation, bien plus discrète, était celle du .38 Spécial de Jay. Il s'était relevé tant bien que mal du fossé et boitait, mais son bras gauche tendu ne tremblait pas. Il pressa la détente et Joan Millar, encore sonnée par sa chute, s'écroula dans la boue du chemin.

L'Exécuteur sprinta derrière Candice, hurla une nouvelle fois pour la mettre en garde.

— À terre !

Peine perdue. Tirant devant elle à l'aveuglette les dernières cartouches du Colt, elle fonçait vers l'homme qui avait abattu sa mère. Et fit mouche, car celui-ci bascula dans le fossé. Mais à l'instant où Bolan rejoignait Candice et allait la plaquer au sol, le .38 reparut et il riposta. La jeune femme tournoya sur elle-même et lâcha le Cobra en criant de douleur.

Ils roulèrent dans les flaques. Bolan entendit un chien qui claquait à vide, des sirènes de police qui se rapprochaient. Il essuya la neige qui l'aveuglait et vit une silhouette claudicante qui s'éloignait vers le talus. Le tueur blessé prenait le large à pied.

— Je vais le tuer ! dit Candice en serrant les dents.

— Ne bougez plus, bon sang !

— Mon bras...

— C'est l'épaule. Tenez-vous tranquille, je vous dis !

— Ça fait mal !

— C'est vrai, mais ç'aurait pu être pire...

— Ma mère... elle est morte ?

Bolan posa les yeux sur le corps de Joan Millar. Elle ne bougeait pas. Il ne répondit pas.

— Je la déteste, lâcha Candice avant de se mettre à sangloter. Je les hais tous !

Il la souleva, la porta jusqu'au Ford Explorer, l'installa tant bien que mal sur la banquette arrière. Elle gémit et il la rassura.

— Vous vous en remettrez, on va vous transporter à l'hôpital...

Il n'entendit pas sa réponse. Il courait vers le parc en bordure du

village olympique, le long du False Creek.

*
* *

Aux abords du condo en voie d'achèvement, il apercevait à travers les branches nues des arbres un groupe compact de policiers et de secouristes qui s'activaient. Des deux issues du chantier, il arrivait sans cesse de nouveaux véhicules. On avait installé des projecteurs pour éclairer la scène de désolation, et on alignait les cadavres. Bolan avait surtout observé qu'une ambulance était repartie avoir s'être rangée à côté du Ford Explorer. Candice Nygel était à présent en de bonnes mains, il était sûr qu'elle s'en sortirait, et c'était infiniment soulageant. Son propre passé était trop marqué par les drames familiaux pour qu'il ne soit pas sensible aux épreuves traversées par la jeune femme. Mais l'heure qui venait de s'écouler l'avait épuisé. Elle le renvoyait à son inexorable solitude. S'attacher, c'était se perdre. Il n'y avait pas d'alternative.

Un bruit en contrebas le tira de ses réflexions fatalistes. Il y avait quelqu'un au bord de l'eau, qui marchait dans sa direction. Péniblement, en tirant la jambe et en soufflant.

Bolan avait couru sur la piste cyclable jusqu'au pont qui menait au centre et au stade olympique. Il s'était posté au sommet du talus, dans l'obscurité des troncs. Un petit bateau des False Creek ferries avait fait brièvement halte à la station de Spyglass, juste derrière lui, et repartait vers la place des Nations et Science World Station, au fond de la crique. Il était pratiquement vide, fantomatique sous la neige. En manœuvrant pour s'éloigner de la rive, il éclaira la berge, le sentier côtier.

Bolan repéra la forme mince qui se rejetait contre un tronc et s'y adossait. L'homme blond avait improvisé un bandage sous son genou gauche. La jambe de son pantalon était déchirée et tachée de sang. Un instant ébloui par le phare du ferry, l'homme de Miami détourna le visage. Il découvrit alors la silhouette noire au-dessus de lui. Son visage se crispa, il cligna des yeux. Dans sa bouche de poisson, le cure-dents qu'il mâchonnait se figea, avant de tomber de ses lèvres décolorées. Son cou de poulet était dans la ligne de mire du Beretta.

Jay leva le bras gauche, le calibre .40 S&W qu'il tenait en réserve. Il grimaça en sentant la douleur de son genou blessé le transpercer. Son appui se déroba, il flancha, plus bancal que jamais sur la pente, se retenant à l'arbre.

L'automatique fit mine de se relever mais bien trop lentement. L'Exécuteur appuya sur la détente à l'instant où le moteur diesel du

ferry grondait, libérant un flot de particules de dioxyde. La détonation se remarqua à peine. Le basculement du corps vers l'arrière et sa chute dans l'eau pas davantage. Il y eut un remous, une tache à la surface, claire puis noire, comme les rejets du ferry et l'âme du tueur.

L'Exécuteur rangea dans son sac à dos le Beretta 93-R. Il manquait une seule balle dans le chargeur neuf. Il marcha vers la station de ferries, en espérant qu'une navette ne tarderait pas à se présenter, qui l'emporterait vers le large.

*
* *

Au numéro gardé à la mémoire par le portable de l'ex-capitaine Herbert Martin, on répondit à la troisième sonnerie.

— Herbert ? demanda aussitôt une voix fébrile.

— Oui, chef...

— Alors ?

— C'est réglé, chef.

Un soupir profond.

— Elle aussi ?

La voix s'était brusquement enrouée.

— Oui, chef, répondit Bolan.

Le ferry qui circulait en sens inverse sur le False Creek approchait.

— Bien, fit la voix. Ce bruit... ?

— ... à l'aéroport, marmonna Bolan en tournant le portable vers le bateau.

— Oh, déjà... On procède comme d'habitude...

— Non, je vais à Washington...

— Notre ami Fergus veut te voir, c'est ça ?

Bolan grommela un acquiescement.

— Je comprends, reprit son interlocuteur, mais tu peux faire halte à Chicago, non ?

— O.K., demain, répondit Bolan après une hésitation.

— Je serai à Schiller Park l'après-midi.

— O.K., répéta Bolan dans le vacarme du ferry qui accostait.
18 heures ?

— Entendu, 18 heures, accepta Stanislas O'Brien.

ÉPILOGUE

L'adresse de Mme Lamarre sur Schiller Park, dans un quartier résidentiel cossu du nord-ouest de Chicago, figurait dans le carnet de l'ex-capitaine. Elle correspondait à une belle maison de deux étages entourée d'un jardin et donnant sur le parc.

Bolan, muni de jumelles et installé dans une Peugeot de location, épiait depuis deux heures les environs. Sans rien remarquer d'anormal. O'Brien ne se méfiait pas, apparemment. Il est vrai que rien n'avait encore filtré des événements de la veille. Pour un ancien patron du F.B.I., il devait être possible de se renseigner, mais si le subterfuge de Bolan avait fonctionné, pourquoi O'Brien se serait-il exposé en allant aux nouvelles ?

Un quart d'heure avant 18 heures, une femme âgée quitta la maison, Bolan entrevit dans l'encadrement de la porte d'entrée un visage sévère et hautain couronné de cheveux blancs. L'expression était inquiète. L'Exécuteur eut une impression désagréable. Quand il se présenta à la porte à l'heure exacte, il vit qu'elle n'était pas refermée. Avant qu'il ait sonné, une voix lança, à l'intérieur :

— Entrez, monsieur Paul Morris, je suis là !

Stanislas O'Brien était assis face au visiteur dans une pièce à droite de l'entrée. Les deux mains posées à plat devant lui sur son bureau. Il était seul.

— Je ne vous demande pas de nouvelles de ce pauvre Herbert Martin, dit-il en fixant l'Exécuteur sans accorder d'attention au Beretta braqué sur lui.

Bolan ne répondit pas. Si le subterfuge n'avait pas marché, qu'est-ce que O'Brien avait mijoté, depuis la veille ? Mais le vieil homme le détrompa :

— C'était lui que j'attendais, jusqu'à il y a une demi-heure...

Il montra alors dans un angle un écran de télé encastré dans un mur couvert de livres. Bolan reconnut le sigle de CNN, et vit sur fond de Maison-Blanche un reporter intervenant en direct. O'Brien monta le son, en prenant soin de ne pas faire de mouvement brusque.

— « Ici à Washington, le suicide du sénateur Fergus Lewinson a

causé une grande émotion. Le directeur du F.B.I. a indiqué dans un communiqué que la fuite qui aurait averti M. Lewinson de son arrestation imminente par les agents du Bureau ne venait pas de ses services... »

Stan O'Brien baissa le son.

— La fuite viendrait-elle de vous, monsieur Morris ? demanda-t-il doucement.

— Vous savez bien que Paul Morris n'existe pas. Herbert Martin le savait, en tout cas.

O'Brien haussa les épaules. Il montra l'écran et dit d'une voix lasse :

— Quand j'ai appris cela, j'ai compris qu'Herbert avait échoué, que c'était vous qui viendriez à sa place... Peu importe d'où vient la fuite, n'est-ce pas ? Si ce n'est pas du *Justice Department*, c'est peut-être du côté ennemi...

— Pourquoi le Bureau allait-il arrêter votre ami le sénateur ? demanda Bolan.

O'Brien l'observa avec attention durant plusieurs secondes. Puis laissa tomber :

— Si Paul Morris n'existe pas, vous n'appartenez pas non plus au *Justice Department*... J'imaginai autre chose, de plus... officiel...

Une lueur s'alluma dans son regard. Quelque chose lui échappait... Mais soudain, il cessa de fouiller sa mémoire et demanda d'un ton anxieux :

— Puisque vous êtes là, c'est qu'elle est vivante, non ?

— Candice ? Oui. Blessée, mais vivante.

O'Brien hocha la tête, soupira :

— Je préfère cela.

— Mais hier, vous l'avez condamnée...

— Tout est sa faute, n'est-ce pas ? S'intéresser à son père, après tant d'années... Remuer ce passé. Quelle bêtise !

— C'est vous qui détenez le dossier de Richard Vaughan ? demanda Bolan.

— S'il n'avait tenu qu'à moi, Dennis Nygel serait toujours vivant, assura O'Brien. Sous le nom de Vaughan ou sous un autre... C'était un bon informateur. Un spécialiste des écoutes téléphoniques, vous voyez ? Qui écoutait tout le monde... Malheureusement flanqué d'une épouse impossible. La sœur de Nick Podesta, le futur boss de Chicago...

— Elle a été abattue, hier...

O'Brien digéra la nouvelle, reprit en montrant l'écran :

— Eh bien, voilà le mobile qui manquait ! Qui expliquerait que l'on ait balancé l'ami sénateur pour se venger d'une mauvaise manière faite à la Famille... La guerre va reprendre, la succession du vieux Sarti... Podesta voudra se venger, il a déjà commencé !

O'Brien sourit dans le vague.

— J'aurais dû prendre ma retraite loin d'ici, mais je suis revenu à Chicago. On ne se refait pas.

Il fit un geste vers un tiroir. Le suspendit en lorgnant le Beretta. Le reprit sur un signe de l'Exécuteur. Posa sur le sous-main un dossier plutôt mince.

— Tout est là, si la vérité vous intéresse, dit-il à Bolan. Ce dont je ne suis pas sûr, d'ailleurs. Comment Dennis Nygel a obtenu de bénéficier du Programme de protection des témoins sans avoir à témoigner ! Il a été malin... Il m'a forcé la main... Chantage, osons le mot... Une fois devenu Richard Vaughan, nous étions quittes, et comme patron du Bureau, j'avais des arguments pour le tenir en respect... Il a fallu que notre ami Fergus s'en mêle...

Il poussa le dossier vers Bolan.

— L'original est entre ses mains, ajouta-t-il. Il en a fait un usage que je réprouve... Mais il ne pouvait rien refuser à Dino Sarti... Tout le monde tient tout le monde...

— Faire tuer Candice par Herbert Martin pour préserver votre impunité, vous ne le réprouviez pas ! dit Bolan en glissant le dossier dans sa combinaison.

O'Brien esquissa le geste de refermer le tiroir. Lorgna de nouveau le Beretta, en continuant :

— Les choses sont compliquées et les histoires de famille souvent dramatiques... Mais je devine que vous n'êtes pas porté sur la négociation...

Sa main gauche tenait la télécommande. Le son du téléviseur enfla soudain derrière Bolan, qui détourna le regard, par réflexe, vers l'écran. La main droite d'O'Brien plongea dans le tiroir, fit apparaître un Smith et Wesson à canon court.

Bolan bondit de côté et tira. La balle de .32 du S&W alla fracasser l'écran plat où venait d'apparaître la photo de Stanislas O'Brien, ex-directeur du F.B.I., mis en cause dans l'enquête visant Fergus Lewinson, disait à présent le reporter, citant une nouvelle source bien informée...

La balle de 9 mm transperça le cou du nouveau suspect dans l'affaire de collusion mafieuse qui agitait beaucoup Washington ce

jour-là...

L'Exécuteur traversait le parc pour rejoindre sa voiture quand il entendit freiner les voitures devant la maison de Schiller Park où Candice Nygel avait passé une année scolaire heureuse, quinze ans auparavant. Il ne se retourna même pas.

Sur la ligne sécurisée qui le reliait à son vieux complice, l'Exécuteur avait laissé un message codé qui disait : « Le dossier Richard Vaughan t'intéresse ? J'ai la copie... » Il allait embarquer à l'aéroport quand il reçut la réponse d'Hal Brognola sous forme de message vocal :

— « J'ai l'original depuis une heure. Tu ne regardes jamais la télé ? »

Bolan fit un détour par les toilettes, déchira les feuillets en menus morceaux et tira la chasse.

La vérité comme d'habitude n'était pas très belle à regarder. S'il allait à San Francisco rendre visite à Candice Nygel, il éviterait à tout prix de remettre sur le tapis les histoires de famille.

Mais ils auraient mieux à faire, sans doute...